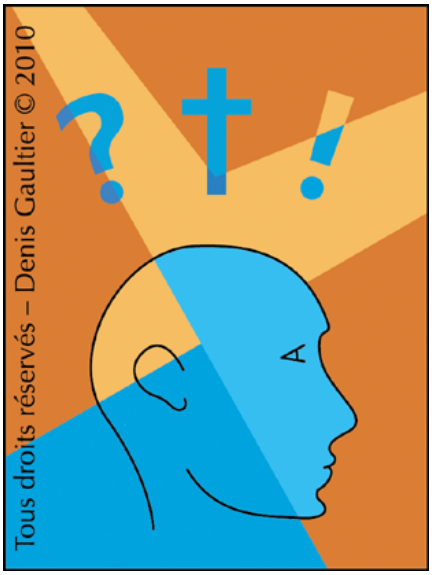
LES CROYANCES CHRÉTIENNES SONT-ELLES CRÉDIBLES ?!



VERSION
au 16 septembre 2022

© Denis Gaultier
Document issu du site http://www.denis-gaultier.com/

Présentation [1/2]

🗎 Ce document n'est pas porté par une prétention à la vérité et donc, par principe, il est ouvert à de possibles modifications. Les commentaires peuvent être transmis à l'adresse mail suivante : dg.ebook@hotmail.fr

Ce document présente ou questionne des croyances chrétiennes, en se situant sur le plan de la raison, c'est-à-dire considérant la capacité de réflexion humaine comme une réalité dont il est bon de faire usage. Il vise aussi à clarifier ce qui est, d'une part, vraiment lié à la foi chrétienne ou ce qui, d'autre part, ne nécessite pas une croyance chrétienne pour être affirmé.

Les sujets présentés sont en rapport soit avec des croyances chrétiennes essentielles, soit avec des interrogations entendues ici ou là.

Ce document peut donc se voir comme une invitation au dialogue avec les non-chrétiens, mais aussi avec tout chrétien quelle que soit sa confession, une invitation au dialogue ne serait-ce qu'avec nous-mêmes, avec nos approches de la réalité tant “matérielle” que “spirituelle”. Mais avant d'entrer dans un dialogue, il peut être utile de définir quelques termes.

▼ Foi et croyance

🗎 Le terme “foi” et le terme “croyance” sont ici assez clairement distingués. La foi y est vu comme faisant partie de l'ordre de la relation. On pourrait lui donner comme synonymes : l'attachement, la confiance. La croyance y est vu comme faisant partie de l'ordre de l'intellect. On pourrait la définir comme l'ensemble de ce que nous considérons comme vrai. Distinguer foi et croyance, ce n'est pas vouloir faire une division, une opposition entre les deux, car une foi sans croyances éclairées serait soit vide de sens, soit pleine de superstition ou d'aveuglements, et des croyances sans aucune foi (par exemple en l'homme) serait pauvres en humanité ou trop pleines de méfiance.

Distinguer foi et croyance, pour qui a foi en Dieu, c'est considérer que deux personnes peuvent avoir une grande confiance en Dieu, sans croire les mêmes choses. C'est aussi considérer qu'une personne peut avoir des croyances sur Dieu, sans y être vraiment attaché. Pour qui est chrétien, c'est ne pas craindre de questionner ses propres croyances, qu'elles soient acquises par tradition, réception, ou par ses propres réflexions. Car peut-on être chrétien avec foi et raison et croire que de fausses certitudes puissent remettre en cause l'essence de la foi chrétienne ?

Dans ce document, il s'agit d'abord de réfléchir sur des croyances, de se situer sur un plan intellectuel, mais sans apologie*. Il s'agit avant tout de réfléchir au caractère raisonnable ou non de telle ou telle affirmation.

* Par apologie, on entend ici une argumentation logique portée par une volonté qui tant à tout justifier et non d'abord à tout questionner.

▼ Métaphysique générale et métaphysique chrétienne

🗎 Le terme “métaphysique” vient du grec — de *meta*, qui exprime la succession, et de *phusis*, la nature ou la physique —, ce qui peut se traduire par “après les choses de la nature”. Par ce terme, on exprime ici ce qui est au-delà de l'investigation des sciences, tel le sens de la vie pour l'être humain. Mais on exprime également que cette réflexion “métaphysique” prend en compte ou du moins cherche à prendre en compte les acquis de la “physique”, c'est-à-dire des sciences.

L'expression “métaphysique générale” ouvre, dans cet ouvrage, sur des réflexions qui peuvent être issues de la raison seule. Quant à l'expression “métaphysique chrétienne”, elle ouvre sur des réflexions qui sont liées à une ou à des croyances chrétiennes.

Présentation [2/2]

▼ Pour se repérer

Chaque développement à l'intérieur d'un sujet est introduit par l'icône 🗎, sauf s'il s'agit d'une controverse, c'est-à-dire d'un sujet qui fait fortement débat entre chrétiens de diverses croyances, controverse alors introduite par l'icône ♦.

Dans les développements et les notes, des termes sont soulignés : ils correspondent à des sujets développés pour eux-mêmes dans ce document. Pour les consulter, cliquer dessus en version PDF, ou se référer au sommaire en version papier.

On trouvera enfin des renvois à des passages de la *Bible*, principalement aux *évangiles*. Par exemple, l'indication *Lc* 8,43-48 est à comprendre de la manière suivante : *évangile selon Luc*, chapitre 8, versets 43 à 48 ; *Mt*, *Mc*, *Jn* renvoyant respectivement à l'*évangile selon Matthieu*, *Marc* ou *Jean*.

Sommaire [1/3]

La première partie a Dieu pour sujet de réflexion : Page

– l'existence ou non de Dieu et notre choix 8
métaphysique générale : "Dieu" et notre raison – "Dieu" et notre existence
métaphysique chrétienne : Dieu et la foi chrétienne – Concernant l'athéisme

– Dieu face à la question du mal 10
métaphysique générale : "Dieu" et l'existence du mal
métaphysique chrétienne : Les guérisons réalisées par Jésus-Christ selon les évangiles – Distinction entre salut et guérison – Les miracles

– l'idolâtrie, l'absolutisation de ce qui est relatif 13
métaphysique générale : L'idolâtrie – "Dieu" et l'idolâtrie
métaphysique chrétienne : "Jésus-Christ" et l'idolâtrie – L' "adoration eucharistique" en question

– Dieu Père, Fils et Esprit (la Trinité) 15

La deuxième partie présente des réflexions qui sont d'abord des questions de *métaphysique chrétienne* :

– la révélation et la *Bible* 17

– l'incarnation (de Jésus-Christ), ainsi que l'expression « Marie, mère de Dieu » et la virginité de Marie qui sont en lien avec cette incarnation 20

– la mort, la résurrection et l'au-delà (paradis, enfer et purgatoire en question) 23

– la croix 27
L'enfer et le calvaire – "L'épreuve purificatrice" – La souffrance – La croix de Jésus-Christ – Un sacrifice de Dieu pour l'homme – La croix du disciple

– la communion des saints et la canonisation en question 31

– les croyances portant plus exclusivement sur Marie : l'immaculée conception, l'assomption, l'expression « Marie, notre mère », les apparitions en question 33

– les anges et les démons 37

Sommaire [2/3]

La troisième partie présente des réflexions qui ne sont pas d'abord des questions de métaphysique chrétienne :

– le péché 40
métaphysique générale : Un concept au-delà de la religion – Concevoir le péché – Se reconnaître pécheur
métaphysique chrétienne : La rémission des péchés – Controverse concernant l'excommunication

– l'âme 44
métaphysique générale : Un terme équivoque – L' "âme" et la mort
métaphysique chrétienne : L' "âme" et la résurrection – L'immortalité de l'âme en question

– la prédestination 46
métaphysique générale : Notre existence et ses possibles
métaphysique chrétienne : Vocation générale – Vocation particulière – Le hasard, Dieu et l'être humain

– le mariage 49
métaphysique générale : Un fait social – Une promesse – Mariage et famille – Mariage et couples de même sexe
métaphysique chrétienne : Mariage et Église – Le divorce

– la sexualité 53
métaphysique générale : Les orientations sexuelles – Les comportements sexuels – Homosexualité et altérité – Bisexualité – Orientation sexuelle et identité de genre
métaphysique chrétienne : La sexualité au risque de sa sacralisation – Plaisir ou ascèse – L'homosexualité et la Bible

– la laïcité 57
métaphysique générale : Un bien commun – Distinction entre laïcité et sécularisation – L'espace public – Les signes religieux
métaphysique chrétienne : Laïcité et régime politique – L'Église et ses lois – L'Église et la justice

– la notion du sacré 61
métaphysique générale : Une notion ambiguë
métaphysique chrétienne : Le culte – Le béni – Le risque identitaire

La quatrième partie a la vérité pour sujet de réflexion :

– la vérité en tant que telle 65
métaphysique générale : Vérités et vérité absolue – Sciences et philosophie
métaphysique chrétienne : La vérité et Jésus-Christ – La vérité et l'existence du mal – La vérité chez le chrétien

– la théologie 69
métaphysique chrétienne : Théologie ou métaphysique – La théologie dogmatique – Le dialogue inter-religieux – La théologie morale et l'évangélisation

– le dogme 72
métaphysique chrétienne : Le dogme en tant que tel – La tradition – Le dogme de l'infaillibilité pontificale – La faillibilité spirituelle

Sommaire [3/3]

La cinquième partie concerne ce qui est directement en rapport avec l'Église :

– l'Église elle-même 76
L'Église et le peuple d'Israël – L'Église en ce monde – L'appellation "Église notre mère"

– l'apostolat et le pastorat 78
"Apôtre" – "Père" – "Prêtre" – Au risque du pouvoir – Le sacerdoce en question – La question de la configuration en Christ – Le pastorat

– l'ordination à la charge pastorale 82
Vocations et missions – Ordination, célibat et mariage – L'ordination des femmes

– l'accompagnement spirituel 86

– le pouvoir dans l'Église 87
Être lucide – Se donner les moyens d'un juste pouvoir

– papauté et succession apostolique en question 89

– l'unité des chrétiens 91
L'obstacle du magistère – La communion, lieu d'exclusion ou de fraternité – L'œcuménisme en question – La division en question

Annexe 1 : brève histoire concernant Jésus 95

Annexe 2 : notes concernant les sciences et la technique 96

Annexe 3 : notes concernant la famille 97

Annexe 4 : proposition de liturgie pour un couple de mariés 98

Annexe 5 : *Bible* et homosexualité 99

Première partie : Dieu en question

L'existence ou non de Dieu et notre choix [1/2]

▼ Métaphysique générale

🗎 *"Dieu" et notre raison.* Sans tenir compte de ce qui est affirmé être une révélation sur Dieu et/ou une révélation venant de Dieu, donc avec la raison seule, il est possible de réfléchir sur le thème de l'existence de Dieu.

Si Dieu n'existe pas, il ne possède aucune caractéristique réelle et donc ne possède pas l'existence. Cela peut se résumer par : Dieu est un mot qui ne désigne rien de réel, s'il n'existe pas.

Si Dieu existe, il est « *tel que rien de plus grand ne peut être pensé* » (Anselme de Cantorbéry). Or, on peut penser, par exemple, un être parfait, possédant toute perfection, donnant l'être (l'existence) et la raison d'être, mais aussi juste, fidèle à ses promesses. Cependant, s'il existe, Dieu est aussi au-delà de tout ce que l'on peut penser de lui, au-delà de toute preuve, sinon il ne dépasserait pas fondamentalement notre entendement et ne serait donc pas tel que rien de plus grand ne peut être pensé. Cela pourrait se résumer par : Dieu est Dieu, s'il existe.

Finalement, l'affirmation de l'existence de Dieu et celle de l'inexistence de Dieu sont toutes deux des affirmations qui ne s'opposent pas, en elle-même, à la logique. Dans l'ordre de la raison seule, l'existence de Dieu est possible, tout comme son inexistence.

🗎 *"Dieu" et notre existence.* Puisque dans l'ordre de la raison seule, il existe deux possibilités logiques mais contraires, on pourrait décrire, comme l'a fait Blaise Pascal, la croyance en l'existence de Dieu ou en son inexistence comme une sorte de pari engagé. Toutefois, libre à chacun d'engager ce pari ou de ne pas l'engager, c'est-à-dire, dans ce dernier cas, de laisser la question de l'existence ou de l'inexistence de Dieu en suspens, de ne pas choisir entre existence et inexistence de Dieu, voire de ne pas réfléchir à cette question.

Engager ce pari ne peut consister à mettre en jeu l'existence de Dieu car, s'il existe, une croyance en son existence ou en son inexistence ne change rien à son existence et, s'il n'existe pas, cela ne change rien à son inexistence. Engager ce pari ne peut consister qu'à mettre en jeu notre propre existence : engager ce pari, c'est engager notre vie sur Dieu ou sur son absence.

Quel peut être le but d'un tel pari ? Il ne peut être de prouver l'existence ou l'inexistence de Dieu puisque la raison humaine ne le peut. Mais, il peut être de rechercher ce qui peut humaniser le plus. Or, on peut rechercher ce qui peut humaniser le plus, sans engager le pari. Car finalement, peut-on raisonnablement engager le pari, si l'on n'a pas fait une rencontre avec Dieu (tel qu'il se révèle à nous, s'il existe), une telle rencontre étant seule à même d'apporter un élément nouveau à notre propre raison qui, seule, n'est pas en mesure de se fixer sur l'existence ou l'inexistence de Dieu ?

Mais c'est bien à partir d'une telle rencontre que le pari prend tout son sens, tout son intérêt : Est-il raisonnable et humanisant d'engager notre vie sur ce Dieu que nous avons rencontré ? Si la réponse est oui, alors peut-être avons-nous rencontrer Dieu, bien entendu si Dieu existe. Si la réponse est non, alors nous n'avons rencontré qu'une idée sur Dieu qui ne désigne pas un Dieu réel. Dans ce cas, il est alors raisonnable de laisser à nouveau la question de l'existence ou de l'inexistence de Dieu en suspens, voire de ne plus y réfléchir avant une éventuelle nouvelle rencontre avec Dieu, s'il existe, ou avec une nouvelle idée sur Dieu mais qui ne désigne pas un Dieu réel.

Pour ce qui est de la recherche de ce qui humanise et humanise le plus : ayant trouvé ce qui humanise, il serait déraisonnable de ne pas y mettre sa foi (son attachement), sans oublier que la recherche de ce qui humanise n'est jamais achevée et que tout être humain peut être sujet à erreur, donc autant celui qui ne croit pas en l'existence de Dieu que celui qui y croit et que celui qui a suspendu la question, ou ne s'en préoccupe pas. Dans cette recherche, la raison entre aussi en jeu. Elle permet, si l'on s'en sert bien, de discerner si la recherche de ce qui humanise mène à un gain et à un gain durable. Au fur et à mesure, peut-être pouvons-nous découvrir ce qui, pour notre existence, nous permet d'avoir tout à gagner ou, au moins, ce qui nous permet de ne rien perdre de notre humanité.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Dieu et la foi chrétienne.* Dans les conditions du pari ci-avant, sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, croire ou non en l'existence de Dieu n'y est pas l'essentiel. Mais cet essentiel est ce qui humanise le plus. On peut considérer que ce qui importe pour Dieu nous concernant est notre attachement, tant intellectuel qu'existentiel, à la dignité humaine.[1] Cette considération peut être mise en correspondance avec la parabole dite du jugement dernier (cf. *évangile selon Matthieu* 25,31-46), où nous pouvons comprendre que dans le plus petit (celui qui dépend de nous pour pouvoir vivre bien) Dieu y voit son propre Fils confié à l'humanité.

Cependant, il est vrai qu'il est aussi écrit que Jésus a dit, d'après les *évangiles* : « qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles a son juge : la parole que j'ai dite le jugera au dernier jour » (cf. *évangile selon Jean* 12,48) et « quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai moi aussi devant mon Père qui est aux cieux » (cf. *Mt* 10,33). Mais qu'est-ce que renier Jésus ? Tout d'abord, pour réellement le renier, ne faut-il pas le connaître[2], pouvoir affirmer : « À qui irions-nous ? Tu as des paroles de vie éternelle ? » (cf. *Jn* 6,68) ? Ensuite, d'après les mêmes *évangiles*, Jésus n'a pas renié Pierre après que ce dernier l'eut renié, mais Jésus l'a de nouveau envoyé annoncer l'Évangile, la Bonne Nouvelle, les paroles de vie éternelle. De plus, ce propos de Jésus est inséré dans un contexte où, à de nombreuses reprises, il mit ses interlocuteurs face à leur liberté, à la cohérence ou à l'incohérence de leurs choix : « car c'est de la façon dont vous jugez qu'on vous jugera, et c'est la mesure dont vous vous servez qui servira de mesure pour vous » (cf. *Mt* 7,2).

Finalement, renier pleinement Jésus ne serait-ce pas et renier tout ce qui humanise et renier tout ce qui peut nous remettre vers ce qui humanise lorsque l'on s'est égaré, c'est-à-dire librement renier tout ce qui est charité, amour, justice et pardon ?

[1] « Il ne suffit pas de me dire : "Seigneur, Seigneur !" pour entrer dans le Royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux […] écartez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité ! » (cf. *Mt* 7,21-23).

[2] Connaître Jésus-Christ et, plus encore, avoir foi en lui, n'est pas d'abord le fait de l'homme, en ce sens où la "foi chrétienne" (donc au-delà de ce que l'on croit) n'est pas d'abord l'attachement d'une personne au Christ, mais c'est d'abord l'attachement du Christ à cette personne. La foi chrétienne pourrait alors se définir comme le fait de fonder sa vie, son être et son agir, sur la confiance que Dieu nous porte en Jésus-Christ. Il en découle que la foi peut ainsi être un véritable art de vivre avec Dieu et avec les autres.

Pour ma part, je crois que le message des Évangiles peut nous humaniser et nous transcender individuellement et collectivement et que si le Dieu révélé en Jésus-Christ était une utopie – c'est-à-dire un lieu qui n'existe pas – cela resterait une bonne utopie.

🗎 *Concernant l'athéisme.* On peut être chrétien et être athée de nombreuses conceptions, idées sur Dieu, et en cela rejoindre le rejet de Dieu non pas tel qu'il est, mais tel qu'il est conçu par certains. Pour ce qui est des ouvrages philosophiques athées, quand bien même on ne donnerait pas les mêmes réponses, nombre de questionnements sous-jacents peuvent valoir le coût de s'y attarder, nous aider dans une recherche du vrai.

Dieu face à la question du mal [1/3]

▼ Métaphysique générale

🗎 *"Dieu" et l'existence du mal.* On peut poser la question de l'existence de Dieu face à celle du mal en ces termes : « Si Dieu (bon, tout-puissant, connaissant tout) existe, le mal ne peut exister. Or le mal existe, donc Dieu n'existe pas ». Toutefois, si le mal ne peut exister dans l'être même d'un Dieu bon, il peut exister en dehors de lui. Or, l'univers n'est pas Dieu.

De plus, si l'on prend en compte le mal subit, on peut distinguer, parce que l'homme n'est pas sans liberté, sans responsabilité, deux types de maux : les maux dus à autrui ou à soi et les maux dont aucune personne n'est responsable et donc exclusivement dus à la finitude humaine. Or, ce qui est créé (ce qui n'est pas Dieu) possède une finitude. On pourrait alors affirmer que pour que le mal n'existe pas, Dieu, s'il existe, aurait dû s'abstenir de vouloir l'homme possédant une liberté (cf. maux dont l'être humain à une responsabilité), mais également s'abstenir de créer quoi que ce soit (cf. maux liés à la finitude).

Seulement, même si l'on peut tenter d'expliquer comme ci-dessus, plus ou moins intelligemment le pourquoi du mal, cela n'enlève rien à l'expérience existentielle de la souffrance. Au fond, les tentatives d'explications n'oublient-elle pas de considérer le mal dans ce qu'il a d'absolu[1] ?

Face au mal dans ce qu'il a d'absolu, il n'existe pas, pour notre entendement, de réponse vraiment satisfaisante. Donc, d'un point de vue intellectuel, si Dieu n'existe pas, il ne reste que le mal sans réponse (dans ce qu'il a d'absolu). On fait le choix de l'absurde (pas de réponse possible pouvant donner un sens au mal et encore faut-il que le mal en ait un, puisqu'il est surtout absence de sens). Si Dieu existe, face à ce mal dans ce qu'il a d'absolu, on peut maintenir la question entre Dieu et le mal, puisque Dieu peut quant à lui (dans sa connaissance qui dépasse notre entendement) apporter une réponse. On fait le choix de l'incompréhensibilité (pas de réponse accessible en cet univers sur l'existence du mal → cf. la "vérité absolue").

L'existence du mal ne constitue donc pas une preuve d'une inexistence de Dieu. Mais, que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, nous sommes, de fait, sans réponse théorique face à la question du mal dans ce qu'il a d'absolu : Le mal est un scandale contre lequel il s'agit de lutter. Et par rapport à Dieu, on peut considérer que seul un Dieu qui s'engage contre le mal est un Dieu crédible, sans oublier la responsabilité de l'homme à l'égard d'autrui et à l'égard de lui-même. Mais, si Dieu existe, il faut alors peut être aussi se demander si l'on attend quelque chose de Lui ou d'un Superman, ce dernier étant clairement une projection de l'imaginaire humain.

[1] Le mal a un caractère absolu en cela qu'il a, pour notre entendement, une irréductible part d'absurdité. Mais il n'est pas pour autant un absolu en lui-même. Il est en effet relatif au bien, au bon, au bonheur… Il est absence ou rejet de cela.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 L'attitude de Jésus de Nazareth face au mal ne se limite pas à ce qui est appelé miracle. Elle traverse tout son message, son Évangile (sa "Bonne Nouvelle"), qu'il l'ait manifestée en parole ou en acte. Cependant, c'est sur les miracles qu'est développée cette réflexion, car se sont ces miracles qui peuvent poser le plus de questions à notre entendement.

🗎 *Les guérisons réalisées par Jésus-Christ selon les évangiles.* D'après les récits de guérisons, il n'y a rien de systématique. Jésus n'utilise pas de "mode opératoire". Lors d'une guérison, c'est la foi de la personne en souffrance qui est mise en avant (*Lc* 8,43-48), ou celle du ou des proches (*Mt* 8,5-13), ou l'unique compassion de Jésus (*Lc* 7,11-15), ou le fait qu'elle est le lieu d'un enseignement (*Lc* 6,6-11). Jésus guérit par contact plus ou moins physique (*Mc* 7,32-37), voire sans contact physique (*Jn* 5,1-9), y compris sans proximité géographique avec la personne en souffrance (*Jn* 4,46-53), peut être parce que la prière reste toujours un "contact" d'amour. De très nombreuses guérisons sont publiques, mais, pour d'autres, Jésus veut une certaine intimité et prend son temps (*Mc* 7,32-37), voire demande que la guérison ne soit pas divulguée (*Lc* 8,41-42.49-56). À certains, mais pas à tous, il demande de rendre témoignage (*Lc* 5,12-14). Dans un lieu, il ne put faire aucun miracle parce que les gens ne croyaient pas… même s'il a finalement guérit quelques malades (*Mc* 6,5-6) : pouvoir de Jésus et respect du choix des personnes.

Le rapport entre péché et maladie n'est pas non plus systématique. À un homme paralysé, Jésus lui a dit que ses péchés lui sont remis et c'est ensuite qu'il l'a guéri (*Lc* 5,17-26). À un aveuglé-né, il répond à ses disciples en leur disant que cela ne vient ni du péché de cette personne ni de celui de ses parents (*Jn* 9,1-3). À une autre personne qu'il avait guérit, Jésus lui a dit : « Te voilà bien portant : ne pèche plus de peur qu'il ne t'arrive pire encore ! » (cf. *Jn* 5,14).

Il existe une forme de guérison plus singulière, l'exorcisme. Jésus, d'après les *évangiles*, a réalisé beaucoup d'exorcismes. Si l'on admet leur réalité, il faudrait par conséquent admettre que la "possession" est une réalité plus "ordinaire", courante, que l'on pourrait imaginer. Tout d'abord, peut-être faut-il ne pas s'attarder sur le mot "exorcisme" et sur l'imaginaire qui peut lui être lié. Que relatent les *évangiles* ? Ici, la guérison ne se fait pas sans combat. Jésus lutte sans détour contre un "esprit impur" (*Mc* 5,7-8). Il fait la distinction entre la personne et le mal qui la manipule ou la domine. Cette distinction est peut être déjà une première guérison. En effet, des attitudes peuvent tellement être habituelle chez une personne que l'on peut croire que cela fait partie de ce qu'elle est profondément. Quoi qu'il en soit, face à cet esprit, il n'y a pas, pour Jésus, d'entente possible, alors que face à une personne, il respecte sa liberté. C'est en sortant que l'esprit se montre tel qu'il est, à travers la violence physique et verbale qui a lieu du fait de son expulsion (sauf lorsqu'il s'agit d'un "esprit muet" où son départ permet au contraire la venue d'une libre parole), mais sans ne plus pouvoir blesser la personne ou les autres. Comme sorte d'esprit impur, on peut donc penser tout simplement à certaines colères, certaines peurs… ou à plus puissant, mais finalement ce contre quoi la personne elle-même, et peut-être aussi son entourage, n'arrive pas à vaincre, même s'ils y mettent de la volonté. "L'esprit impur" est un mal et finalement peut importe sa dénomination (démon, esprit impur, élément du psychisme…), car le principal est que la personne en soit libérée (*Lc* 13,14-17). La *Bible* ne contient pas de démonologie (discours sur les démons). Seul compte, non pas le mal, mais la lutte contre le mal. L'essentiel est qu'en guérissant une personne, le mal qui la blessait ou l'entravait n'est plus un obstacle pour elle. Sa liberté y gagne et donc sa responsabilité avec. Une personne guérie n'est donc pas une personne sauvée. Elle reste libre d'utiliser ses nouvelles capacités ou son plus de capacité pour faire le bien ou le mal.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Distinction entre salut et guérison.* Le salut offre une libération du mal en tant que puissance (que l'on peut réaliser en actes, en paroles, par omission, volontairement ou non…). Sain ou malade, valide ou handicapé, meurtri ou dans la joie, la grâce du salut peut nous aider à vivre saintement, de manière juste, ajustée à Dieu. Pour donner une image, si l'on considère que pécher est manquer sa cible, à savoir l'amour, un arc défectueux est moins pratique pour viser juste, mais ne l'empêche pas, surtout si une autre personne, le Christ, nous y aide. Quant à la guérison, elle nous libère des conséquences du mal. Par conséquent, la guérison élargit autant notre potentiel à faire le bien qu'à faire le mal. L'arc n'est plus ou est moins défectueux, mais libre à nous de l'utiliser pour viser l'amour ou manquer à l'amour. Quoi qu'il en soit, salut et guérison par Dieu sont l'expression d'une même puissance de Vie donnée gratuitement.

🗎 *Les miracles.* Le terme miracle vient du latin *miraculum*, de *mirari*, “être étonné”, de *mirus*, “étonnant”. S'il y a miracle compris dans un sens large, ce n'est donc pas d'abord dû à l'objectivité d'un fait (de faible probabilité ou inexplicable pour telle ou telle raison), mais à la manière dont ce fait résonne dans l'esprit de personnes, à la manière dont elles en sont étonnées. En ce sens, un coucher de soleil peut être considéré comme un miracle.

Les miracles ne sont donc pas en eux-même des preuves pour reconnaître qu'une personne est ajustée à Dieu (*Mc* 13,22). Par rapport à leurs auteurs, on peut considérer qu'une des questions principales est de savoir d'où vient leurs pouvoirs. Mais de la même manière, on peut se demander si le “pouvoir” d'un médecin ou d'un psy vient surtout des études qu'il a faites, de ses recherches personnelles, de son savoir-faire, de son écoute, d'une volonté première à gagner de l'argent ou à soulager, à servir ou à dominer… Une autre question concerne le but recherché. Est-ce que tel juge recherche d'abord la vérité ou la condamnation, une possibilité de changement chez un coupable ou l'assouvissement d'une vindicte populaire ?

D'après la *Bible* elle-même, Jésus n'est pas le seul à guérir. Pourtant la guérison fait partie intégrante de sa mission et il l'a montre non pas comme miracle — son but n'est pas d'étonner pour étonner —, mais comme signe. Par les miracles, il signifie son pouvoir à réaliser le bien en étant vainqueur face au mal, au point de toucher les lépreux alors que leur maladie est contagieuse. Il signifie qu'il est venu non seulement pour annoncer une bonne nouvelle, mais aussi pour qu'elle se réalise concrètement ; qu'il est venu non seulement pour le pardon des péchés, mais aussi pour que puisse être enlevé dans l'existence des hommes les conséquences du péché. Pour les *évangiles*, ses signes révèlent la manière dont Dieu lutte contre le mal.

Jésus lutte contre la puissance de tout ce qui porte entrave à la vie. Il y use d'autorité (*exousia*, d'une racine grecque signifiant “à partir de l'être”). Il lutte non pas contre les personnes qu'il a en face de lui[2], mais bien contre le mal : maladies, mais aussi mauvaises conceptions, mauvais choix, mauvais rapports à l'autre… venus à nous du fait de notre environnement ou consciemment consentis.

[2] Cela ne s'oppose pas à la légitime défense, à empêcher quelqu'un de nuire. Mais tuer ou blesser quelqu'un pour défendre autrui ou se défendre restera toujours une forme d'échec au regard de l'égale dignité que possède tout être humain, même s'il est le premier à ne pas respecter la sienne en faisant le mal, librement ou non. Il s'agit de situations où la lutte contre le mal ne peut se dissocier de la lutte contre une ou des personnes. Considérer cela comme une forme d'échec à pour but de conduire à d'autres choix, d'autres voies, dès que possible.

Un refus de se défendre peut être un manque de respect envers sa propre dignité. Jésus a dit que celui qui est giflé devrait tendre l'autre joue (*Mt* 5,39). Or, qu'a t-il fait lui-même lorsqu'il fut giflé ? Il a affirmé : « Si j'ai mal parlé, montre en quoi ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » (cf. *Jn* 18,23). Par sa parole, il a renvoyé son interlocuteur à sa liberté, prenant alors le risque d'être giflé sur l'autre joue. La fidélité, l'obéissance au message de Jésus-Christ appelle à être inventif et non pas servile, à faire acte d'intelligence ou de sagesse et non pas à faire acte de soumission.

Quant à la croix, il ne faut pas confondre la mission singulière que Jésus a réalisée et le chemin qu'il a proposé de prendre.

L'idolâtrie ou l'absolutisation de ce qui est relatif [1/2]

▼ Métaphysique générale

🗎 *L'idolâtrie.* Elle est liée à l'absolutisation, totale ou partielle, de ce qui est relatif et qui n'est donc pas un absolu. Rien de ce qui fait partie de l'univers et aucun être humain n'est un absolu, de par leur finitude. L'univers lui-même n'est pas non plus un absolu, car il est relatif à ses lois physiques et celles-ci ne sont rien sans l'univers. Rien de ce que fait l'homme n'est un absolu, ne serait-ce du fait que les créations de l'homme possèdent aussi leurs finitudes. Rien de ce que pense l'homme n'est un absolu, ne serait-ce du fait que le langage est relatif. Mais l'homme peut considérer quelqu'un ou quelque chose de relatif comme étant un absolu. En-deçà de l'idolâtrie, il y a donc une ou des croyances qui ne sont pas ajustées à la réalité ou à la raison.

🗎 *"Dieu" et l'idolâtrie.* Si Dieu existe, il est un absolu et peut donc être vénérer sans idolâtrie. Si Dieu existe, il peut nous apprendre qui il est, nous donner une révélation, et lui seul peut faire comprendre avec une pleine justesse qui il est et ce qu'il révèle. Mais, s'il existe, ce qu'il est dépasse notre entendement. Si Dieu existe et se révèle, un mystère continue de l'envelopper alors même qu'il se fait connaître, car ce que nous comprenons de ce qui nous est donné à le caractère relatif de nos pensées humaines.

Si Dieu existe, il est Un, c'est-à-dire qu'il est unique en tant que Dieu (il ne peut y avoir d'autre Dieu que Dieu) et qu'il ne "fait nombre" avec rien d'autre. En effet, l'idolâtrie ne consiste pas nécessairement à absolutiser quelque chose en place de Dieu, mais elle peut consister à absolutiser quelque chose en plus de Dieu, s'il existe. Des hommes crurent par exemple en Dieu comme Créateur et Dieu faisant alliance avec les hommes au cours des âges, mais en croyant aussi en une ou des divinités masculines ou féminines qu'ils priaient pour les affaires de la vie quotidienne et pour que la nature leur soient favorables.

Une croyance en Dieu ne garantit donc pas l'absence d'idolâtrie. On peut même être idolâtre d'un livre qui parle de Dieu si on en fait un absolu en lui-même, si on le considère dans une lecture littérale, sans prendre de recul. En effet, tout livre possède ne serait-ce que le caractère relatif du langage humain. Il y a donc des idolâtries plus intellectuelles qu'existentielles et elles peuvent avoir cela de pernicieux qu'elles ne font pas nécessairement manquer en toute occasion à la vérité, car tout ce que l'on conçoit autour ou en dehors d'une idolâtrie n'est pas nécessairement faux.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Jésus-Christ et l'idolâtrie.* Puisque l'homme n'est pas un absolu, comment pourrait-il être Dieu ? Si l'on considère Jésus-Christ comme possédant la nature divine sans considérer la Trinité et l'incarnation, alors on risque de verser dans l'idolâtrie ou du moins dans quelque chose de déraisonnable, car Jésus-Christ ne possède pas la nature divine, n'est pas Dieu, en dehors du Père et de l'Esprit (il est Dieu mais n'est pas un dieu).

▼ Métaphysique chrétienne

L' "adoration eucharistique" en question. « Pendant le repas, Jésus prit du pain et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit. Puis, le donnant aux disciples, il dit : "Prenez, manger, ceci est mon corps." Puis il prit une coupe et, après avoir rendu grâce, il la leur donna en disant : "Buvez en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude, pour le pardon des péchés." » (*Mt* 26,26-28). Comment du pain serait-il un corps donné en nourriture ? du vin serait-il du sang versé ? Déjà à son époque, des auditeurs dire, d'après l'*évangile selon Jean* : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » (cf. *Jn* 6,52). Seule l'adhésion à Jésus-Christ et à son message exprimé à travers les *évangiles* peut permettre de comprendre le sens profond de ce repas du Seigneur (appelé également "messe", "eucharistie", "divine liturgie" ; etc.), dont on fait mémoire en Église et où Dieu convie les hommes et se donne à eux.

Des chrétiens considèrent que pendant la communion en mémoire de son sacrifice (cf. la croix), Jésus-Christ, pour eux ressuscité, se donne réellement en nourriture de vie. Plus qu'une présence spirituelle, il y a pour eux don spirituel de Jésus-Christ lui-même. Ce repas est de l'ordre de l'éternel amour de Dieu rendu présent à notre temps.

Faut-il alors dissocier cette communion de l'acte de partager et de manger le pain, de partager et de boire le vin ? au risque d'apporter une confusion en laissant croire que l'on adorerait ce pain et ce vin et non pas Dieu qui s'y donne, au-delà de la matérialité. Plutôt que de parler d' "adoration eucharistique" ne vaudrait-il pas mieux parler de "jeûne eucharistique" ?

En effet, si le pain du repas du Seigneur et le vin de ce repas sont destinés, l'un à être mangé et l'autre à être bu, s'ils sont présences réelles du corps du Christ donné en nourriture et du sang du Christ donné en boisson, présences réelles du don que le Christ fait de sa vie, on peut considérer comme bon de s'attarder un temps devant eux. Car à participer au repas du Seigneur par habitude, on risque de ne plus réaliser ce qui s'y vit du fait de Dieu et ce qui pourrait s'y vivre du fait de nos choix.

Sans perdre du vue le repas du Seigneur, prendre du temps face au pain et au vin de ce repas, jeûner en quelque sorte devant eux, peut permettre de prendre du recul sur ses propres faims et soifs, sur ses éventuelles avidités, mais aussi sur ses éventuelles carences y compris envers soi-même. Ce peut être un moment où l'on prend le temps de se recevoir de Dieu pour pouvoir ensuite se donner tel que Jésus-Christ a aimé, aime les hommes. Il peut être le temps où l'on se demande si notre nourriture est de faire la volonté de Dieu (cf. *Jn* 4,34) : Apportons-nous aux autres le pain de ce jour, pain de la vie, pain qui nourrit le corps ou pain qui nourrit l'esprit, mais toujours pain qui nourrit le cœur ? Sommes-nous comme une page d'Évangile, sommes-nous nourrissant, sel de la terre ? Donnons-nous le goût de la vie, de l'amour, de la vérité, de la joie, etc., ou sommes-nous fade (cf. *Mt* 5,13) ?

Ce temps peut aussi être un lieu où l'on porte dans la prière les personnes qui ne viennent pas à ce repas du Seigneur ou y viennent avec une faible foi ou par ignorance, volontaire ou non, ou parce qu'elles mangent une autre nourriture qui peut certes être un pain sciemment pétri d'injustice, mais qui, pour bien d'autres, est un pain de douleur qui les nourrit amèrement.

On peut également aller jusqu'à l'adoration. Cependant, si Dieu se rend présent, se donne vraiment à nous, il est aussi le Tout-Autre, le Dieu au-delà de tout. Une saine adoration, c'est-à-dire éloignée de toute conception "magique", ne peut se vivre qu'en esprit et en vérité : « Mais l'heure vient, elle est là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Tels sont, en effet, les adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit et c'est pourquoi ceux qui l'adorent doivent adorer en esprit et en vérité » (*Jn* 4,23-24). Les repas du Seigneur en ce monde cessent et cesseront définitivement, mais l'adoration en esprit et en vérité ne cessera pas, et dès ce monde, nous pouvons y entrer en tout temps et en tout lieu, par une vie de miséricorde et de communion, une vie qui se bonifie comme du vin, une vie nourrit et nourrissante.

Dieu Père, Fils et Esprit [1/1]

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 Si Dieu existe, il peut nous faire comprendre dans une révélation ce qu'il est et ce qu'il est en lui-même. Des juifs et des chrétiens affirment que Dieu ne s'est pas révélé comme une “énergie immuable” ou un “être impersonnel”, mais comme un être qui peut communiquer, avec qui l'on peut entrer en relation.

Des chrétiens affirment en plus que Dieu s'est révélé être relation en lui-même, être un en trois personnes, ce qu'exprime le terme “Trinité” ou l'expression “Dieu Un et Trine”. L'affirmation que Dieu est en lui-même relation de personnes[1] ne s'oppose pas à l'affirmation qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Cette affirmation n'est donc pas une sorte de polythéisme, de tri-théisme “déguisé” en monothéisme, ni une sorte d'idolâtrie, en particulier de Jésus-Christ. Les paragraphes qui suivent ont pour objectif de montrer cela, sans avoir la prétention de parler de la Trinité avec une expression des plus justes.

🗎 Dieu possède la plénitude de la nature divine et lui seul la possède : lui seul est Dieu. En lui-même, Dieu désire être Père. Il donne tout ce qu'il a, c'est-à-dire toute la nature divine. Ce don est extase (complète sortie de soi) et est l'Esprit[2]. Cette extase engendre le Fils. Le Fils possède toute la nature divine donnée par le Père qui est l'Esprit. Le Fils connaît le Père et se tourne vers Lui, c'est-à-dire donne tout ce qu'il a, c'est-à-dire toute la nature divine, c'est-à-dire l'Esprit.[3]

En Dieu existe ce “mouvement éternel” (c'est-à-dire un mouvement au-delà de notre espace-temps) décrit ci-dessus. Dieu est en lui-même Père, Fils et Esprit. Il est Dieu (il n'y a qu'une nature divine) en trois personnes. En Dieu, Père et Fils y sont aimants, donateurs, et l'Esprit y est amour, don.[4] Dans cette croyance, affirmer que Dieu est Père est donc comme sous-entendre qu'il est Père, Fils et Esprit.

Et il est un « Père Maternel ». En effet, il se montre miséricordieux, non dans le sens d’une pitié condescendante, mais dans le sens biblique des entrailles qui frémissent d’amour et qui donne ou redonne vie.

Cette relation intime qu'il a en lui, Dieu désire, d'après les *évangiles*, nous en faire participant, car cet amour qui est en lui n'est pas un amour fermé sur lui-même, mais un amour qui donne, se donne, qui ouvre à la communion. Dieu veut communiquer son amour : Père et Fils nous proposent leur Esprit qui les unit dans un même amour, pour que nous aimions au-delà de notre mesure, c'est-à-dire à la mesure même de leur amour. Finalement, par ce don de l'Esprit, ce que Dieu désire communiquer, ce n'est rien de moins que lui-même.[5]

🗎 L'amour donne à distinguer clairement entre les personnes et les choses : si Dieu existe et s'il est amour, il n'y a pas d'amour sans personnes pour le vivre et il n'y a personne sans amour qui lui soit à recevoir. Les choses (tout ce qui n'est pas une personne comme les qualités, l'argent, le confort, les divertissements, etc.) n'existent alors que pour permettre de vivre cet amour relationnel en le manifestant. Considéré ainsi, l'amour relationnel est l'unique enjeu de la vie.

[1] Le terme de personne signifie exclusivement ici “être de relation”. Il ne s'agit pas là d'anthropomorphisme.

[2] Esprit, sous-entendu Esprit Saint, la sainteté étant le caractère de ce qui est pleinement ajusté à Dieu.

[3] « Tout m'a été remis par mon Père. Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler. » (*évangile selon Matthieu* 11,27) ; « Moi [Jésus-Christ] et le Père nous sommes un » (*évangile selon Jean* 10,30) ; « le Père est en moi comme je suis dans le Père » (cf. *Jn* 10,38) ; « Dieu est esprit » (cf. *Jn* 4,24) ; « l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom » (cf. *Jn* 14,26) ; « je vous enverrai de la part du Père, l’Esprit de vérité, qui vient du Père » (cf. *Jn* 15,26).

[4] L'affirmation qu'au sein de la Trinité « l'Esprit y est amour » est à comprendre comme “Il est l'amour” et non “C'est l'amour” : Il ne faudrait pas le réduire à une “force impersonnelle” car lui-même est pour nous un “tout-autre” avec qui l'on peut entrer en relation, comme avec le Père et le Fils.

[5] « Je leur ai fait connaître ton nom [Jésus-Christ a fait connaître à ses disciples qui est le Père] et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux. » (*Jn* 17,26).

Deuxième partie : Thématiques chrétiennes

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 Une révélation, sous-entendue de Dieu à un homme, est ce que Dieu fait comprendre de sa propre initiative et que l'homme reçoit par son entendement[1]. Par le fait même qu'il révèle, qu'il entre en relation, Dieu se montre bien plus qu'une “idée intemporelle”, bien plus qu'une idée accessible à ceux qui pensent “Dieu” par la raison seule et qui ne peut aller au-delà de l'idée.

🗎 Par révélation, écrivons “Révélation”, on entend aussi la communication singulière que Dieu fit progressivement au cours de l'histoire de l'humanité.[2] Dans cette Révélation, Dieu s'est fait connaître et a fait connaître ses projets. Et pour faire connaître le contenu de cette Révélation, Dieu a choisi des hommes pour qu'ils soient porte-parole de ce qu'il voulait révéler, donnant à chacun d'eux une ou des révélations à faire connaître.

Le contenu de cette Révélation a été entendue par diverses personnes et refusée par d'autres. Les accueils et les refus de cette Révélation et cette Révélation elle-même se sont inscrits dans une mémoire collective. Les tenants de cette mémoire collective ont enrichi celle-ci de leurs réflexions propres, ont emprunté à d'autres mémoires pour y exprimer leur foi et leurs croyances. La *Bible* est finalement une “cristallisation”, en un ouvrage écrit, de cette mémoire collective enrichie. *Bible* et Révélation sont donc liées, mais ne se confondent pas. Si Dieu peut nous révéler directement quelque chose par l'intermédiaire de la *Bible*, il faut cependant travailler cette *Bible* pour bien découvrir et bien comprendre, à travers ce livre, ce qui est ou peut être de l'ordre de la Révélation[1].

Sur le plan du contenu et pour faire très simple, dans la *Bible juive*[3] (qui constitue la première partie de la *Bible chrétienne*), la cristallisation de cette mémoire collective enrichie fut arrêtée à l'attente d'un Messie (d'un Christ, d'une personne consacrée par Dieu pour le service de son peuple) capable de manifester pleinement la justice de Dieu à tous les hommes, tandis que dans la *Bible chrétienne*, la cristallisation de cette mémoire collective enrichie fut arrêtée à la personne qu'elle présente comme le Messie attendu : Jésus de Nazareth. Ce Messie y est présenté comme révélant pleinement Dieu, car Fils de Dieu (cf. Trinité et incarnation). Il est celui qui révèle, qui est Parole de Dieu, “Verbe fait chair” venu s'établir chez nous (cf. *Jn* 1,14 ; 17,8). Considérant cela, on peut donc affirmer que la Révélation culmine en Jésus-Christ, le “Révélateur” de Dieu et de son ultime dessein, celui de nous faire vivre pleinement de son amour.

Cependant, même si le contenu de la *Bible* est singulier par rapport à d'autres livres ou à d'autres lieux de langage qu'un livre, Jésus-Christ peut nous révéler bien des choses en dehors de cet intermédiaire qu'est la *Bible*, jusqu'à un banal feu de signalisation qui a été pour telle personne un signe dans son chemin de vie et de foi et donc qui d'une certaine manière a été pour un bref instant “parole de Dieu”.

[1] On peut facilement comprendre, vu la capacité de l'être humain à se tromper et à tromper, qu'un discernement est nécessaire pour savoir si quelque chose vient effectivement ou non de Dieu. On se contentera ici de reprendre ces phrases de l'*évangile selon Matthieu* : « Un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits, ni un arbre malade de bons fruits. […] C’est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » (*Mt* 7,18.20) ; et d'indiquer que, pour un chrétien, une révélation ne devrait en aucun cas s'opposer à la Révélation telle que décrite ci-dessus, sinon cela signifierait que Dieu mentirait à telle ou telle. Enfin, n'oublions pas que nombre de personnes ont utilisé ou utilisent le nom de Dieu pour cautionner, volontairement ou non, telle pensée ou telle action. Que ce soit au regard de l'inattendu qui peut venir de Dieu ou au regard de la *Bible*, on ne peut donc sans risque faire abstraction d'un travail de raison, discernement ne signifiant pas inaction ou manque d'audace.

[2] La Révélation s’est faite au cours de l’histoire. Or lorsque nous interprétons quelque chose de nouveau, ce ne peut être qu’à l’intérieur de notre ancien système de représentations : la compréhension humaine des choses ne peut donc évoluer que par palliers, appréhendant de nouvelles connaissances tout en abandonnant d’autres au fur et à mesure. On peut par exemple voir dans la *Bible* le passage d’un Dieu supérieur aux autres divinités vers le Dieu unique.

[3] Appelée dans les *évangiles* : « l'Écriture » (cf. par ex. *Jn* 2,22) ou « les Écritures » (cf. par ex. *Mt* 21,42).

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 Le mot “bible” vient du grec, d’un nom au pluriel, *biblia*, signifiant “les livres”, nom devenu singulier en passant par le latin. La *Bible* est en effet un recueil de divers livres. La liste des livres que la *Bible* contient a été longuement discutée et l’est toujours. Pour résumer, on trouve une liste “protestante”, une liste “catholique” et “orthodoxe” plus longue que la “protestante” (avec pour les orthodoxes une liste de textes “importants” variant d'une région linguistique à une autre, en plus de la liste de textes considérés comme “essentiels”). Cependant, on peut considérer que si on lit n’importe quel texte de la *Bible* avec discernement, intelligence, cette question des listes n’a finalement peut être rien d’essentiel (sans oublier que nous pouvons aussi être sujet à erreur dans notre discernement).

Si la *Bible* constitue un ensemble de divers contenus, il existe un certains nombre d'ouvrages dont le contenu s'apparente plus ou moins à ceux de la *Bible* et qui n'y ont pas été intégrés (par telle Église ou par toutes). Parmi ces ouvrages, on peut citer les écrits dits “inter-testamentaires” (ouvrages qui furent écrits dans une période qui commença avant la fin de l’ère de rédaction des textes de la *Bible juive* ou première partie de la *Bible chrétienne*, appelée aussi “*Ancien Testament*”, et qui s’acheva après le début de l’ère de rédaction de la seconde partie de la *Bible chrétienne*, appelée aussi “*Nouveau Testament*”), les écrits dits “apocryphes chrétiens” (apocryphes, “cachés”, car ne faisant pas partie des textes retenus, et “chrétiens” généralement en apparence, car comportant plus ou moins la mention d'un Jésus-Christ utilisé comme personnage), certaines des premières “lettres pastorales” (textes attribués à tort ou à raison à des personnes ayant eu une importance dans les premières communautés chrétiennes), etc.

Il est parfois dit beaucoup de choses d'eux (surtout des apocryphes), souvent pour remettre en question telle ou telle croyance chrétienne. Toute personne voulant se faire sa propre opinion peut y avoir accès (par achat, dans certaine bibliothèque…) et avoir accès également, par les notes et les introductions généralement jointes à ces ouvrages (de même pour les *Bibles*, en général), à une bonne part des recherches tant littéraires qu'historiques sur ces textes. Rien n'est donc inaccessible à celui qui veut se faire un avis éclairé sur les textes insérés ou non dans une *Bible*.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La Bible et son "statut".* Livre saint (totalement ajusté à la volonté de Dieu) ? Inspiré (non pas écrit sous la dictée de Dieu mais où le contenu, propre au style d'expression et à la pensée de chacun de ses auteurs, correspondrait à ce que Dieu voulait révéler, faire connaître) ? Infaillible ? Normative pour l'existence, l'éthique, la croyance, la vie en Église, etc. ? Où toute chose devrait être examinée, réglée et reformée d'après ce livre ? Avec telle ou telle de ces conceptions ou une autre, n'est-ce pas, ou du moins n'y a-t-il pas risque d'une forme de "biblâtrie" (cf. idolâtrie) ?

Tout d'abord, on peut considérer que seul Jésus-Christ est Parole de Dieu puisque Verbe fait chair (cf. Jn 1,14 ; cf. incarnation et vérité), que lui seul est nécessaire au salut des péchés ainsi qu'à l'édification de l'Église, même si la *Bible* peut être utile pour découvrir qui est Jésus-Christ, ce qu'est le salut, etc. Ensuite, le rapport entre Révélation, mémoire collective et *Bible* donné plus haut montre que celle-ci n'est pas un livre "tombé du Ciel" et qu'elle est insérée dans un contexte humain avec ses richesses et ses errements. De plus, dans l'histoire des connaissances, elle n'est pas exhaustive (cf. vérité) et donc n'apporte pas des réponses à toutes les questions. Si en tant que chrétien on peut cependant considérer que l'Esprit de Dieu a soufflé sur cette œuvre qu'est la *Bible*, peut-on pour autant dire dans quelle mesure elle a été voulue par Dieu, concernant la *Bible* elle-même, le nombre de textes qu'elle contient, le contenu de chacun d'eux ? dans quelle mesure ses rédacteurs et ses "collecteurs"[3] ont été ou non ajustés à la volonté de Dieu ? Avec cette dernière question, ne peut-on pas se demander aussi – pas forcément pour y apporter une réponse mais pour avoir cela à l'esprit pendant une lecture ou une écoute de la *Bible* – dans quelle mesure le péché qui a atteint le langage, notre manière de nous exprimer, et qui a atteint notre manière d'appréhender nos relations au monde, à nous-même, aux autres, à Dieu, se retrouve dans la *Bible* ?

Quoi qu'il en soit, on peut être chrétien, ne pas se soucier d'un statut de la *Bible*, et lire son contenu avec recul, en ayant foi en Dieu. De plus, une chose est de se servir de la *Bible* comme d'un justificatif (cf. *Mt* 4,5-7), voire d'un paravent, autre chose est de l'accueillir comme lieu de réflexion ou de dialogue. Comme tout ce qui est relatif aux relations, la *Bible* demande une confiance sans naïveté, c'est-à-dire avec discernement. Or pour discerner ce qui est vérité, l'intelligence est nécessaire, sans oublier non plus la charité (attitude constituée d'affection et de respect pour ce qui est humain), pour qu'il y ait intelligence du cœur.

[3] Ceux qui ont réuni les textes pour en faire un seul ouvrage (textes qui ont été parfois, d'après l'analyse littéraire, non pas mis les uns à la suite des autres mais tissés entre eux).

Incarnation, Marie dite mère de Dieu et sa virginité [1/3]

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 Pour celui qui ne croit pas en l'existence de Dieu, l'incarnation, l'expression “Marie, mère de Dieu” et l'affirmation de sa virginité (pour un temps ou continue) ne peuvent être considérées que comme une forme de fable. Cependant, si l'on tient que Dieu existe ou qu'il peut exister, qu'il est ou qu'il peut être en lui-même Trinité, c'est-à-dire Père, Fils et Saint Esprit, cela n'est pas déraisonnable. C'est une part de ce que cette étude tente de montrer.

L'étude de ces trois thèmes, pour le chrétien, peut constituer une recherche de compréhension cohérente de faits qu'il admet comme réels. Mais à trop vouloir développer un discours, à trop vouloir en dire, on risque de s'égarer (cf. théologie). En effet, toute réalité a, pour l'entendement humain, sa part de transparence et d'opacité. Et parce que l'on a effectivement voulu trop en dire, on trouvera ici des points de controverse. De plus, le sens de ces trois thèmes qui d'une certaine manière est d'abord existentiel avant d'être intellectuel, n'est pas donné ici, mais ce sens peut être découvert à la lecture des quatre *évangiles*, car c'est à l'histoire qu'ils racontent (cf. annexe 1), chacun à leur manière, que ces trois thèmes sont liés.

🗎 *L'incarnation.* Du latin *incarnatio*, de *in*, dans, et *caro*, *carnis*, chair, que l'on pourrait traduire littéralement par “le fait d'entrer dans la chair”, le terme « incarnation » résume le fait que Dieu, en son Fils, a “pris chair humaine” en Marie, s'est fait ce que nous sommes, s'est fait homme : cet homme à qui l'on a donné le nom de Jésus et le titre de Christ, de Messie (titre de celui qui est consacré par Dieu pour le service de son peuple). La croyance en l'incarnation n'est donc compréhensible que liée à celle de la Trinité.

En sa personne, le Fils de Dieu qui possède de toute éternité la nature divine (cf. *Jn* 8,58) a pris en Marie et pour toujours la nature humaine qu'il a pleinement assumée (il n'a pas fait semblant d'être un homme et a été homme depuis la vie individuelle intra-utérine, là où elle commence, peut on supposer). En son unique être, il possède donc indissociablement unies la nature divine et la nature humaine, c'est pourquoi il est dit vrai Dieu et vrai homme.

En s'incarnant, le Fils révéla, à travers son existence humaine, sa divinité et donc, à travers sa personne, il révéla le Père, puisque Père et Fils, par l'Esprit, vivent de la même nature divine.

♦ *Controverse concernant la volonté de Jésus-Christ.* Avec l'incarnation, est affirmé que Jésus-Christ qui n'est qu'une seule personne, possède deux natures, la nature divine et la nature humaine, dont l'une n'annihile l'autre d'aucune façon. Une autre manière d'exprimer cela est d'affirmé que Jésus-Christ, tout en étant un seul être de relation, est pleinement Dieu et pleinement homme.

Des penseurs voulurent aller plus loin en se demandant si Jésus-Christ avait une seule volonté ou bien deux : une volonté divine et une volonté humaine. Par le biais de ce questionnement, on se repose la question de savoir si Jésus a vraiment assumé son humanité ou si sa nature humaine était plus ou moins une “marionnette” mue intérieurement par une volonté uniquement divine. Dans ce cas, Jésus n'aurait pas véritablement assumé l'existence humaine et son existence parmi nous aurait eu quelque chose de mensonger.

Cependant, même si l'on considère que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, de cette affirmation peut-il nécessairement découler l'affirmation que Jésus-Christ aurait deux volontés, à savoir une volonté divine et une volonté humaine ?

La volonté est ce que veut quelqu'un et qui tend à se manifester par une décision effective conforme à cette intention. Si ce que veut Jésus-Christ de par sa nature humaine est identique à ce qu'il veut de par sa nature divine, n'a-t-il pas qu'une seule volonté ? Toutefois, poser le raisonnement en ces termes, ne serait-ce pas comme sous-entendre que Jésus-Christ est à la limite d'une sorte de schizophrénie humano-divine ? Plus profondément, n'y a-t-il pas confusion entre nature et personne ? La nature de quelque chose est ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est. La personne est quant à elle être de relation. N'est-ce pas d'abord en tant qu'être de relation que l'on dispose d'une volonté ? Le questionnement sur les deux volontés n'a donc, semble-t-il, finalement pas de sens.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Marie dite mère de Dieu.* Si Marie est appelée ainsi par certains, ce n'est pas parce qu'elle serait la génitrice ou la créatrice de Dieu (ce qui n'aurait aucun sens, car Dieu, par nature, ne peut recevoir son être que de lui-même), mais parce qu'en accueillant le Fils de Dieu en son corps où il prit chair et en lui donnant naissance (en accouchant), elle a mis au monde celui qui est de toute éternité pleinement Dieu (ayant fait cela à la demande de ce dernier).

Toutefois, même expliquée ainsi, on peut considérer que toute ambiguïté n'est pas levée avec cette expression, dans le sens où l'on risque de confondre nature (ce qui fait qu'une personne est ce qu'elle est) et personne (ce qu'un être est dans l'ordre des relations). Si Dieu, étant en lui-même Père, Fils et Esprit (cf. Trinité), s'est révélé de manière singulière par l'incarnation du Fils (par les relations que celui-ci a établi avec les hommes), il n'en est pas moins resté Dieu (de par sa nature), c'est-à-dire existant au-delà des limites de notre espace-temps et de leur finitude.

La maternité de Marie est en quelque sorte, concernant Jésus-Christ, une maternité qui n'est en rien génitrice, mais qui n'est qu'accueil et don de soi. Peut-être plus clairement que l'expression “Marie, mère de Dieu”, on peut dire que Marie fut, par le Fils que l'on appela Jésus puis Christ, l'intime hôte de Dieu (et le resta, semble-t-il, sans cesse en son cœur).

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La virginité de Marie au moment de l'incarnation.* Les *évangiles* présentent Marie comme une personne vierge et ils présentent l'incarnation de Jésus comme une action divine. L'*évangile selon Luc* utilise l'expression de la venue de l'Esprit Saint sur une personne et de la puissance du Très-Haut qui prend une personne sous son ombre (cf. *Lc* 1,35). Cette expression biblique exprime uniquement que Dieu est agissant dans la vie d'une personne, c'est-à-dire que cette expression ne dit pas concrètement ce qu'il fait. Le fait de l'incarnation reste un mystère inaccessible à nos curiosités, tout comme le fait de la création de l'univers : nous n'avons pas accès à la compréhension du fait originel, mais nous en voyons le résultat.

Le Fils éternel du Père aurait revêtu la nature humaine de cette manière, c'est-à-dire prenant corps sans qu'il y ait eu relation sexuelle, signifiant que la relation d'un couple ne peut engendrer un Dieu existant de toute éternité. Jésus n'est pas un homme qui fut adopté comme Fils par Dieu, encore moins un mi-homme mi-Dieu, mais il est pleinement Dieu et devenu à l'incarnation pleinement homme sans rien perdre de sa nature divine. C'est l'inouï d'une rencontre entre la profondeur de l'homme et celle de Dieu. C'est ce signifiant que « rien n'est impossible à Dieu » (cf. *Lc* 1,37) qu'il importe de considérer car, dans l'absolu, que Jésus en son humanité serait issu d'un rapport sexuel n'aurait rien changé à son rapport particulier à Dieu ni à son message.

Enfin, cela n'a pas exclu Joseph, l'époux de Marie, car celui-ci fut invité à adopter Jésus, comme Marie, à accueillir et donner de soi.

🗎 *La question de la virginité de Marie durant toute sa vie.* Si les *évangiles* indiquent que Jésus est né de Marie encore vierge et qu'il est premier-né, ils mentionnent également l'existence de frères et sœurs de Jésus (cf. par exemple l'*évangile selon Matthieu* 13,55-56) qui, éventuellement, auraient pu être des demi-frères et sœurs. Cependant, aucun de ces *évangiles* ne s'attarde sur la famille de Jésus, peut être d'abord parce que le terme de frère et de sœur prit dans le discours de Jésus-Christ un sens qui n'est plus lié à la parenté : est frère ou sœur de Jésus celui ou celle qui fait la volonté de Dieu[1] (cf. *Mt* 12,50).

[1] L'expression "faire la volonté de Dieu" dépassant le domaine de l'éthique peut être rendue par "être poète du désir de Dieu".

💧 *Controverse concernant la virginité de Marie utilisée pour dénigrer la sexualité.* La virginité de Marie au moment de l'incarnation est présentée par les *évangiles* comme un fait et est présentée en relation avec l'identité de Jésus-Christ (vrai Dieu et vrai homme). L'utilisation de cette virginité de Marie par certains pour dénigrer la sexualité, pour dénigrer ou du moins dévaloriser le mariage par rapport au célibat, est donc une utilisation idéologique a-posteriori. En effet, rien, dans ces *évangiles* qui parlent de cette virginité de Marie, ne dévalorise la sexualité ou le mariage.

On trouve aussi chez certains l'affirmation que Marie n'aurait jamais perdu son hymen (fine et fragile membrane qui obstrue plus ou moins partiellement l'orifice vaginal). Tout d'abord, l'absence de l'hymen n'est pas nécessairement le signe d'une absence de virginité, du fait qu'il peut se perdre par exemple lors d'une activité sportive ou d'une chute. Ensuite, c'est déconsidérer que si Marie était vierge quand elle portait Jésus en son sein, elle fut aussi mère, c'est-à-dire qu'elle a vécu un accouchement. Là encore, cette affirmation par rapport à l'hymen est liée à une vision qui dévalorise la sexualité et la femme, une vision qui n'est pas sans simplisme, et si elle n'est rien de cela, elle n'est que bavardage stérile.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La mort.* Dans la *Bible*, on trouve l'idée que la mort biologique, pour l'être humain, est une conséquence du péché (cf. par exemple l'*épître aux Romains* 5,12). Même en admettant cela, comment le comprendre, puisque nous sommes, de par nature, mortels ?

La conséquence du péché est d'abord la mort relationnelle, l'isolement. Dans le récit symbolique dit du péché d'Adam et Ève, il est écrit que Dieu demanda à Adam, après que celui-ci eut péché : « Où es-tu ? » (cf. *Genèse* 3,9). Le projet de Dieu est de nous accueillir, après notre existence en cet univers, dans sa pleine éternité. Or, à cause du péché, nous ne sommes plus pleinement ajustés à ce projet, puisque nous ne sommes plus pleinement ajustés à Dieu qui est amour, communion. La mort biologique devint, d'après la *Bible*, notre sort, cette mort qui est une pleine mort relationnelle avec les autres et avec Dieu ; ce qui peut expliquer pourquoi, dans la *Bible*, tout ce qui touche à la mort est considéré comme impure, pour faire saisir par contraste la valeur de la vie. Dans ce contexte, sans le péché, on peut considérer que Dieu nous aurait accueilli dans son éternité avant que nous ayons à connaître la mort biologique. Ce n'est donc pas cette mort biologique en tant que telle qui est une conséquence du péché, mais c'est le fait de connaître cette mort, d'avoir à y passer.

Toutefois, dans la *Bible*, on trouve aussi l'idée que Dieu n'a pas abandonné ceux qui mourraient, mais qu'il les a placé dans ce qui fut appelé enfers (à ne pas confondre avec enfer au singulier) ou Shéol, que l'on pouvait considérer comme un état de mort relationnelle totale (avec l'univers, les autres, Dieu), mais pas de mort existentielle ; comme un “au-delà de la mort” inanimé.

🗎 *La résurrection de Jésus-Christ.* Jésus-Christ est venu sauver tous les hommes du péché et de ses conséquences, donc y compris ceux qui étaient aux enfers avant sa résurrection et la leur qui a suivi, entraînée par la sienne qui est puissance de vie. Le terme “ressuscité” est lié à l'idée d'être réveillé, relevé, d'être à nouveau pleinement vivant.

Après être passé par la mort, Jésus est donc ressuscité, c'est-à-dire que sa vie a été pleinement victorieuse de la mort relationnelle dans ce qu'elle a de plus absolue. Dieu a fait de la mort biologique, non plus le résultat d'un échec de la communion, mais un passage de la vie en cet univers à la vie éternelle en Lui, non pas une quantité supplémentaire de vie mais une qualité supplémentaire qui, pour nous, peut sourdre dès cette existence.

Si le pardon des péchés n'ouvrait pas complètement sur l'avenir, il ne justifierait pas totalement la vie, c'est-à-dire qu'il n'aurait pas la capacité de sauver la vie de toute injustice, de tout ce qui la porte vers la mort et de la mort elle-même. Car ce pardon des péchés, s'il est aussi d'ordre éthique, dépasse, déborde cet ordre. Le pardon des péchés est d'abord une source de vie qui à la capacité de remettre pleinement l'être humain dans le sens de la vie et donc dans toutes les dimensions relationnelles de cette vie.

▼ Métaphysique chrétienne

Controverse concernant la mort d'Élie, un des porte-parole de la Révélation de Dieu. Certains voient dans la disparition d'Élie (un prophète mentionné dans l'*Ancien Testament*) une assomption (une montée aux Cieux, au paradis), c'est-à-dire pensent qu'Élie n'aurait pas connu la mort biologique.

Il est écrit dans la *Bible* : « Tandis qu'ils [Élie et Élisée, son successeur] poursuivaient leur route tout en parlant, voici qu'un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre ; Élie monta au ciel dans la tempête. Quant à Élisée, il voyait et criait : “Mon père ! Mon père ! Chars et cavalerie d'Israël !” Puis il cessa de voir. Il saisit alors ses vêtements et les déchira en deux [cela signifiait que l'on était en deuil]. » (cf. le *second livre des rois* 2,11-12).

Mais ce qui est vu par certains comme une assomption concerne une vision prophétique bien plus qu'un fait (cf. *2 R* 2,10) ou, pour le dire autrement, concerne une vision liée à un fait (celui de la fin de la vie d'Élie en cet univers). En effet, plus loin dans ce *second livre des rois*, il est écrit qu'Élisée fait voir, justement en vision, à un fils de prophète, des chars et des chevaux de feux (cf. *2 R* 6,16-17, symbole de puissance, ici de celle de Dieu). Penser que cela puisse correspondre à une assomption, n'est-ce pas omettre qu'Élie aussi dut attendre la résurrection du Christ, pour vivre dans l'éternité de Dieu ? omettre que Jésus-Christ est venu apporté le salut, le pardon des péchés définitif, à tous les hommes, sans exception ?

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le paradis et l'enfer.* Dans l'*évangile selon Jean*, on trouve cette parole attribuée à Jésus : « Pour moi, quand j'aurais été élevé de terre [mort puis ressuscité], j'attirerai à moi tous les hommes » (cf. *Jn* 12,32). Dieu offre à tous, justes ou injustes, la plénitude de la vie. La justice de Dieu est un oui intégral et sans réserve à la vie qui ouvre pour tout homme, justement parce qu'intégral et sans réserve, au-delà de la mort.

Pourtant, il est clairement fait mention dans les *évangiles* de deux "lieux[1]" d'éternité, que l'on a appelé paradis et enfer. Cela sous entend l'idée d'un jugement, alors qu'il est écrit : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » (cf. *Jn* 3,17). Ce n'est pas Dieu qui nous juge, car il nous offre la justification, c'est-à-dire qu'il nous offre d'être pleinement ajustés à la communion avec lui, avec les autres et avec nous-mêmes. C'est nous qui nous jugeons, dans le sens où, librement, nous accueillons ou non cette justification. En ce monde, notre choix n'est jamais pleinement radical (nous ne sommes ni anges ni démons). Le plus aimant n'est pas sans jamais blesser les autres. Le pire n'est jamais sans pouvoir changer (au moins en terme de possibilité). Mais face à Dieu, c'est-à-dire en le voyant pleinement tel qu'il est en son éternité, le choix ne peut être que radical. L'enfer est donc une possibilité de notre liberté, cette liberté que Dieu respecte. Dans la vie après la mort, Dieu offre à tous le "feu" de son amour, la plénitude de cet amour. La "douleur" de l'enfer consiste en un refus permanent d'un amour sans cesse offert. La joie du paradis consiste en un accueil permanent du même amour sans cesse offert.

Dans la parabole dite du jugement dernier, dans l'*évangile selon Matthieu*, il est clairement écrit que le paradis est fait pour l'homme, mais pas l'enfer. En effet, il est fait mention d'un « royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde » (cf. *Mt* 25,34) et d'un « feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges » (cf. *Mt* 25,41).

L'au-delà de la mort n'est pas un dû de la part de Dieu, mais un don de son amour. Ce peut être aussi, pour nous qui pouvons connaître la souffrance à cause du manque d'amour des hommes, une espérance en la justice de Dieu, en une vie victorieuse de toute mort. Mais cette espérance ne doit pas faire oublier que c'est dès maintenant que nous pouvons accueillir ou refuser la communion, que c'est dès maintenant qu'ils nous faut lutter contre le mal. La parabole dite du jugement dernier ne parle pas de ce que chacun à pu croire ou ne pas croire, elle parle de chaque attention bonne ou mauvaise que chacun a eu, si petites soit elles (cependant, ce que nous croyons n'est pas sans incidence sur nos attentions).

[1] Le terme "lieu" est utilisé ici par analogie, car ces lieux que sont le paradis et l'enfer sont au-delà de notre espace-temps, puisque présents dans l'éternité de Dieu.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le purgatoire et la question de la justice.* Il existe aussi une croyance en un troisième “lieu”, appelé purgatoire. Le purgatoire ne peut raisonnablement se comprendre comme un état entre paradis et enfer, puisque le choix fait face à Dieu ne peut être que radical. Ce lieu peut se comprendre comme un chemin vers la plénitude du paradis, après un oui donné à l'amour. La croyance dans le purgatoire consiste à croire que le don de l'amour est comme une purification pour une personne qui ne serait pas encore pleinement ajustée à la communion, qui porterait en elle des manques d'amour de son fait.

Cette croyance répond donc à une idée de justice. Si tous les hommes qui disent oui à Dieu sont sauvés, ils n'ont pourtant pas tous aimés d'une même capacité. Jésus, venu pour sauver les hommes (cf. *Lc* 9,51-56) et non les condamner, a d'ailleurs dit : « on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez » (cf. *Mt* 7,2). Quoi qu'il en soit du purgatoire, la manière dont nous aimons en ce monde, ne sera donc pas sans conséquence après notre vie en ce monde. Pour reprendre l'image de la mesure, il y a aura peut être de nombreux dés à coudre et peu de tonneaux, des êtres capables de communier à l'amour seulement petitement et d'autres grandement.

Derrière cette croyance dans l'existence d'un purgatoire, il y a aussi l'idée d'une possible communion avec les vivants en Dieu (appelée également “communion des saints”). Et en effet, puisque Dieu est Dieu de communion, il ne nous est pas impossible d'offrir notre amour à ceux qui ne sont plus de ce monde. Cet amour offert n'est pas à comprendre comme étant de l'ordre d'un commerce (tel acte ou telle pensée ou telle prière équivaudrait à tant ; on aurait le pouvoir de convoquer un défunt ; etc.), mais d'une gratuité dans la communion, d'un amour qui va au-delà de la mort et qui peut s'exprimer aussi par le pardon demandé envers une personne maintenant décédée que l'on avait blessée, voire meurtrie, ou par le pardon offert[2] à une personne qui nous avait blessé, voire meurtri. Tant que cet univers n'est pas encore passé, la mesure de l'amour des hommes est de l'ordre du possible (cf. la prédestination), dans les liens qui les unissent entre eux et avec Dieu.

[2] Le pardon n'est pas un oubli forcé du passé ou la considération d'un amoindrissement d'une responsabilité (telle une recherche de circonstances faussement atténuantes). Le pardon est au-delà de la justice, mais il ne peut cependant être en vérité s'il sert à empêcher pleinement ou partiellement cette justice. Pardonner, c'est considérer que malgré ou au-delà du mal effectivement commis, la vie vaut plus que tout, que le paix ou l'apaisement valent mieux que la guerre ou la vengeance mortifères. L'initiative humaine s'en trouve libérée : si l'acte ne peut être effacé, les mémoires peuvent être pacifiées.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *L'enfer et le calvaire.* Au regard des *évangiles*, même s'il conduit à terme vers la pleine mort d'une communion dans l'amour, l'enfer en notre monde ne fait pas souffrir. L'enfer, c'est la dureté du cœur, c'est le cœur volontairement stérile en amour ; sachant qu'une personne, à cause de blessures, peut se montrer comme dure, alors qu'elle a un cœur aimant, tandis qu'une autre peut se montrer comme compatissante, mais de manière hypocrite. L'enfer n'est pas la croix. En ce sens, ceux qui subissent le mal ne vivent pas un enfer, mais un calvaire.

🗎 *"L'épreuve purificatrice*." C'est ainsi que certains appellent un temps où l'on vit un mouvement, un travail intérieur qui peut être éprouvant et qui peut certes résulter de la manière dont on vit un malheur, mais pas nécessairement car il peut résulter par exemple d'un temps de vacances où l'on fait le point sur notre vie. Quel que soit le cadre des événements extérieurs, il s'agit d'un temps où nous sommes face à nous-mêmes. Par là, c'est un temps de rencontre possible avec Dieu, mais aussi d'affrontement avec les forces du mal, c'est-à-dire de vérité face à ce qui est vie et mort dans notre existence, face à nos communions et nos désunions (avec Dieu, les autres, soi-même, la création). C'est donc comme l'affinement d'un métal, non pas pour annihiler notre dignité ou notre liberté, mais pour ajuster ce que nous sommes à ce que Dieu désire que nous soyons (désir de Dieu qui ne se confond pas nécessairement avec ce que peut nous dire un "maître spirituel" ou un "compagnon spirituel"), ce qui peut passer par une conversion, par la mort d'une certaine manière d'être pour en vivre une meilleure. En elle-même, cette épreuve purificatrice n'est donc pas une croix, un calvaire, c'est une pâque, un passage vers de la vie ou plus de vie.

🗎 *La souffrance.* La souffrance n'est ni une fin, ni un moyen pour le bien, mais un mal en soi. La souffrance n'a pas de sens. Jésus-Christ, dans sa lutte face au mal, a porté la souffrance et à délivrer nombres d'hommes de la souffrance. Mais il n'a pas donné sens à la souffrance, sinon elle serait toujours totalement résoluble par la parole. Ce qui a sens, ce n'est pas la croix, c'est la vie donnée par Jésus-Christ jusqu'au bout. Ce qui a sens, c'est la manière dont nous vivons que nous subissions un calvaire ou non.

De même, on ne tire jamais du bien d'un malheur, d'une faute, d'un mal, etc. Mais on peut tirer du bien de notre capacité à tendre vers le bien et à le réaliser, à nous remettre en question, à nous repentir…, à faire expérience dans ou suite à un malheur, mais de la même manière, pour ainsi dire, que l'on peut le faire dans ou suite à un bonheur. Il n'existe par conséquent aucun malheur heureux, aucune bienheureuse faute.

Affirmer qu'il n'existe pas de sens de la souffrance et donc pas de sens chrétien de la souffrance n'enlève rien à la dignité des souffrants, ni à la valeur du don qu'ils font d'eux-mêmes, car même démuni, l'être humain conserve toujours une capacité à l'amour, à être un "lieu de relation". Dieu ne demande pas seulement que nous lui offrions nos souffrances, mais tout ce qui fait notre vie : joies, colères, doutes, réussites, errements… Plus encore, il nous demande que nous nous offrions nous-mêmes à lui. Si le don de soi malgré la souffrance et dans la souffrance elle-même a un sens (donc même si ce don ne peut être "productif", car ce qui compte est avant tout l'orientation de ce don vers le bien, l'amour, etc.), la souffrance reste un non-sens.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La croix de Jésus-Christ.* La croix montre le rapport de Jésus-Christ avec le pouvoir : servir et non dominer. En cela, il peut être vu comme un juste, voire comme un sage. Mais si le Christ a pris le chemin de la crucifixion, c'est pour prendre sur lui le péché de l'humanité et ses conséquences (cf. *évangile selon Matthieu* 8,17 et *livre d'Isaïe* 53,4), jusqu'à transformer la mort en passage vers la vie en Dieu, car la crucifixion n'est pas le terme du chemin qu'a pris le Christ, ce terme c'est la Résurrection,[1] car Dieu a révélé qu'il ne veut pas seulement que nous soyons libérés de toute malheureuse faute, de tout mal, mais qu'il veut aussi et surtout, car c'est son éternel dessein, nous adopter pleinement dans son amour. Et c'est bien ce qu'il a annoncé en substance, sur la croix elle-même, à l'un des deux “mauvais larrons”, crucifié avec lui et qui lui exprima sa foi (*Lc* 23,39-43).

Par conséquent, on peut dire que Jésus-Christ a subi la “peine”, la “condamnation”, la “sanction” liée au péché en ce sens qu'il a subi la mort et un type de mort qui sont dus au péché de l'homme, mais il l'a subie autant qu'il l'a dépassée ou plutôt il l'a subie pour que la mort et donc tout type de mort soient dépassés, pour qu'ils ne soient plus le terme d'une relation entre l'homme et Dieu.

Son chemin, d'après les *évangiles*, Jésus-Christ l'a suivi librement, comme faisant partie de sa mission : « Le Père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie pour la reprendre ensuite. Personne ne me l'enlève[2] mais je m'en dessaisis de moi-même. J'ai le pouvoir de m'en dessaisir et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. » (*évangile selon Jean* 10,17-18). Ce commandement lui est singulier, tout comme son chemin de croix : « Maintenant, mon être se trouble. Que dirai-je ? Père, sauve-moi de cette heure ? Mais c'est précisément pour cette heure que je suis venu. » (*Jn* 12,27) ; « Là où je vais, vous ne pouvez venir » (cf. *Jn* 13,33).

[1] Si la croix est devenue le symbole des chrétiens, la représentation de la croix avec un crucifié (sans aucun signe de sa résurrection) n'est pas sans poser question. C'est non seulement mettre à la vue de tous un fait, un supplice scandaleux et barbare (la crucifixion), mais c'est aussi ne pas manifester que par le Christ la mort et le mal ne sont en rien une fin. Tandis que la croix sans le crucifié, c'est un peu comme si on représentait un fusil avec son canon formant un nœud pour signifier qu'une paix a été victorieuse d'une guerre ; dans le cas de la croix, pour signifier que Jésus-Christ a la victoire sur tout mal et sur toute mort.

[2] Dans l'*évangile selon Luc* (4,16-30), il est écrit qu'un groupe de personnes mena Jésus jusqu'à un escarpement pour le précipiter en bas, mais que lui « passant au milieu d'eux, alla son chemin ».

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Un sacrifice de Dieu pour l'homme*. Avec la croix (qui n'est pas une fin en soit, puisqu'elle fut suivie de la Résurrection), on peut dire que Jésus-Christ “a payé” de sa vie, que cela lui “a coûté” (il n'a pas fait semblant de subir la conséquence d'une fidélité à sa mission face aux rejets de certains hommes). D'après l'*évangile selon Matthieu*, Jésus aurait dit : « C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en *rançon* pour la multitude » (*Mt* 20,28). Mais ce vocabulaire a quelque chose d'équivoque, si d'une part on le rapporte aux relations financières, et si d'autre part on ne le rapporte pas à la culture biblique où il exprime avant tout l'idée d'un engagement de Dieu envers la libération des hommes (tel un homme qui prend sur lui l'émancipation complète d'un esclave), et si on ne le rapporte pas aux paraboles (récits qui enseignent) des *évangiles* où il est fait mention de l'argent monétaire et où le “commerce” qui y est mis en avant n'est jamais celui de l'échange économique, mais celui du don de soi. C'est aussi ce qu'exprime cette parole : « C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice. » (cf. *Mt* 9,13).

Pour revenir sur le terme de “rançon”, on pourrait comprendre cela comme une rançon donnée au mal qui prend en quelque sorte les hommes en otages (cette compréhension faisant fi pour une part de la liberté humaine). Mais Jésus-Christ n'a rien donné au mal et on peut considérer que c'est ce qu'exprime les récits dit de la tentation (cf. par exemple *Mt* 4,1-11). On pourrait aussi le comprendre comme le remboursement d'une dette que les hommes auraient envers Dieu. Sauf que, quand bien même nous serions endettés envers Dieu, redevables envers lui, ce qui lui importe c'est que nous soyons non pas des “obligés”, mais des partenaires, des participants du don qu'il fait de lui-même. On peut considérer que c'est ce qu'exprime une des demandes de la prière dite du *Notre Père* : « Pardonne-nous comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ».

D'autres ont compris la croix de Jésus-Christ avec l'idée que le but aurait été d'apaiser une colère de Dieu. Si l'on ne croit pas en Dieu, la mort de Jésus est la mort d'un homme, d'après ce qui nous en a été rapporté celle d'un homme juste, crucifié comme tant d'autres parce qu'il était considéré comme une menace par rapport au pouvoir en place, par rapport à l'ordre établi. Mais si on la comprend à la lumière de la foi chrétienne, il est bon de considérer le lien qui unit Jésus et celui qu'il appelle son Père (cf. la Trinité et l'incarnation). Si Jésus a offert sa vie, c'est en notre faveur et en faveur du projet du Père qui désire nous adopter pleinement en son amour et donc pour que la mort ne soit pas le terme d'une relation avec Lui. Et si colère de Dieu il y a, ce n'est pas envers nous, s'est envers le mal et la mort. Cela exprime aussi que Dieu, au plus profond de lui, n'est pas indifférent à la souffrance de l'homme, ni à l'injustice. On peut considérer que c'est se qu'exprime un verset du récit de l'*évangile selon Matthieu* qui fait suite à la mort de Jésus-Christ : « Et voici que le voile du Sanctuaire [lieu qui signifiait la présence de Dieu au milieu de son peuple] se déchira en deux du haut en bas ; la terre trembla » (cf. *Mt* 27,51). En effet, ces “éléments cosmiques” peuvent se rapporter à l'expression d'un deuil en cet époque (on déchirait son vêtement et on tremblait). Quoi qu'il en soit, le Père a vécu la mort de son Fils en intimité profonde avec lui. Il n'a pas été indifférent à la vie que son Fils nous a offert jusqu'au bout et cela sans jamais tomber dans la spiral de la violence. La croix, ce n'est en rien une vengeance de Dieu contre l'homme (cf. *Lc* 9,51-55 ; 23,39-43). C'est le sacrifice de Dieu pour donner la paix aux hommes et non l'homme qui se sacrifierait pour apaiser une colère de Dieu. La croix manifeste le don et le pardon que Dieu donne jusqu'au bout, en acceptant d'être rejeté. La justice de Dieu, c'est de nous désirer justes, c'est-à-dire ajustés à la vie de communion et de vérité qu'il a en lui-même. Non seulement de nous désirer justes, mais de nous désirer libérés de ce qui nous empêche de l'être et de nous désirer recevant ce qui nous permet de l'être. Nous sommes précieux aux yeux de Dieu, ce Dieu qui nous désire libres et donc libérés de tout esclavage, quel que soit le type d'esclavage (étant mis physiquement ou psychologiquement en esclavage par un autre, ou étant esclave de certains de nos propres désirs, de certaines de nos croyances, ou esclave de la violence, de la vengeance, d'une vendetta, ou esclave d'un sentiment de culpabilité ou de dette, ou esclave de la souffrance, etc.).

🗎 *La croix du disciple.* D'après l'*évangile selon Matthieu,* Jésus-Christ a dit : « Qui ne se charge pas de sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi » (*Mt* 10,38), mais aussi : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger. » (*Mt* 11,28-30).

Dieu ne demande pas aux hommes de porter la croix de leurs souffrances, ni celle de leurs péchés, car il veut la porter lui-même en nous et surtout au-delà de nous.[3] Dieu ne souhaite pas que nous souffrions à cause du mal. Par contre, il appelle les Chrétiens à vivre et annoncer l'Évangile, son message ; en étant à l'école de la douceur et de l'humilité du cœur qui, si elles sont fragilité, ne sont pas faiblesse, car elles demandent plus de force que la violence et la suffisance pour être maintenues.

Dans cette forme de relation avec notre être intérieur, notre environnement et les autres, Dieu ne souhaite donc pas que les Chrétiens soient des crucifiés, mais qu'ils portent aux autres le Crucifié qui est aussi le Ressuscité, c'est-à-dire qu'ils manifestent l'amour du Dieu Trinitaire, Père, Fils et Esprit. La croix du Chrétien ne devrait donc pas être le signe d'un mal à porter (souffrance ou autre), mais le signe d'une victoire de la vie à donner, ou du moins à annoncer.

Or si porter cela est en soi léger, cela peut conduire, par fidélité à cet Évangile, à effectuer des renoncements, à savoir se sacrifier pour les autres sans sacrifier les autres, pour être au service de la vie, de la vérité, de la justice, du pardon, de la joie, de la liberté…, voire à subir un calvaire du fait du mal présent en ce monde. Jésus-Christ a dit que celui qui le suit doit prendre sa croix, qu'il aura à souffrir, mais cela uniquement par cohérence, fidélité avec le témoignage, tout simplement parce que la vérité et l'amour dérangent ceux qui les refusent (*Jn* 15,18-20),[4] et encore faut-il rester intelligent pour sa propre vie : « Quand on vous pourchassera dans telle ville, fuyez dans telle autre » (cf. *Mt* 10,23).

Quoi qu'il en soit, le commandement de Jésus-Christ à ses disciples n'est pas de se dessaisir de leur vie pour la reprendre ensuite tel que lui et lui seul pouvait le faire dans sa Résurrection, mais de s'aimer les uns les autres comme lui nous a aimé, nous aime (*Jn* 13,34). Dieu nous donne ses grâces pour que nous nous libérions du mal entre frères et sœurs d'une même humanité, en son Nom, mais nous pouvons avoir si peu de foi. Vaine est la mort et la résurrection du Christ en notre temps, si nous ne manifestons pas le temps du Royaume sur cette terre : temps de pardon, de guérison, de communion, etc. Il ne s'agit pas de vouloir du spectacle – encore moins d'oublier la sagesse qui consiste à utiliser les moyens de notre temps, telle la médecine ou la politique – mais il s'agit de vouloir de la vie en plénitude pour tous et chacun.

[3] Jésus lui-même, dans son calvaire, n'a pas pu porté seul, avec ses forces humaines, sa croix. D'après les évangiles, c'est un certain Simon de Cyrène qui fut réquisitionné pour l'aider (*Mt* 27,32).

[4] Dans la *lettre aux Colossiens*, on lit que l'apôtre Paul a en quelque sorte "ajouté" aux souffrances du Christ (*Col* 1,24). Mais s'il subit des souffrances, c'est parce qu'il se veut fidèle à la mission que lui a confiée le Christ, malgré les obstacles rencontrés. Car comment aurait-il accompli toute sa mission enfermé dans une souffrance ou enfermé dans une dépendance à une drogue ou paralysé par une peur ou un mutisme ou assujetti à un esclavage… ?

La communion des saints et la canonisation en question [1/2]

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La communion des saints.* Avec l'au-delà de la mort, on peut parler de communion des saints. Cette communion des saints est à comprendre comme la communion qui, par Dieu, nous unis les uns aux autres dans l'ordre de son amour, que nous soyons présents en ce monde ou au-delà de la mort.

Par conséquent, cette communion des saints peut par exemple se vivre dans la prière comme un commerce d'amitié avec ceux qui ont déjà dit un oui total à une pleine communion avec Dieu (et non comme un commerce donnant-donnant : prière contre réalisation d'un désir, même bon) ; comme un lien d'amour avec ceux qui sont nos frères et sœurs en Christ, en particulier avec ceux que nous avons connu ou dont la vie parle à notre cœur, qu'ils aient été ou non des modèles mis en exergue en ce monde. Et, en cela, pourquoi pas leurs faire part de ce que nous vivons ou de la situation que vit tel ou tel, car la prière, lorsqu'elle est un cœur ouvert, avec qui que ce soit, touche Dieu sans besoin d'intercession.

Fêter une “Toussaint” (une fête de tous les saints) peut donc être l'occasion de fêter l'Église en tant qu'elle est ajustée à Dieu, en tant qu'elle est cette famille humaine que Dieu a désirée unie dans l'amour et qui est déjà en œuvre.

♦ *La canonisation en question.* Avec la communion des saints est également posée la question de la “canonisation”. On peut considérer cette canonisation comme le fait de déclarer qu'une personne décédée est sainte. Puisque face à Dieu, le choix ne peut être que radical, il y a, potentiellement, soient des saints (dont certains peut-être “en purification” → cf. le purgatoire) soient des “non-saints”. Mais qui peut savoir ce qu'une personne, dans sa pleine liberté, a décidé face à Dieu ? Toutefois, la canonisation consiste surtout à mettre une personne en exergue, à la donner comme modèle. D'ailleurs “canonisation” a comme racine “canon” qui signifie “règle”.

Pour ce faire, on a défini des critères, dont trois sont repris ici :

– Il y a le “rayonnement spirituel” de la personne après sa mort. Or ce rayonnement spirituel dépend avant tout, non de ce qui a été donné par cette personne, mais de l'accueil de cela par les autres. Or des personnes peuvent avoir beaucoup donné sans que cela n'ait pu rayonner, non du fait de leur responsabilité, mais du fait d'un refus des autres.

– Il y a le “miracle” qui aurait eu lieu par l'intercession de la personne. Or, le miracle est une réalité d'abord subjective (cf. l'existence du mal) qui, s'il peut être un signe (qui reste encore à être discerner car les illusions existent et les liens de causes à effets de tout phénomène peuvent être complexes), ne peut être une preuve de quoi que ce soit. Et à la rigueur, s'il y a bien eu intercession, le miracle vient alors de Dieu et non de la personne. En effet, si l'intercession elle-même est faite avec cœur et sincérité, pourquoi Dieu ferait une différence entre celle d'une personne généralement bonne et celle d'une personne généralement sans cœur ? Ceci pour dire que même si l'on a discerné un miracle comme pouvant être le résultat d'une intercession, le miracle est alors signe de la bonté de Dieu mais ne signifie rien ou peu de chose de l'intercesseur. En plus, un tel miracle serait-il de l'ordre de la sollicitude de Dieu envers l'intercesseur ou envers le bénéficiaire du miracle ?

– Il y a le “témoignage de vie” qu'a donné cette personne. Sauf que ce témoignage n'est pas le tout de la réalité de cette personne puisqu'il est lié a ce que nous savons d'elle, faisant abstraction de tout ce que nous ignorons d'elle. Or ce que nous pouvons savoir peut n'être qu'apparence : par exemple, apparence de bonté qui masquait une noirceur de faits réalisés dans le secret ou, à l'inverse, apparence de méchanceté qui masquait un cœur fort maladroit parce que fort blessé mais qui désirait pourtant être aimant ou alors réelle et profonde méchanceté d'un cœur mais qui aux derniers instants a pris la mesure de ses choix et a sincèrement désiré devenir bon.

On peut constater que chacun de ces critères est loin d'être infaillible et par là qu'une canonisation n'est qu'œuvre humaine. Reste à questionner la mise en avant de “modèles de sainteté”.

▼ Métaphysique chrétienne

♦ *Les personnes canonisées : des modèles ?* Quoi qu'il en soit de la réalité des personnes canonisées, ce que l'on donne a comprendre d'elles est donné comme modèle. Elles sont alors non plus des personnes (dont la vie pouvait respirer d'une amitié avec le Christ), mais des personnages puisque “historicisés”. Elles sont les personnages d'un système de valeur présenté comme bon et valable par les personnes qui pensent ce système comme bon et valable. Étant ainsi historicisés, ses “saints” et “saintes” sont alors peintes, sculptées, honorées dans la liturgie (“culte des saints”) tels des héros (ou hérauts) rappelant aux esprits, de manière manifeste ou non, l'existence du système de valeur mis en exergue.

Or, que ce système soit bon ou non, que telle histoire d'un “saint” puisse être édifiante, le seul modèle d'un chrétien ne devrait-il pas être le Christ (cf. théologie et dogme), non dans une imitation servile, mais en vivant au souffle de son Esprit qui est Esprit de sainteté, qui permet d'avoir une vie ajustée à l'amour qu'il y a en Dieu ?

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 On peut considérer que les croyances portant directement sur Marie, telle l'immaculée conception ou l'assomption, ne sont pas des croyances essentielles à la foi chrétienne, car elles n'ont pas pour sujet Jésus-Christ. Elles sont des réflexions sur le fait que Dieu a voulu, de manière singulière, associer une femme à son projet de communion.

🗎 *L'immaculée conception.* Dans l'*évangile selon Luc*, il est écrit qu'un messager de Dieu a dit à Marie : « Sois joyeuse, Favorisée, le Seigneur est avec toi. » (cf. *Lc* 1,28). « Favorisée » peut être traduit par : "toi qui as la faveur de Dieu", mais cela est aussi donné à Marie comme un nom. De même que si Jésus est bien le nom propre du fils de Marie, Emmanuel ("Dieu-avec-nous") est aussi un des noms symboliques qui expriment son identité.

On peut également considérer ce nom de Favorisée comme l'expression d'une "immaculée conception". Par cette expression, on veut signifier que Marie est née sans subir le péché déjà-là. Par pure gratuité de Dieu, Marie aurait été rendue capable d'une pleine et entière communion. Mais être ainsi totalement libre ne signifie pas nécessairement faire la volonté de Dieu. En tout cas, il n'est pas possible de l'affirmer, si l'on affirme dans le même temps que nos premiers parents ont été voulus libres par Dieu, mais ont d'eux-mêmes péché.

Autrement dit, Marie n'aurait pu péché involontairement du fait du péché déjà-là, mais elle aurait pu pécher dans sa liberté et, dans ce cas, dans une "liberté maximale". Comme nos premiers parents l'ont fait – à condition de sous-entendre qu'ils eurent la possibilité d'une pleine liberté –, elle aurait pu tomber dans un même péché qu'eux.

Quoi qu'il en soit, le oui de Marie au projet de Dieu (cf. *Lc* 1,38), son entière disponibilité jusque dans sa chair, un oui exprimé dans un temps d'occupation, où l'on tuait, torturait, a permis au royaume de Dieu d'être déjà-là (royaume de communion qui peut être de bien peu de personnes ou de beaucoup, presque uniquement en semence ou portant beaucoup de fruits car, en cet univers, il est laissé à la liberté des hommes).

La toute-puissance de Dieu ne manque pas au respect de la liberté humaine (cf. prédestination). Dieu n'a pas voulu offrir ce royaume sans qu'un être humain ne l'accepte. Mais le salut concerne toute l'humanité, or Marie n'est pas, bien évidemment, toute l'humanité. C'est là qu'il est peut-être possible de faire sens avec cette considération d'une immaculée conception. En effet, être humain, c'est fondamentalement être solidaire de toute l'humanité. Mais le péché déjà-là limite cette solidarité. Marie, femme capable d'une pleine communion avec toute l'humanité passée, présente et future, favorisée en cette communion, a dit oui à Dieu pour un salut déjà-là. C'est au nom de son amour pour tous qu'elle a répondu à Dieu. Qui pourrait interdire légitimement à quelqu'un de nous vouloir du bien ?

Marie a été pleinement responsable de sa réponse. Elle est donc responsable de son oui, comme elle aurait pu être responsable d'un éventuel non. Mais son oui ne signifie pas que le salut qui nous sauve du mal et de la mort vienne d'elle. Le salut vient de Jésus-Christ. Si Marie avait dit non, elle serait tombée dans le péché et aurait eu besoin de ce salut. En disant oui, elle s'est liée à celui qui donne le salut.

🗎 *L'assomption.* Une des croyances en une assomption de Marie exprime que Marie n'aurait pas connu la mort biologique avant d'être accueillie dans l'éternité de Dieu.[1] Si l'on considère que Marie n'a pas péché, il n'est pas incohérent de penser qu'elle n'a pas connu cette mort, si l'on considère que le projet de Dieu pour l'homme était celui-ci, projet conditionné justement à l'absence de péché. Cela ne signifie pas que Marie n'ait pas besoin de Jésus pour vivre de l'éternité de Dieu, car c'est bien par Jésus que nous sommes adoptés par Dieu. Mais justement, l'adoption des hommes par Dieu était ce que celui-ci avait en vu de toute éternité, qu'il y eut péché ou non.

[1] Une autre croyance mentionne que Marie aurait connu la mort biologique mais de manière particulière, sans aucune souffrance, dans une paix totale, d'où le terme de "dormition".

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *“Marie, notre mère.”* Certains parlent d'une maternité spirituelle de Marie envers tous les chrétiens ou même envers tous les hommes. Cette croyance part de ce passage de l'*évangile selon Jean* : « Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : “Femme, voici ton fils”. Il dit ensuite au disciple : “Voici ta mère.” Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. » (*Jn* 19,26-27) ; extrapolant le terme “disciple” comme étant tout disciple. Sauf que Marie, dans l'Église, reste notre sœur en humanité, même si elle est celle que Dieu a associée de manière singulière à son projet.

Mais plutôt que de se demander s'il faudrait opter pour une appréhension temporelle de ce passage (“cela ne concerne que le disciple du passage”) ou intemporelle (“cela concerne tout disciple”), si l'on reprend ce passage de l'*évangile selon Jean*, on peut considérer cette possible maternité spirituelle (durant laquelle on chemine en ayant une relation particulière avec Marie) comme étant avant tout adoptive : Il y est question de prendre Marie chez soi, ce qui est de l'ordre d'un choix personnel (rien n'obligeait Jean, ni Marie d'ailleurs, à suivre les paroles de Jésus). En ce sens, il serait peut-être plus juste de dire “maman Marie” plutôt que “Marie, notre mère”. Il s'agit là d'une adoption qui n'est pas de l'ordre de la nécessité, d'un lien de cause à effet (il faudrait passer par Marie, comme si la grâce de Dieu était désormais cloisonnée), mais qui est uniquement de l'ordre d'un choix affectif (cette affection qui peut faire qu'une personne nous dise, sans être parente de sang, “mes enfants, …”).

Oui, on peut tomber dans une forme d’idolâtrie, être “fan” de Marie et n'avoir d'yeux que pour elle. Mais on peut aussi, par cette communion qui par Dieu dépasse la matérialité du monde, avoir une relation tintée d'affection envers celle qui a été mère, hôte intime du Fils de Dieu, qui capable d'une pleine communion avec toute l'humanité a dit oui à Dieu ; et il est notable que nombre de personnes ont pu cheminer dans un profond chemin de foi, ont pu mieux découvrir Dieu (par exemple après avoir reçu comme enseignement de fausses idées sur Lui), au travers d'une telle relation avec Marie que cette relation se soit ensuite poursuivie ou distendue.

▼ Métaphysique chrétienne

♦ *Les apparitions en question (1/2).* Considérons deux positionnements possibles : une apparition serait “théologiquement impossible”, par exemple parce que Dieu (le Père par Jésus-Christ et l'Esprit Saint) nous révèle tout ce qui nous est nécessaire et qu'il n'y aurait besoin de rien d'autre ; une apparition serait possible si l'on considère la communion des saints voulue par Dieu et la possible sollicitude de ceux-ci envers nous, par exemple pour rappeler tel ou tel aspect de la Révélation. Sauf que ce débat est constitué de réflexions d'abord théoriques et surtout a posteriori, c'est-à-dire faisant suite à des faits historiques, à savoir que des personnes ont témoignés, à raison ou à tort, être l'objet d'une apparition.

D'une part, supposons une apparition comme plausible, qu'elle soit alors réelle ou non, elle ne sera jamais prouvable car on y a accès que par le truchement d'une ou d'un ou de plusieurs “voyants” ; et même si des “phénomènes” ont (eu) lieu, ils ne peuvent être considéré qu'aux mieux comme des signes, des “indicateurs” et non comme des preuves (même si le terme de preuve peut être abusivement utilisé). Une enquête par une Église[2], même la plus sérieusement effectuée, ne peut donc conclure qu'au caractère plausible ou non d'une apparition. Considérant cela, le maintient de notre liberté paraît important, si ce n'est primordiale (y compris face au « Il faut y croire, y acquiescer, y aller… »).

[2] La conclusion d'une enquête à une époque et la qualité des enquêteurs, voire même la rétractation d'un “voyant” pris de doute, ne prouvent entièrement et donc définitivement ni la véracité ou la fausseté d'une supposée apparition ni la qualité de l'enquête, car elles sont, tout comme la supposée apparition, circonstanciées et empruntes de finitudes. Il n'y a par conséquent aucun “sceau définitif” à une enquête qui clôturerait avec raison le débat. Il n'est donc en rien indécent de poser des questions anciennes ou nouvelles sur les éléments en présence que cela aille ou non dans le sens de l'enquête précédemment effectuée.

D'autre part, si l'on considère, en tant que chrétien, que l'essentiel est la foi en Dieu suivant ce qu'a révélé Jésus-Christ, et si rien n'indique que l'on est concerné par une apparition, nulle nécessité d'y prêter attention. Si, à l'inverse, on serait concerné par une apparition, au-delà de ce que l'on connaît actuellement de ce que Dieu nous a révélé ou nous révèle, et qu'on y prête alors attention, il est judicieux de faire preuve de discernement, et de discerner diverses réalités et ce, pour une part au moins, de manière distincte, telles que : le fait (est-il plausible ou non ?), le message véhiculé, le lieu aujourd'hui :

– Concernant le message (ce qu'il y aurait à comprendre), il faut le considérer au-delà de la personne qui l'annonce, tout en considérant le fait qu'un “messager” transmet bien souvent le message au travers de l'univers conceptuel qui est le sein et qui est circonstancié à telle époque, à tel lieu, à telle manière d'appréhender les diverses réalités. S'il faut considérer un message au-delà de la personne qui l'annonce, c'est que la qualité de la personne ne prouve d'elle-même rien de la qualité du message. Par exemple et quel que soit le domaine, une personne peut annoncer un juste message, avec sincérité à une époque puis en profiter pour abuser des autres à une autre époque, ce qui n'enlève rien à ce qui est juste dans le message initial. De plus, si l'on peut présupposer que le message d'une vraie apparition ne peut être en contradiction avec la Révélation de Jésus-Christ, un message lié à une fausse apparition ne l'est pas forcément non plus ! Et si l'on vient à discerner qu'un message est contraire à la Révélation, cela n'empêche pas en soi de parvenir, par contraste, à mieux comprendre cette Révélation. Car en résumé, un bon discernement sur le message lui-même ne sera jamais inutile. Sans vouloir être exhaustif sur le sujet, on notera aussi que la Révélation est faite de pédagogie et donc se lie à la progressive maturité des hommes. Par conséquent, il faut également discerner si un message, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, est encore d'actualité et en quoi (en général ou pour soi), et par là savoir quitter le lien que l'on avait par rapport à tel message pour aller au-delà.

– Concernant le lieu de l'apparition à l'heure d'aujourd'hui, on indiquera simplement, du fait de l'usage que font les hommes de leur liberté, qu'une vraie apparition n'empêche pas en soi que le lieu soit un mauvais lieu de foi et une fausse apparition n'empêche pas en soit que le lieu soit un bon lieu de foi. (Concernant le lieu mariale de Lourdes au sud-ouest de la France, il y est indéniable, quelle que soit la véracité de l'apparition, qu'il y a là une forme d'accueil des personnes ayant une maladie ou un handicap. Cependant, au-delà de ce lieu, cela n'empêche en rien de se demander ce qu'il en est de l'accueil de ces personnes dans chaque communauté d'Église.)

▼ Métaphysique chrétienne

Les apparitions en question (2/2). Pour conclure : Si cette réflexion ne prend pas position et par conséquent ne se fait pas juge des croyances de chacun en la matière, on invite cependant à un ferme discernement et plus encore à ne pas y sacrifier son libre arbitre.[3] Et si l'on considère que l'on s'est fait prendre à quelque chose de faux, avant ou au-delà de condamner quiconque dont soi-même, on peut considérer d'une part que l'erreur est humaine (même une personne saine d'esprit peut être prise d'illusion, se tromper tout en croyant, et avec sincérité, avoir vu quelque chose) et d'autre part, en particulier s'il n'y a pas erreur humaine mais qu'il y a tromperie volontaire, que c'est un fait que nous sommes sous l'influence des uns envers les autres, le tout étant de savoir prendre du recul sainement pour en tirer expérience. Enfin, si apparition il y a, elle n'est qu'un “moyen”, l'essentiel n'est donc pas là.

[3] Sacrifier son libre arbitre peut consister à se prêter au jeu d'une tradition séculaire, uniquement parce que “tout le monde fait ainsi” ou que s'y refuser est mal vu au point que l'on peut être jugé mauvais chrétien.

Les anges et les démons [1/2]

▼ Métaphysique générale

🗎 Certains textes ou discours de diverses croyances, chrétiennes ou non, rapportent l'existence “d'anges”. Pour celui qui croit en l'existence de Dieu, celle d'anges n'est pas impossible puisque si Dieu existe, il peut créer de tels êtres. Par définition, ils seraient des êtres indépendants de la matérialité de l'univers et, par-là, ce qui est dit d'eux ne peut être confirmé ou infirmé par la raison humaine. Celle-ci ne peut donc indiquer que le caractère déraisonnable ou non de telle ou telle affirmation sur ce sujet et ne peut aucunement prouver un lien quelconque avec le réel. Par conséquent, telle ou telle affirmation concernant les “anges” ou les “démons” peut servir “d'exutoire explicatif” à telle ou telle réalité inexplicable en l'état ou, à l'inverse, qui serait pourtant raisonnablement explicable. De plus, une telle affirmation peut être liée à une croyance superstitieuse ou ésotérique (tel domaine du savoir ne serait accessible que par certains) ou à un rapport considéré comme magique à la réalité qui sont tous l'expression d'un rapport ou d'un pouvoir malsain ou mal ajusté au réel ou à autrui, voire à soi-même. Ce présent ouvrage ne va pas plus loin, pour ce qui est d'une métaphysique générale, mais invite cependant ceux qui croient en l'existence de ces êtres à une ferme prudence et à une ferme sobriété, l'incrédulité étant, en cette matière, de loin préférable à une crédulité.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 On trouve, dans la *Bible*, la mention “d'anges” et de “démons”.[1] L'appellation générale “ange” regroupe divers termes dans la *Bible*, tel “messager” d'où vient le nom ange ; les “séraphins” ou “brûlants” (cf. *livre d'Isaïe* 6,2) et les “chérubins” (cf. *livre d'Ézéchiel* 1,4-28 ; 10,1) qui signifient la grandeur de Dieu ; “l'Ange [ou Messager] du Seigneur” (cf. *livre de la Genèse* 21,17 ; 22,15-18) qui signifierait la manifestation même de Dieu de manière perceptible à un être humain, sa présence en tant qu'il fait connaître ses desseins et les met à exécution.

Pour ce qui est des “démons”, on trouve les termes diable (en grec, *diabolos* : ce qui désunit ; ou *satan*, issu de l'hébreu), ennemi, adversaire, accusateur, oppresseur, démon (du grec *daimon* : celui qui distribue, pouvant être bon ou mauvais dans la mythologie gréco-romaine, ayant pris le sens exclusif d'être mauvais), etc.

Malgré ces mentions, on peut noter qu'il n'y a pas dans la *Bible* d'angélologie ou de démonologie, c'est-à-dire de discours qui traiterait des anges ou des démons pour eux-mêmes. Ensuite, leur évocation peut être due à la construction narrative. Ainsi en est-il du *livre de Tobit* qui tient du conte (le conte servant de prétexte à un enseignement) : si le nom de l'ange Raphaël signifie “Dieu guérit”, il a son antithèse avec le démon Asmodée, dont le nom signifie “Celui qui fait périr”, tous deux étant des personnages de ce conte.

[1] Les représentations picturales ou sculpturales d'anges tiennent généralement de celles de l'antiqué gréco-romaine et non de la *Bible*. Les “angelots” des œuvres d'art sont bien plus proches et de loin, de la représentation du dieu de la mythologie antique, Éros, que de la vision du *livre biblique d'Ézéchiel* qui défie l'imagination et donc la représentation, justement pour signifier que l'ordre de Dieu est au-delà de tout cela. Il en est de même pour les représentations des démons qui sont proches de celles des Satyres accompagnant le dieu Dionysos dans la mythologie grecque. On peut en effet, en ce domaine, rapidement s'égarer dans l'imaginaire ; cet imaginaire n'étant pas sans avoir la capacité d'influencer les consciences humaines.

Les anges et les démons [2/2]

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Les anges.* Le terme “ange” signifie, de par son étymologie, “messager, porteur de nouvelle”, “celui qui est missionné”. Ce terme désigne ce qu'ils font plutôt que ce qu'ils sont. Par opposition à la matière, on les appelle parfois “êtres spirituels” ou “esprits”, bien que cette dernière appellation a plutôt une connotation négative. Ces anges sont des créatures de Dieu. Puisque Dieu est Père (cf. la Trinité) et Créateur, ils sont en cela “fils de Dieu”, et puisque Dieu est aussi notre créateur, on peut les considérer comme nos “frères”, non dans l'ordre de l'humanité, mais dans l'ordre de la communion. L'ange est toujours dans un rapport avec Dieu et ses desseins et donc dans un rapport de communion dans l'amour (cf. par exemple *évangile selon Matthieu* 18,10). S'ils agissent pour les hommes, c'est donc dans le cadre de la sollicitude de Dieu (qui peut influencer une liberté humaine mais sans la supprimer car ce n'est pas sa volonté), c'est donc comme si Dieu agissait directement.

Le Chrétien est d'une certaine manière appelé à être comme un ange : Tout d'abord, en étant porteur de l'Évangile, de la Bonne Nouvelle, et par-là à être messager, missionné. Ensuite, pour être à la résurrection comme un ange, c'est-à-dire être pleinement en présence de Dieu (cf. *Mt* 22,30).

🗎 *Les démons.* Si Dieu a créé des êtres immatériels pouvant participer de son amour, ceux-ci possèdent une pleine liberté, car il n'y a pas d'amour possible sans liberté. De plus, leur connaissance de Dieu est pleine aussi, car ils peuvent le voir pleinement tel qu'il est. Ainsi, ils ne peuvent qu'accepter ou refuser totalement son amour, et certains le refusèrent.

Le mal aurait donc été présent avant l'existence de l'humanité. C'est ce qu'exprime le début du *livre de la Genèse* (*Gn* 1-3). Mais ces textes expriment surtout, semble-t-il, que Dieu est bon et qu'il n'est donc pas le mal, que celui-ci est autre, et que ce mal ne se confond pas non plus avec l'être humain (même si l'homme commet le mal, il n'est pas le mal). De plus, ils expriment que le mal n'entre jamais en ce monde sans la liberté de l'être humain, mal qui commence souvent par le mensonge (cf. *évangile selon Jean* 8,44), avant d'investir les désirs et de passer par le corps, telle la violence verbale ou physique. Le choix de l'homme dans sa liberté peut donc déjà être un ferme rempart au mal, s'il refuse celui-ci. Mais une fois commis, le mal et ses multiples conséquences à court ou long terme nous dépassent pour une part et “empoisonnent” la vie de ceux qui ne l'ont pas commis (cf. péché). C'est dans la tentation que l'homme peut vaincre de par sa liberté, au moins pour une part, et dans le mal qui “enchaîne” cette liberté, que les *évangiles* mentionnent la présence de “démons”. Tout comme la mention du “serpent tentateur” dans le *livre de la Genèse*, celle de “l'esprit démoniaque ou impure” permet de distinguer entre l'être humain et le mal présent en lui[2].

L'existence du mal peut ainsi être expliquée, sauf que sa présence en notre monde n'est pas soluble dans cette explication, du moins pas totalement et pas sur le plan existentiel, en particulier du fait de la souffrance vécue[2].

Quoi qu'il en soit, les “démons” n'ont aucune importance pour la foi chrétienne. En effet, seul compte ce qui est ajusté à l'amour, le combat contre le mal et la victoire face à ce mal offerte par le Christ. Vivre dans la peur, dans une crainte de ce qui est ou serait démoniaque n'est pas compatible avec cette foi. Prétexter la présence de démons pour condamner des attitudes ou des personnes ne l'est sans doute pas non plus.

[2] Pour ce qui est de la “possession” et de l'exorcisme en particulier et de la question du mal en générale → cf. Dieu face à la question du mal.

Troisième partie : Thématiques générales

▼ Métaphysique générale

🗎 *Un concept au-delà de la religion.* Le péché ne peut se rapporter qu'à l'homme (et non à Dieu s'il existe). Si le péché se rapporte à l'homme, c'est que tout homme a la capacité d'en appréhender sa réalité. Voilà pourquoi le thème du péché est développé d'abord dans une réflexion de métaphysique générale et non de métaphysique chrétienne. De plus, cette réflexion s'attarde sur le récit dit du péché originel d'Adam et Ève. Car ce récit est, comme tout texte littéraire écrit par l'homme, potentiellement porteur de vérité. Ce récit n'est donc pas vu ici comme un récit ayant un rapport avec une révélation, mais uniquement comme un récit écrit par l'homme et qui parle de sa condition d'homme. Et puisque le péché est quelque chose qui est d'abord existentiel, passer par un récit symbolique pour le comprendre peut être bénéfique.

🗎 *Concevoir le péché.* Ce mot, de par son étymologie, est plus ou moins lié à l'idée de “manquer”. Le péché est aussi lié à l'ordre de la relation. C'est dans la relation à autrui, à soi-même, à Dieu s'il existe, que l'on manque à quelque chose. Plus précisément, c'est à l'amour, à la charité, que l'on manque. En effet, manquer à l'amour fait qu'une relation est mauvaise ou pas totalement bonne.

Cependant, on peut manquer à l'amour de par une faute morale, volontaire, mais aussi et par exemple à cause d'une blessure psychologique. En effet et pour faire simple, lorsque quelqu'un à manquer à l'amour, un autre à manquer d'amour et ayant manquer d'amour, ce dernier risque de manquer à son tour à l'amour. Manque à l'amour et manque d'amour sont deux réalités du péché. Celui qui manque à l'amour peut finir lui-même par manquer d'amour, ayant réduit sa capacité d'aimer. Il devient moins vrai, moins aimant, moins porteur de vie relationnelle. Son propre péché l'a en quelque sorte enténébré. Son être en est affecté.

Des personnes ayant manqué à l'amour avant que nous naissions, il existait déjà un manque d'amour, un péché déjà-là. C'est ce que l'on peut comprendre à travers l'expression “péché originel”. Ce péché déjà-là n'est pas un manquement à l'amour mais de l'amour qui manque à cause de manquements à l'amour. Ce péché ne nous “infecte” pas, telle une maladie, mais nous affecte (en terme relationnel). Le fait que nos parents (la génération qui nous précède) ne soient pas pleinement ajusté à l'amour nous affecte et cela entraîne que nous ne somme pas non plus totalement ajustés à l'amour.

Lorsque nous ne sommes pas totalement ajustés à l'amour, les relations deviennent plus difficiles. On peut considérer que c'est ce qu'exprime le récit biblique dit du péché d'Adam et Ève (*Genèse* 3,1-24). Il peut être judicieux d'en regarder le symbolisme. En effet, Adam signifie le Terreux, celui qui est issu de la terre, et le texte dit, comme conséquence du péché, que c'est sa relation à la terre qui devient difficile. Ève signifie la Vivante, et le texte dit, comme conséquence du péché, que c'est sa relation à l'enfantement qui devient difficile.

Dans ce récit, Ève, qui a été présentée dans les textes précédents (*Gn* 1-2) comme le “sommet” d'une création, prit du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Il ne s'agit pas de l'arbre de la connaissance par exemple scientifique ou philosophique, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Or, l'homme n'est pas capable d'assumer pleinement la connaissance du mal. En effet, sitôt que l'on connaît une nouvelle possibilité de faire du mal (tel un enfant découvrant une insulte), on doit choisir si on va ou non réaliser cette possibilité de faire du mal, c'est-à-dire qu'on y est tenté plus ou moins. (Vouloir le bien de quelqu'un ne consiste-t-il pas aussi à vouloir qu'il ne soit pas tenter de faire le mal ?)

En atteignant d'abord Ève, “sommet” d'une création, cette Vivante qui enfante des vivants, on peut considérer que le texte exprime symboliquement qu'avec le jeu des relations, le mal qui “enfante” des morts relationnelles finit par atteindre toutes les réalités existantes où vivent des hommes. Et si certains utilisent ce texte pour dénigrer la femme, ils oublient par la même occasion que l'utilisation d'un texte peut manquer à la charité et être un péché. Il est des manières de parler du péché qui sont des péchés.

▼ Métaphysique générale

🗎 *Se reconnaître pécheur.* Reconnaître que l'on a péché consiste donc à reconnaître que nous n'avons pas été totalement aimant, voire pas du tout, dans telle ou telle relation. La ou les raisons de cela ont leur importance, mais sont secondaires. En effet, s'il est bon de faire preuve de lucidité et de rechercher ses propres responsabilités, se reconnaître pécheur, ce n'est pas nécessairement se reconnaître pleinement responsable, voire pas ou bien peu (des institutions judiciaires elles-mêmes reconnaissent des circonstances atténuantes). Présenter un aveu (ou s'excuser) et demander pardon ne sont donc pas tout à fait la même chose. Dans un cas, c'est la conscience plus ou moins claire d'éléments qui ont conduit à pécher dont l'un des éléments principal peut être notre libre volonté. Dans l'autre, c'est la conscience d'avoir lésé la vie au niveau relationnel envers autrui, nous-même ou Dieu s'il existe.

Par conséquent, il ne s'agit pas d'abord de vouloir faire réparation, car ce n'est pas toujours possible et de toute manière l'ensemble des conséquences d'un péché nous échappe (tout comme l'ensemble des conséquences d'un acte bon nous échappe puisqu'il y a interaction sur notre environnement humain) ; et si une réparation est en partie possible, il s'agit de la faire non par légalisme mais parce que ne pas la faire serait ajouter un manque d'amour à un manque d'amour. Il ne s'agit pas non plus de culpabiliser, car se sentiment, s'il peut un temps nous permettre de nous mettre face à nos responsabilité (sachant que l'on peut aussi culpabiliser pour quelque chose dont on a aucune responsabilité), est un sentiment enfermant. Il s'agit en fait de vouloir mieux aimer, de vouloir que les relations deviennent plus faciles, de vouloir être ajusté à l'amour, à la vérité, à la vie. Pardonner à autrui ou à soi-même, ce n'est donc pas forcément reconnaître que l'autre ou soi sont capables de faire le bien, mais qu'il est au moins ou que je suis au moins capable d'apprendre à faire le bien.

Dans ce contexte d'un péché qui est d'abord de l'ordre de la relation, la morale, l'éthique, n'est qu'un moyen, qu'un outil parmi d'autres pour apprendre à mieux aimer. Prendre les moyens de guérir d'éventuelles blessures psychologiques est un autre outil. Choisir de rendre tel ou tel service en est encore un autre. Mais avant de prendre tel ou tel moyen, ou en même temps, il peut être judicieux de faire la lumière sur la manière dont on vit nos relations. Car pour sortir du péché, il nous faut faire, pour une part au moins, la lumière sur notre connaissance de ce qui est bien et mal en nos vies.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La rémission des péchés.* Le texte ci-dessus a montré qu'il n'est pas besoin d'être chrétien pour appréhender la réalité du péché. Il suffit de bien connaître l'être de l'homme. Cependant, être profondément chrétien, c'est croire que Dieu peut nous aider à nous libérer du péché et de ses conséquences ; c'est croire que le salut que nous a apporté Jésus-Christ, ce salut qui est libérateur du mal et de la mort, peut nous rétablir dans une pleine communion entre nous, en nous et avec Dieu ; c'est croire que Dieu fait de nous des saints[1] en puissances, en devenir : « L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison. Le fils, lui y demeure pour toujours. Dès lors, si c'est le Fils qui vous affranchi, vous serez réellement des hommes libres. » (cf. *Jn* 8,35-36). S'il peut nous affranchir du péché, c'est aussi parce que lui et lui seul est capable d'assumer pleinement la connaissance du bien et du mal, ce mal sur lequel il possède la victoire.

Il est clair que Jésus n'a pas seulement demandé aux hommes de se pardonner entre eux. Les *évangiles* nous rapportent qu'il a aussi dit à certains : « Tes péchés sont pardonnés » (cf. par exemple *Mc* 2,5 ; *Lc* 7,48). Il n'a pas dit cela parce que ces personnes lui auraient directement fait du mal à lui, Jésus de Nazareth (sinon il aurait dit quelque chose comme « Je te pardonne »). Mais il annonça ce pardon au nom même de Dieu qui seul peut nous remettre pleinement dans la vie, du fait que le péché que nous commettons réduit notre capacité à être ajusté à l'amour.

De plus, Jésus, lui qui connaît les cœurs, annonça ce pardon sans jamais demander d'aveu (cf. ci-avant *Se reconnaître pécheur*), et sans demander à la personne pardonnée d'offrir un sacrifice.[2] Et même si la loi condamne, lui qui n'a jamais péché et qui pouvait jeter la première pierre d'une lapidation prescrite par la législation d'alors, demanda seulement de ne plus pécher (*Jn* 8,2-11). Enfin, Jésus annonça ce pardon des péchés sans sectarisme à un paralytique. En effet, ce dernier n'était pas de ses disciples et Jésus ne lui demanda pas de le suivre (*Mc* 2,1-12).

Par Jésus-Christ, cette rémission, ce pardon des péchés nous est déjà offert et il ne nous reste donc plus qu'à l'accueillir. Cela ne signifie nullement que l'on serait par là autoriser à pécher, car accueillir ce pardon sous-entend que nous ne voulons plus pécher.

D'après les *Actes des apôtres*, Pierre, disciple de Jésus-Christ, a dit à un homme pécheur de prier lui-même le Seigneur (*Ac* 8,22), mais ce dernier demanda d'intercéder pour lui (*Ac* 8,24). Se reconnaissant pécheur, faut-il le confesser à Dieu seul et accueillir immédiatement le pardon qu'il ne cesse de nous donner ? Ou faut-il se tourner vers une personne ayant charge pastorale[3] dans l'Église pour que cette confession et ce pardon soient exprimés ? Ou autre chose encore, telle une célébration communautaire avec méditation et où chacun pourrait poser un geste symbolique ? On peut considérer qu'il n'y a pas une solution meilleure qu'une autre, mais que toutes peuvent être bonnes pour telles personnes à tels moments ou circonstances de leur vie. À quoi bon, en effet, enfermer la grâce de Dieu dans un cadre unique, si vérité et amour peuvent y être exprimés et que l'homme puisse ensuite vivre avec plus d'humanité ses relations envers les autres, lui-même ainsi que Dieu et donc grandir en sainteté. Quoi qu'il en soit, les personnes qui exercent une charge pastorale sont invitées à annoncer ce pardon des péchés qui vient de Dieu, mais sans oublier d'appeler également au pardon fraternel (*Mt* 5,23-24).

[1] La sainteté est le caractère de ce qui est pleinement ajusté à Dieu, ce Dieu qui est Dieu de communion, de relation.

[2] Jésus ne demanda qu'à des personnes guéries de la lèpre de faire les sacrifices rituels ayant cours à l'époque, nullement pour exprimer une repentance, mais pour que soit rendu un témoignage (cf. par exemple *Mt* 8,1-4).

[3] Cf. père, prêtre ou pasteur (dans l'apostolat et le pastorat)

▼ Métaphysique chrétienne

Controverse concernant l'excommunication. On peut considérer l'excommunication (exclusion d'une pleine communion au sein de l'Église) comme une sorte de mise en quarantaine. L'excommunication est sensée avoir pour but, concernant une personne ayant commis tel fait, de la faire réfléchir à ce qu'elle a fait et, par là, de la ramener à une vie plus évangélique, c'est-à-dire plus conforme au message de Jésus-Christ. L'excommunication est aussi sensée avoir pour but de manifester que l'acte commis est mauvais en soi.

Mais même si l'acte commis est mauvais en soi, de quel droit exclure de la communion, même partiellement, cette personne ? N'est-ce pas aussi confondre, pour une part, cette personne et l'acte qu'elle a commis ? oublier que le péché dépasse l'ordre de la morale, de l'éthique ? Et quelle est la cohérence entre le fait d'excommunier d'une part et le fait, d'autre part, d'aller visiter et de donner la communion à des prisonniers dont certains ont commis des crimes ? N'est-ce pas oublier que si Dieu est Dieu de justice, il est aussi Dieu de miséricorde (cf. *Mt* 9,13) ? Qui donc peut être juge de la meilleure manière de faire en fonction de cette personne singulière, sinon Dieu, ce Dieu qui se donne en communion ? Qu'est-ce que l'excommunication, sinon une forme d'abus de pouvoir que des hommes se sont octroyés et font passer pour une “mesure médicinale”, mesure qui finalement risque bien d'empoisonner leur propre cœur ?

Envers quelqu'un qui a péché[4], Jésus n'a pas appelé à affirmer que cette personne devrait être excommuniée *de facto* ou excommuniée par avis de telle ou telle personne, mais il a appelé à un patient travail réalisé en Église et qui commence par une rencontre seul à seul. Et si ce travail n'a pas suffit, Jésus nous demande de considérer cette personne comme un païen ou un publicain (cf. *Mt* 18,15-17), c'est-à-dire quelqu'un qui a besoin de lui comme d'un médecin (cf. *Mt* 9,11-12). D'une certaine manière, pour être à nouveau considérée pleinement comme frère ou sœur, la personne doit en quelque sorte rechoisir le Christ. En ce cas, ce n'est pas la communauté qui l'exclu, mais c'est cette personne qui s'exclut de la communion, puisqu'elle n'a voulu écouter personne, ni la personne venu seule, ni les autres personnes que cette dernière a conviées, ni une assemblée de chrétien conviée comme “dernier recourt” d'humanité (On sous-entend ici une réelle capacité éducative de ces interlocuteurs qui passe par exemple par une écoute bienveillante de la personne, une capacité à considérer ses arguments (à la prendre là où elle en est) même s'il ne s'agit aucunement de dénigrer le bien et le vrai ; ainsi qu'une capacité de remise en question de ce qui se vit et de ce qui est cru au sein même de l'Église et qui peuvent éventuellement être mal ajustés, cf. *Mt* 7,1-5).

Mettre une personne face à ses responsabilités, voire saisir la justice des hommes parce que cela peut être nécessaire (cf. laïcité), est autre chose que l'excommunication, car si cela est un service rendu même imparfaitement à la justice, cela n'exclut ni de l'Église, ni de Jésus-Christ qui est à même d'aider quiconque à assumer de manière juste ses propres responsabilités et qui est à même de l'aider à se replacer dans le sens de la vie, du bien.

Retirer une charge à quelqu'un, ou s'en protéger, est encore autre chose. En effet, il s'agit là de prendre en considération, et avant toute autre chose, le bien des personnes qui le côtoient ou qui bénéficient de la charge qui lui avait été confiée. Cela peut même être préventif, car Dieu ne veut qu'aucun de ses “petits” ne se perdent, quitte à le remettre dans sa charge si les soupçons ne s'avèrent pas fondés, tout cela sans manquer au respect dû envers lui.

Enfin, c'est encore autre chose que d'appeler à une vie cohérente, d'appeler à être vrai existentiellement, y compris dans le culte rendu à Dieu, dans l'action liturgique de l'Église.

[4] À Pierre qui a péché, Jésus lui a dit : « Arrière de moi, Satan » (cf. *Mt* 16,23) et non “Arrière de moi, Pierre”. C'est au mal et à ses œuvres de partir, pas à nous. Notre péché peut tellement nous habiter que l'on peut confondre la personne et son péché.

L'âme [1/2]

▼ Métaphysique générale

🗎 *Un terme équivoque.* Le terme “âme” vient du mot latin *anima* que l'on peut traduire par souffle. Cette racine latine est la même que pour celle des termes “animal”, “animé”, “animation”. Le terme âme peut donc s'utiliser pour ce qui concerne le vivant, par opposition à ce qui n'a pas la capacité de se reproduire. Mais, dans une conception animiste de l'univers, on pourrait concevoir tout élément naturel, une montagne par exemple, investi d'une âme avec laquelle il serait d'une façon ou d'une autre possible d'interagir ; on pourrait aussi concevoir l'univers comme ayant une seul âme dont chaque être serait plus ou moins participant.

Pour le philosophe Aristote, dans son traité *De l'âme*, corps et âme n'y sont pas présentés comme deux réalités distinctes, à l'inverse de la philosophie de Platon où l'âme est considérée comme “déchue”, “prisonnière” dans un corps, car celui-ci y est vu comme représentant un obstacle pour une âme qui voudrait aller vers le bien. Dans le traité d'Aristote, le corps est présenté comme “matière” (ce qui est en puissance, en potentialité, ce qui peut devenir) et l'âme comme “forme” (ce qui est en acte, ce qui est effectivement, réellement, et qui ne peut être que dans les limites de ce qui est en potentialité, dans les limites de la “matière”). Dans cette perspective, tout vivant possède une âme. Mais pour Aristote, les âmes ont des facultés différentes suivant qu'il s'agisse de plantes, d'animaux et de ces animaux particuliers que sont les êtres humains (telles les fonctions végétatives, motrices, intellectuelles). Le traité d'Aristote est finalement un essai de description de la nature, “un ouvrage tant de philosophie que de biologie”.

La définition que l'on peut donner à l'âme diffère donc suivant notre conception du monde en général et du vivant en particulier. Elle peut différer aussi suivant la conception réaliste ou négative ou survalorisée que l'on peut avoir du corps humain. La notion d'âme est donc porteuse d'ambiguïté, même si on ne l'utilise que pour désigner ce qui fait que chaque individu est ce qu'il est, avec et au-delà de son vécu. Cela peut nous amener à considérer que la nature humaine ne peut s'enfermer dans une définition si complexe soit elle, ne serait-ce que du fait de la finitude du langage, ce qui peut expliquer l'échec intrinsèque à toute idéologie.

🗎 *L' “âme” et la mort.* Le terme “âme” n'est pas nécessaire pour décrire le vivant ou ce vivant particulier qu'est l'être humain. C'est pourquoi ce terme est surtout utilisé pour parler d'un au-delà de la mort, qu'il s'agisse d'une forme d'errance ou de réincarnation ou d'un au-delà ayant un caractère définitif. Dans ce contexte, le terme d'âme peut être utilisé pour un discours moralisateur (rétribution-punition dans l'au-delà de la mort), c'est-à-dire pour un discours qui ne tient pas compte de toutes les dimensions de la condition humaine (telle la dimension psychologique ou sociologique), ou il peut être utilisé pour dénigrer notre existence en ce monde (par exemple, tout ce qui est plus ou moins liée à la matérialité serait intrinsèquement mauvais), ou utilisé pour justifier des injustices sociales comme non mauvaises (telle position sociale serait justifiée par notre vécu d'une vie antérieure, tel labeur inhumain garantirait une entrée au paradis), etc. Même utilisé pour ne parler que d'un au-delà de la mort, le terme “âme” est donc aussi porteur d'ambiguïté et peut être utilisé pour un discours idéologique.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *L' "âme" et la résurrection.* Lorsqu'une personne connaît la mort, des chrétiens pensent que cette personne survit à cette mort, qu'elle ressuscite définitivement, et par là qu'elle survit à son corps.

Le corps d'une personne morte, même maintenu dans ses ultimes fonctions de vie (fonctions permettant uniquement au corps de ne pas se désagréger), n'est plus celui d'une personne avec qui l'on peut entrer en relation, et il finira par avoir un nouveau statut, celui de cadavre ou de dépouille. Cependant, il est encore digne de respect du fait qu'il a été porteur de relations humaines et aussi du fait que sa présence, signifiant que la personne a réellement connue la mort, peut aider à un travail de deuil. Quant à l'absence du corps de Jésus au tombeau, elle est signe de la puissance de Dieu. En se manifestant plus puissant que la matière, il signifie qu'il est bien celui qui a le pouvoir de vaincre la mort, que, par lui, nous ne "retournons pas à la terre", mais que nous sommes accueillis dans son éternité.

Dans ce contexte, on pourrait dire que l'âme d'une personne est cette personne au-delà de la matérialité de son corps et des fonctions qui lui permettaient de vivre avec ce corps fait de matière ; corps et fonctions qu'elle a donc quitté. Cependant, elle n'a pas quitté son "vécu corporel", son histoire qu'elle a vécue dans sa chair, dans son identité concrète, avec ses sentiments et ses sensations. Ce n'est pas seulement sa dimension "psychique" qui est ressuscitée, mais aussi sa dimension "charnelle", tout ce qui, au-delà de la seule matérialité, a fait d'elle un être de relation. C'est ce que l'on peut comprendre par l'expression "résurrection de la chair", expression cependant formulée au moins en partie en opposition de ce qui était ou de ce qui s'apparentait à une philosophie platonicienne d'une âme (bonne) prisonnière d'un corps (mauvais).

Car finalement, parler d'âme n'est pas nécessaire pour exprimer cet au-delà de la mort. On peut en effet non pas parler d'âmes, mais de vivants en Dieu. Et d'après l'*évangile selon Marc*, Jésus-Christ a dit : « Quand on ressuscite d'entre les morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans les Cieux. » (cf. *Mc* 12,25).

💧 *L'immortalité de l'âme en question.* Certains, avec la notion d'âme, parle d'immortalité de cette âme. Or, on ne peut tenir pour vrai, de manière cohérente, et l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. En effet, affirmer qu'une âme est immortelle, c'est affirmer, au stricte sens de l'immortalité, que l'âme ne peut pas mourir, qu'elle est nécessairement immortelle, sous-entendu que Dieu le veuille ou non, alors que l'au-delà de la mort est pure grâce de Dieu. Tout de notre être est par nature mortel. C'est Dieu qui nous accueille par choix dans son éternité, c'est-à-dire dans un au-delà du temps et de l'espace.

La prédestination [1/3]

▼ Métaphysique générale

🗎 *Notre existence et ses possibles.* Le thème de la prédestination pose la question de savoir si notre vie se construit du fait de notre libre arbitre ou si elle est liée à un quelconque destin. On pourrait se demander s'il y a pour nous une seule possibilité de destin ou une infinité. La réponse semble être ni l'un ni l'autre. En effet, puisque notre existence en cet univers s'établit entre notre venue en ce monde et notre mort, nos possibilités d'existence sont finies, même si leur nombre et leur connaissance dépasse notre entendement. Il ne s'agit donc pas de voir notre existence comme un fil unique, mais comme une multitude de ramification où nous traçons au fur et à mesure de notre existence un unique chemin. (Puisque nous traçons comme un unique chemin, nous pouvons penser dans une relecture de notre vie qu'il n'aurait pas pu en être autrement, mais cette vue est inexacte puisque ce chemin est tracé à travers une ramification de possibles). Il existe donc, de fait, une forme de prédestination, mais qui ne s'oppose pas au libre arbitre.

De plus, si notre existence engage notre liberté, nous sommes aussi liés à celle des autres, ne serait-ce que par le fait que nous aurions pu ne pas être. Notre prédestination est donc en lien avec une prédestination de l'humanité, puisque celle-ci a une histoire.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Vocation générale.* Dans ce contexte d'une telle prédestination, l'affirmation que Dieu aime chacun de nous de toute éternité ne signifie pas nécessairement que notre existence personnelle était assurée (nous aurions pu ne pas être), mais cela signifie qu'il aime chaque être humain dans son éternité qui est au-delà de l'espace et du temps, qu'il aime chacun parce qu'il est éternel amour. Cela signifie aussi qu'il est présent à notre vie (en respectant la liberté humaine) quel que soit le chemin que nous avons pris, que nous prenons, et/ou que d'autres nous ont fait prendre, nous font prendre.

Mais il est aussi possible de parler d'une prédestination offerte à tous, dans le sens où Dieu nous prédestine à être ses fils adoptifs, c'est-à-dire à recevoir la plénitude de son amour, ce qui nous laisse, là encore, à notre libre arbitre quant à l'accueil ou non de cet amour. Cette prédestination est une vocation générale, c'est-à-dire un appel offert à tous.

🗎 *Vocation particulière.* On peut également considérer qu'il existe des vocations particulières, c'est-à-dire un appel de Dieu envers une personne pour qu'elle exerce une mission particulière en ce monde, de manière ponctuelle ou au long cours.

Concernant ces vocations au long cours, on peut cependant se demander s'il existe des vocations particulières qui seraient à considérer comme définitive. Car il peut y avoir des situations où nous pouvons nous demander si nous ne devrions pas cheminer dans une autre vocation. Si l'homme ne peut se dire vrai sans fidélité, cependant il nous faut non pas d'abord être fidèle à telle ou telle vocation, mais être fidèle à Dieu. Les éléments qui peuvent nous questionner vers un changement de vocation doivent être profondément discerner. Mais le critère central, outre la fidélité à Dieu, ne devrait-il pas être notre modalité d'être au monde (par nos talents, notre sensibilité, notre manière d'appréhender les êtres et les choses…) qui n'est elle-même pas figée, car les expériences de vie, les rencontres, etc. peuvent nous changer, voire nous métamorphoser ? Donc si notre modalité d'être au monde peut apporter des fruits plus nécessaires dans une autre vocation, alors peut être est-ce là que Dieu nous appelle. Finalement, il ne s'agit pas ici de prendre seulement en considération notre propre prédestination, mais également celle de l'humanité : le chemin que cette humanité prend, en particulier là où nous sommes, peut nous amener par amour de nos frères et sœurs et de Dieu à changer le nôtre.

De plus, un appel à une vocation particulière, ponctuelle ou au long cours, met en jeu la liberté de l'appelé, mais aussi celle des autres. En effet, si cette personne peut répondre ou ne pas répondre à cet appel du fait de sa liberté, elle peut aussi ne pas pouvoir y répondre à cause des autres. Ce n'est donc pas parce qu'une personne ne suit pas une voie qu'elle n'y était pas appelée. À partir de là où elle est arrivée, Dieu peut l'appeler à un autre chemin de vie, non sans sa liberté et non sans l'exercice de celle des autres.

La liberté humaine peut donc conduire à considérer que, dans l'histoire de chaque personne, cela aurait pu être différent. Affirmer cela n'est pas déconsidérer la toute-puissance de Dieu, car lui connaît tous les possibles et surtout il est un Dieu fidèle. La *Bible* raconte que l'entrée en terre promise du peuple hébreu (conduit par Moïse puis par Josué) a bien eu lieu, mais pas pour la première génération, car son péché a fini par être trop grand (cf. *Deutéronome* 1,35-36) et, par là, cette génération ne pouvait plus être ajustée au projet de Dieu. La liberté de l'homme n'est donc jamais lésé par Dieu, même concernant ses desseins dont il veut qu'ils se réalisent quoi que décident les hommes.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le hasard, Dieu et l'être humain.* Si l'on considère Dieu comme tout-puissant, même s'il s'agit d'une toute-puissance d'amour qui respecte notre liberté, peut-on parler de hasard ? En fait, le hasard est plus une notion liée à la connaissance qu'à la puissance. Or, nous sommes ignorants de bien des choses (par exemple qui peut savoir toutes les possibilités que pourrait suivre ou qu'aurait pu suivre son existence, s'il avait décidé ou si d'autres avaient décidé différemment en telle ou telle circonstance ?).

Si l'on peut considérer que du point de vue de Dieu il n'y a pas de hasard (Dieu peut tout savoir), de notre point de vue qui aura toujours ses limites, même si l'on prend le meilleur recul possible, on peut maintenir la notion de hasard. Car même si l'on considère quelque chose comme étant de l'ordre de la Providence (quelque chose qui aurait été voulue par Dieu et concourant à notre bien), cette considération à le caractère relatif de notre point de vue. Il y a ce conte sur un jeune homme pauvre amoureux d'équitation à qui l'on offre un cheval, sauf qu'il en chute et est gravement blessé, mais de ce fait échappe à une conscription en temps de guerre, puis se rétablit très bien grâce à un médecin dont la voiture est tombée en panne dans son village, mais qui ayant retrouvé sa santé…

Plus profondément, cette notion de hasard peut nous permettre de laisser un espace à l'accueil, à l'inattendu, en somme à ce que nous n'avons pas prévu, mais aussi au discernement, à un recul sur notre histoire, puisque nombre de choses auraient pu ou peuvent être différentes. Cette notion peut également nous permettre de ne pas considérer Dieu comme un “coach permanent”, car Dieu n'est pas le contraire de nos manques : Il n'est pas le Tout sensé apporté des réponses permanentes à notre moi, mais le Tout-Autre avec qui est possible un rapport d'altérité, donc de découverte progressive de l'autre et de soi-même tout en considérant que l'un et l'autre conserve pour notre entendement une part d'insaisissable.

▼ Métaphysique générale

🗎 *Un fait social.* Le mariage une union voulue comme durable (au moins au moment où il est engagé), effectuée au sein d'une société. Le mariage est donc et avant tout un fait et un fait social. Puisque le mariage est ainsi, un concubinage, une union libre, également voulue comme durable, est un mariage, mais un mariage non contractuel.

L'obligation de publicité d'un mariage permet de le rendre tangible pour le reste de la société (à l'inverse d'un mariage secret). Mais si le projet commun d'amour que peut être un mariage appelle sa visibilité car il n'est pas sans incidences sociales, il n'a cependant pas besoin d'un tiers pour recevoir confirmation de son identité (il existe de par lui-même). Par contre, il a besoin d'un tiers (l'État) pour recevoir confirmation de sa légalité (face à l'interdiction des unions incestueuses par exemple). Car le mariage étant un fait avant tout, même s'il est illicite par rapport à la morale, illégale par rapport à la loi, il est un mariage.

Si une personne a été mariée de force (ce qui est condamnable) et libérée de ce mariage (ce qui est heureux), dans son histoire, elle a bien été mariée, de force certes, mais mariée. Si une personne s'est mariée à une autre qui, pour l'épouser, a menti gravement et délibérément et qu'il y a séparation définitive, il n'en reste pas moins qu'il y a bien eu mariage. Ce n'est pas parce qu'un mariage n'a pas été conforme à la dignité humaine ou à tel autre critère que l'on peut affirmer qu'il n'a pas été un mariage. Affirmer qu'un mariage n'a pas été un mariage est non seulement une erreur d'appréciation portée sur la réalité de l'histoire de ceux qui étaient mariés entre eux, mais ce peut être aussi un manque de charité et de justice envers des enfants issus de ce mariage.

Le mariage n'est donc pas nécessairement un juste accord, ni un accord désiré par les deux personnes. Si un mariage est toujours une union, il peut être sans alliance, c'est-à-dire sans amitié. À l'inverse, les fiançailles ne sont pas une union, mais consistent justement à rechercher l'amitié, l'alliance entre les partenaires, avant l'union. Et si les fiançailles ne débouchent pas forcément sur une union, ils peuvent déboucher sur une amitié profonde. Quoi qu'il en soit des fiançailles, un mariage sans amitié ne peut être humanisant.

🗎 *Une promesse.* Puisque le mariage est une union voulu comme durable, il fait ainsi correspondre l'union de deux esprits, l'union de deux corps, mais également l'union de deux histoires. Lorsqu'il est le fait de deux libertés, il y a là une forme de promesse qui se réfère à un avenir indéterminé, dans lequel le couple et chacun des partenaires sera exposé à ses propres évolutions biographiques, à ses vulnérabilités, aux difficultés, aux incertitudes et aux aléas de la vie. Le mariage est une réalité qui, plus que toute autre, cumule donc les complications de la rencontre de l'autre, l'engagement conjoint de la chair et de l'esprit dans le temps, le tout tributaire d'un ordre sociale et d'un moment culturel.

Pour que promesse se tienne, les partenaires doivent être conscients qu'aimer un autre être humain ce n'est pas seulement un sentiment puissant, c'est aussi une décision de la volonté. Ainsi le mariage nécessite une culture de l'engagement durable, prête à des renoncements et à se restreindre sur des périodes prolongées pour honorer les engagements pris. Autrement dit, il nécessite l'aptitude de considérer aussi comme heureuse une vie assortie de hautes ambitions pour lesquelles il vaut la peine de supporter des contraintes.

Cependant, il ne s'agit pas d'accepter toutes les sortes de contraintes au risque de s'enfermer dans un mariage mortifère. Il s'agit, ensemble, de ne pas fixer de limite à l'épanouissement de cet amour et de mettre sa confiance en cet amour. L'ouverture sans limite sur l'avenir doit résulter de l'envie et de la volonté d'inclure la personne toute entière que l'on aime, y compris son avenir et son besoin d'être soi, dans sa propre vie.

Et pour construire durablement, les bases sont souvent importantes. Ainsi, le temps initiale donné à se séduire et à commencer à se connaître, lorsqu'il est fait sans précipitation, est l'un des secrets des couples qui durent.

▼ Métaphysique générale

🗎 *Mariage et famille.* Le mariage d'une femme et d'un homme ayant fait alliance entre eux par amour et respectant chacun et ensemble cette alliance et formant un couple biologiquement fertile et disposé à accueillir un nouvel être humain en devenir constitue la cause la plus efficiente de la famille qui puisse exister. Un tel mariage peut donc être promu à juste titre.

Mais si le mariage peut être le point de départ de la famille, il ne l'est pas dans tous les cas ne serait-ce parce qu'une femme et un homme peuvent avoir un enfant sans être mariés, et parce qu'un couple marié peut ne pas avoir d'enfant. Et au-delà de la cause qui permet qu'il y ait famille, la construction de cette famille dépend non plus de cette cause, mais dépend avant tout de l'exercice de la parentalité (concernant l'origine de l'enfant et la parentalité, on peut se reporter à l'annexe 3).

🗎 *Mariage et couples de même sexe.* « Aussi l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair. » (*Genèse* 2,24). Mais cette phrase de la *Bible* est-elle suffisante pour justifier de réserver le mariage exclusivement au couple de personnes hétérosexuelles ? (cf. orientations sexuelles)

Tout d'abord, était-ce le but de cette phrase ? Ce qui justifie une réalité, ici l'union de l'homme avec la femme – union de deux personnes distinctes contenant une complémentarité génitale – ne s'oppose pas nécessairement à une autre réalité : célibat choisi ou couple de deux personnes distinctes et de même sexe. Ensuite, même si ce serait là ce qui serait sous-entendu par cette phrase, on ne peut raisonnablement fonder une législation à partir d'une phrase écrite dans un contexte particulier.

Puisque le mariage peut concerner des personnes quelle que soit leur croyance, il faut chercher un critère raisonnable, à portée universelle. Donc il n'est ni nécessaire ni raisonnable de se référer comme justification qui serait incontestable à une révélation (→ cf. aussi vérité et théologie).

Un des critères de discernement qui peut être utilisé est de considérer qu'une différence de traitement est discriminatoire lorsqu'elle n'a aucune justification objective ni raisonnable. Par là, concernant le couple, rien ne permet de justifier que deux personnes de même sexe aient moins le droit de vivre en couple, d'y être solidaire et d'y engager leur fidélité, et moins le droit d'exprimer des marques d'affection tant en privé qu'en public.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Mariage et Église.* Le mariage est un fait social, une réalité issue de ce monde. Or, l'Église n'est-elle pas issue, quant à elle, d'un royaume qui n'est pas de ce monde (*évangile selon Jean* 18,36 ; cf. laïcité), du Royaume de Dieu ?

Dans la *Bible* elle-même, on constate qu'il y est fait mention de nombreux mariages, mais qu'il n'y a cependant aucune bénédiction formelle d'un couple singulier. Certes, il y a la bénédiction du couple symbolique du *livre de la Genèse* (*Gn* 1,27-28) formé d'Adam (le Terreux, c'est-à-dire "celui-qui-est-issu-de-la-terre") et d'Ève (la Vivante), mais ceux-ci sont bénis pour être féconds, se multiplier et remplir une création qui vient juste d'être façonnée. Dans ce mythe, ils sont d'ailleurs bénis de la même manière que les animaux aquatiques et les oiseaux (*Gn* 1,21-22) ; et de la même manière que Noé et ses fils (*Gn* 9,1) afin de repeupler cette création après le déluge. Quant à la bénédiction de Rébecca suite à l'acceptation des termes de son mariage en *Gn* 24,58-61, elle est faite par sa famille en l'absence de son futur époux et ne porte que sur elle. Enfin, dans l'*évangile selon Luc* en 2,23-34, Joseph et Marie, la mère et le père social de Jésus, sont bénis mais en leur qualité de parents et non pas comme conjoints.

Plus encore, nulle part dans les *évangiles*, on ne trouve mentionné que Jésus aurait présidé à un mariage, ni demandé à ses disciples de présider à un ou à des mariages (à la différence par exemple du baptême, du choix des apôtres, du repas pascal). Concevoir le mariage comme "réalité de l'Église" n'est-ce pas se méprendre sur la nature même de l'Église ? En effet, dans l'Église, tous — célibataires, mariés, enfants, parents — sont frères et sœurs les uns des autres (cf. *Mt* 23,8-9).

Affirmer que le mariage est une réalité d'abord sociale (n'ayant pas besoin de l'Église pour avoir du sens), qu'il n'est pas une réalité d'abord ecclésiale (comme le sont l'évangélisation et le service de la charge pastorale), qu'il est, dans l'Église, dépassé par un autre ordre de relation, ne signifie en aucun cas qu'il est renié ou déprécié. Bien au contraire, lors de noces à Cana en Galilée (cf. *Jn* 2,1-11), Jésus a offert sa miséricorde au couple de mariés. Dans un dialogue polémique sur la répudiation, il a affirmé que des désunions sont le fait de la dureté du cœur de l'homme (cf. *Mt* 19,8). Concevoir le mariage comme une réalité non-ecclésiale n'empêche donc nullement l'exercice d'une pastorale dédiée spécialement au bien de cette réalité sociale, en particulier si des Chrétiens, en lien avec leur foi, ont des talents ou des charismes utiles pour cela. On peut également proposer une liturgie où le couple confie son union à Dieu (cf. un exemple en annexe 4).

La cohérence n'est pas que des Chrétiens seraient appelés à se marier, mais que des Chrétiens mariés ou se mariant sont appelés à vivre chrétiennement leur mariage. De ce fait, ils peuvent donc consacrer d'eux-mêmes leur union à Dieu, c'est-à-dire demander à Dieu d'être participant de ce mariage, d'en être le partenaire, afin que cette union soit ajustée et participante à l'amour de communion qui existe en Dieu (cf. Trinité). Que ni l'un ni l'autre ni les deux ensemble n'oublient alors de s'appuyer sur ce partenaire privilégié qu'est Dieu, n'oublient que le Christ est là au milieu d'eux, en particulier quand viennent les difficultés, n'y non plus de s'appuyer sur leurs frères et sœurs en Christ. Mais aussi, que ni l'un ni l'autre n'oublient le devoir de se protéger et de protéger d'éventuels enfants, si l'un des mariés constitue un danger.

Parce qu'il en donne les moyens par l'Esprit Saint, Jésus appelle à une cohérence de vie pleine et entière : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu ne commettras pas d'adultère. Et moi, je vous dis : quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà, dans son cœur, commis l'adultère avec elle. » (cf. *Mt* 5,27-28). Mais encore faut-il savoir existentiellement ce qu'est vivre de l'Esprit Saint.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le divorce.* Il semble clair que Jésus n'ait pas appelé au divorce (cf. *Mt* 19,4-6).[1] Mais il semble clair aussi qu'il appelle à la miséricorde : « Allez donc apprendre ce que signifie : C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice. » (cf. *Mt* 13,23).[2] Les situations qui mènent au divorce et au remariage sont diverses, voire complexes. Un nouveau mariage peut même être un chemin qui mène à la foi au Christ, car Dieu n'abandonne jamais les siens (cf. prédestination), même si leur vie contient des infidélités infligées ou des infidélités subies.

On peut donc considérer qu'un divorce ou un nouveau mariage n'empêche pas de vivre pleinement en Chrétien, à condition d'accueillir la miséricorde de Dieu. Cette miséricorde de Dieu, c'est la vie qui est tellement vie qu'elle peut balayer toutes morts, y compris dans la relation elle-même. Accueillir cette miséricorde peut donc amener à découvrir ses éventuelles responsabilités dans une rupture, amener à vivre à nouveau le mariage avec la personne séparée si la puissance du Ressuscité conduit dans ce chemin, amener à guérir de telle ou telle blessure (il arrive en effet que des personnes, à cause de blessures affectives plus ou moins inconscientes, se remarient avec le même type de personne que celui avec qui elles avaient divorcé), ou amener à autre chose encore ; cela pouvant nécessité un temps court ou conséquent.

À ce jour, que vous soyez mariés, divorcés ou remariés, c'est aujourd'hui que Dieu vous appelle à naître d'en haut, à naître d'eau et d'Esprit en son Église (cf. *Jn* 3,3-21), et par là à vous appuyer sur son Esprit de sainteté qui seul peut conduire vers les chemins les plus ajustés à la dignité humaine, qui mieux que nous sait comment on peut vivre d'un amour authentique.

[1] Le contexte présenté dans les *évangiles* est celui de la répudiation : la décision par un seul membre du couple de mettre fin au mariage, donc sans aucune médiation. Avec la répudiation, il ne s'agit pas tant de constater l'échec ou la mort d'un amour, que de s'en faire le seul juge.

Il semble également que le Christ n'ait pas non plus appelé au remariage, du moins pas au remariage par convoitise (cf. *Mt* 5,27-32), vouloir l'autre uniquement par envie.

[2] Inviter à une cohérence de vie n'est pas la même chose qu'obliger ou inciter à vivre le sacrifice, l'absence d'une pleine communion en Église, en particulier concernant le pain et le vin du repas du Seigneur.

▼ Métaphysique générale

🗎 *Préambule.* La “neutralité” de pensée, l'objectivité, peut n'être pas simple à obtenir et à maintenir lorsque l'on réfléchit sur la sexualité, ne serait-ce parce que la personne qui y réfléchit vit elle-même en tant qu'être sexué. Autrement dit, la sexualité n’est pas indifférente.

En ce lieu qu'est la sexualité humaine, se croise nombre de dimensions de l'être humain, si ce n'est toutes, comme le corps, la question de l’intime, les désirs, la psychologie évolutive de l'être humain qui d'enfant devient adolescent puis adulte plus ou moins mature, etc. Non seulement se croise nombre de dimensions de l'être humain en tant qu'être singulier, mais l'on peut rapporter à ce lieu nombre de domaines liés aux sociétés : sociologie, droit civil, droit pénal, éducation… Il ne faudrait pas oublier non plus que l'histoire porte le poids, en cette matière, de tant de crimes, de tant d’abus en tout milieu, y compris voire surtout intra-familial, et de tant d'arbitraires, y compris parfois au nom de la science. Que n'a-t-on pas dit par exemple sur la femme !

Du fait qu'à la sexualité se croisent tant de chose, le débat entre l'inné et l'acquis (au-delà même de la seule question de la sexualité) fait fi, semble-t-il, de cette réalité et, de ce point de vue, n'est pas pertinent. Cela paraît tout aussi simpliste que de rapporter la “responsabilité” d'une attirance sexuelle, quelle qu'elle soit d'ailleurs, à l'un des parents (ce qui est moins vrai concernant les comportements).

Si en ce lieu qu'est la sexualité se croise nombre d'éléments, il ne faudrait pas, à l'inverse, considérer qu'elle est le tout de l'être humain. Nous sommes plus que notre sexualité, que nos désirs, que nos attraits, que notre corps, que nos pensées, que notre histoire, que le regard des autres…

🗎 *Les orientations sexuelles.* Au-delà des comportements sexuels, il existe des orientations sexuelles foncières qui vont de l'hétérosexualité exclusive à l'homosexualité exclusive en passant par la bisexualité (avoir une attirance tant envers des femmes qu'envers des hommes).[1] Nous parlons ici d'orientation sexuelle respectueuse de soi et d'autrui, qui concerne tout à la fois les désirs sexuels profonds que les attirances émotionnelles et affectives. Une telle orientation sexuelle, lorsque nous pouvons en être certain, est un fait parmi ceux qui nous constituent tel que nous sommes et cela est donc à prendre en compte dans notre acceptation de nous-mêmes.

Même si la majorité des personnes sont d'orientation hétérosexuelle, en ce qui concerne l'être humain, les probabilités, mêmes faibles, se réalisent. Certains, sans autre forme de jugement, uniquement parce que cela est “minoritaire”, estime cela sans importance ou anormal ou immoral… Combien de gauchers n'ont-ils pas souffert de devoir écrire de l'autre main ?

Or aucune de ces orientations sexuelles mentionnées ici n'est une maladie. Aucune n'est contagieuse et ne se propage, même si l'on en parle ou si l'on accorde des droits aux personnes ayant une orientation sexuelle minoritaire. Par contre, une libération des personnes ayant une orientation minoritaire face aux rejets sociaux les rend plus visibles et ce n'est qu justice envers leur dignité.

Il serait déraisonnable également de penser en terme de norme. Une chose est de rechercher et de proposer ce qui n'est pas mauvais pour l'être humain et ce qui humanise (tout ce que l'on peut faire n'est pas humanisant), autre chose est de penser en terme de normalité, bien souvent pour exclure ce que l'on juge comme anormal.

[1] Le refus de reconnaître l’existence des orientations sexuelles par certains membres d’Églises peut être du même ordre que le refus passé de reconnaître que la Terre tourne autour du soleil (qu’elle n’est pas le centre de l’univers). Il y a plus alors qu’un concept de ce qui serait ou ne serait pas naturel : il a quelque chose d’un “ordre de la création”. Pour ses tenants, le récit que l’on trouve dans *la Bible*, au tout début du *livre de la Genèse*, serait une histoire morale, avant d’être une histoire symbolique. Or, dans ce récit, Dieu a créé l’homme et la femme comme complémentaire, puis il y a eu l’arrivé du péché. Dans cette vision théologique, l’homosexualité contreviendrait à cet ordre de la création : les expériences homosexuelles seraient pardonnables mais défendre l’homosexualité y est vus comme une infraction grave contre cet ordre de la création considéré comme sacré et vérité intangible, et les personnes qui se revendiquent consciemment homosexuelles comme pouvant être blasphématoires. Autrement dit, les tenants de cette doctrine dogmatique n’ont pas retenu la leçon de l’affaire Galilée, de l’observation du réel tel qu’il est.

▼ Métaphysique générale

🗎 *Les comportements sexuels.* Pour ce qui est des comportements, la vie consiste non seulement à se découvrir, mais aussi à faire des choix, les assumer, les évaluer, les conserver ou les modifier, etc. (Pour ce qui est de la procréation et de la parentalité, cf. annexe 3.)

Quelle que soit l'orientation sexuelle, il y a des manières de vivre la sexualité plus ou moins déshumanisantes, des manières de vivre la sexualité plus ou moins épanouissantes. En effet, une sexualité épanouissante est affaire de désir, mais aussi de connaissance, de respect, d'écoute de soi et de l'autre. À l'extrême, il y a des abus sexuels qui sont commis au sein même de couples, qu'il s'agisse de couples hétérosexuels ou homosexuels, abus imposés plus ou moins insidieusement, y compris parfois au nom de la morale. Une éducation sexuelle qui comprend une éducation au consentement mutuel est donc plus que nécessaire.

🗎 *Homosexualité et altérité.* Si le terme homosexualité, avec le préfixe *homo* (même), peut désigner une relation intime avec une personne de même sexe, il serait simpliste et erroné d'y voir un refus d'altérité, de complémentarité ou de confrontation, et autres idées de ce genre, avec les personnes de l'autre sexe, sinon à réduire les relations d'altérité à la seule génitalité ou à celle des attirances. On peut être homosexuel-le-s et avoir de profondes amitiés avec des personnes de l'autre sexe. De plus, dans un couple quel qu'il soit, l'autre différera toujours et ne sera jamais totalement un semblable malgré les nombreux points communs possibles.

De même, ce n'est pas non plus sans un certain simpliste que l'on dit qu'une personnes hétérosexuelle à une attirance envers *les* personnes de l'autre sexe, qu'une personnes homosexuelle à une attirance envers *les* personnes du même sexe, qu'une personne bisexuelle à une attirance envers *les* personnes de l'autre sexe et du même sexe, car chaque personne à une attirance envers *des* personnes plus qu'envers d'autres et pas du tout envers certaines.

🗎 *Bisexualité.* On peut observer qu'une vision de frivolité peut être accolée aux bisexuel-le-s. On notera donc ici que cette frivolité, si elle peut être effectivement le cas de certain-e-s bisexuel-le-s est aussi le cas de certain-e-s hétérosexuel-le-s et de certain-e homosexuel-le-s.

D'autre part, l'existence de cette orientation sexuelle qu'est la bisexualité peut être considérer par certains comme une “preuve” que l'homosexualité serait un choix ou autre chose de ce genre, ce qui est une méconnaissance tant de l'homosexualité que de la bisexualité.

🗎 *Orientation sexuelle et identité de genre.* Il s'agit de ne pas confondre les deux. En effet, alors que l'orientation sexuelle est de l'ordre d'un rapport soi-autrui, la question de l'identité de genre est de l'ordre du rapport de soi à soi. L'identité de genre, c'est se considérer comme homme ou femme ou ni l'un ni l'autre (asexué) ou les deux, en lien ou non avec les caractéristiques socio-culturelles attribuées à l'homme ou à la femme, en lien ou non avec ses propres caractéristiques biologiques, en lien ou non avec ses propres attentes ou celles de son entourage…

On notera enfin qu'il y a des intersexués de naissance ; appelés aussi “bisexués” ou “hermaphrodites”, mais ces termes moins nuancés rendent moins compte des “différentes combinaisons” qui peuvent avoir lieu entre chromosomes, hormones, gonades et anatomie.

Le fait d'être clairement homme ou femme n'est donc pas forcément si simple ni même effectif. Et ce qui est clarté, évidence ou certitude pour l'un (au point qu'il peut se demander comment une remise en question est possible) ne l'est pas forcément pour l'autre. Mais la finitude des évidences humaines n'enlève rien à la dignité humaine. Sachons s'accueillir les uns les autres et se dire du mieux qu'il nous est possible dans la vérité de notre histoire.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La sexualité au risque de sa sacralisation.* D'une part la connaissance de notre propre sexualité n'est pas totalement transparente pour nous-même, ne serait-ce qu'elle a part avec nos inconscients individuels et collectifs, avec nos désirs et nos pulsions… D'autre part, elle peut tout autant être vivifiante pour nous et autrui qu'elle peut être destructrice autant pour nous que pour autrui. Cette ambivalence entre opacité et transparence ainsi qu'entre puissance de vie et de mort, fait que la sexualité se prête bien à une sacralisation, la notion de sacré étant elle-même ambiguë.

Le risque est alors d'attendre de la religion – et non des sciences humains et de l'apprentissage de soi – qu'elle y prononce des vérités absolues, qu'elle l'enferme dans des normes définitives ou, a minima, qu'elle lui confère un statut particulier, quasi religieux, comme une puissance divine que l'on pourrait circonscrire dans des lieux, des temps et des gestes, avec les seuls moyens de la religion, comme la prière ou les dogmes par exemple, faisant fi de la psychologie humaine dans toute l'étendue de sa réalité.

🗎 *Plaisir ou ascèse.* Pour beaucoup, l'amour dans sa dimension affective et sexuelle reste la grande affaire de la vie, comme le montre les productions culturelles à travers les différentes époques. Pourtant, en matière de sexualité, des personnes d'Église veulent imposer un modèle ascétique. On y retrouve un dualisme "âme / corps" sous la forme "volonté et piété / être de chair". Ils accusent voire ostracisent ainsi celles et ceux qui ne suivent pas ce modèle de manquer de volonté ou de n'être pas assez proche du Christ (Jésus critique une telle attitude, cf. par exemple Lc 18,9-14). À l'inverse, leurs injonctions pétrifient nombre de personnes en leur chair et ce quelle que soit leur orientation sexuelle, niant à la sexualité sa part de jouissance, de plaisir, de sensualité, d'érotisme, d'épanouissement. On retrouve ici non pas un appel à évangéliser, à humaniser et diviniser nos forces humaines, dont celles de la sexualité, mais on retombe dans une catégorisation de puretés et d'impuretés morales.

La continence sexuelle peut être un choix évangélique pour telle ou telle personne, mais un tel modèle ascétique qui veut s'imposer à toutes et tous, n'est-ce pas un pouvoir sans ascèse ? De la même manière qu'avec les plaisirs de la table où Jésus n'est pas moins un modèle que Jean-Baptiste (cf. Mt 11,18-19), les plaisirs de la sexualité ne sont pas mauvais en soi, vécus dans le respect de soi et de l'autre (ne pas faire de l'autre, ni de soi, un objet, fusse-t-il/elle consentant-e). Pour cela, il faut pouvoir passer du tabou à la responsabilité, pour, si cela est notre libre choix, savourer les plaisirs de la sexualité au-delà de l'ignorance et d'une confusion intérieure.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *L'homosexualité et la Bible.* On ne peut nier que la *Bible* contient des versets radicaux contre l'homosexualité génitale (cf. annexe 5) et certains se refusent alors à tout sens critique. Mais la *Bible* n'est pas un tout monolithique et dont l'ensemble serait intemporel.

Elle contient par exemple le commandement d'aimer son prochain comme soi-même. Pourtant dans la *Bible* elle-même cette notion fait son chemin et ce n'est que bien plus tard après la compilation finale de cette *Bible* que l'esclavage sera pleinement condamné et que l'on considérera une égalité entre l'homme et la femme.

De plus la sexualité dans le Proche-Orient ancien distingue généralement deux rôles : celui du partenaire actif, l'homme, et celui du partenaire passif, la femme. Les textes bibliques ont donc été écrits dans un contexte qui n'est plus le nôtre du point de vue des connaissances actuelles qui ont mis à mal nombre de préjugés.

Il est a noté également que la condamnation de l'homosexualité a une longue tradition dans l'histoire judéo-chrétienne qui est en grande partie liée à une restriction de la sexualité humaine au seul but de la procréation. Or cette vision réduit la sexualité humaine à la seule biologie. Elle s'insère également dans une certaine conception de la vérité, avec ses dogmes et sa théologie.

Plus encore, au-delà de ce que l'on peut considérer être une lecture intemporelle et manquant de recul envers le contenu de la *Bible* (comme l'a été, le sont encore, des lectures concernant la femme, l'univers, etc.)[2], une lecture méconnaissant également les réalités humaines de la sexualité, on peut considérer qu'au-delà d'une “erreur de croyance”, il s'agit d'une “erreur de foi”, c'est-à-dire d'une méconnaissance existentielle de ce que Jésus-Christ est venu révéler.

Dans les *évangiles*, Jésus est clairement montré comme quelqu'un qui accueille toute personne, donc même celles qui sont rejetées par les autres, y compris par ceux et celles qui disent parler en son nom, au nom de Dieu. L'amour de Dieu est pour tous. C'est en découvrant cet amour que chacun peut découvrir, de lui-même ou avec quelqu'un d'autre ou en communauté, ce qu'il doit faire pour être fidèle à cet amour, sachant que Dieu est le seul juge pleinement juste.

Non seulement Jésus-Christ a quelque chose à dire pour le bonheur de chacun en tant qu'être singulier, mais aussi dans nos relations elles-mêmes, y compris intimes, qu'elles soient hétérosexuelles ou homosexuelles. Si nous le suivons, il nous donnera, seul ou en couple, de convertir ce qu'il peut y avoir à convertir car nul n'est parfait, et il nous donnera de faire fructifier plus encore ce qui est source de vie.

[2] Il est des lectures de la *Bible* où l'on fait de celle-ci, en totalité ou partie, un absolu (cf. idolâtrie).

▼ Métaphysique générale

🗎 *Un bien commun.* On peut considérer la laïcité comme le fait qu'un État – l'ensemble des instances nationales et locales régissant un pays – ne reconnaît pas comme sien un quelconque culte et donc ne s'y soumet en rien. Plus largement, on peut estimer que la laïcité est ce qui doit permettre à des personnes de croyances différentes de vivre ensemble. En cela, plus que faisant partie d'un bien commun, on peut considérer la laïcité comme étant un cadre de base à ce bien commun, puisqu'elle peut permettre la possibilité d'un vivre ensemble au-delà des différences de croyances, différences qui sont et seront toujours présentes (de manière manifeste ou non) quelle que soit la société. Pour ce faire, les décisions de l'État doivent être fondées sur la raison seule et le pouvoir de l'État doit s'exercer de manière indépendante de tout autre pouvoir non fondé sur la raison seule ; ce qui n'interdit pas un dialogue raisonnable, et sans oublier que les croyants de tel ou tel culte sont aussi des citoyens.

🗎 *Distinction entre laïcité et sécularisation.* La laïcité est donc autre chose que la sécularisation. Cette dernière est le fait sociologique que, dans le cadre d'une laïcité établie en tel lieu, les personnes qui ont la liberté de pratiquer s'ils le veulent un culte ne le font pas. On peut même estimer que la sécularisation peut aussi avoir lieu ailleurs que dans le cadre d'une laïcité, par exemple dans un territoire ayant une religion d'État imposée de manière plus ou moins coercitive, si l'on distingue les pratiques effectuées par “nécessité sociale” des croyances réelles ayant court dans le “secret des consciences”.

🗎 *L'espace public.* Puisque l'État doit pouvoir fonder ses décisions sur la raison seule, la religion n'est pas affaire d'État et doit être distincte de la puissance publique. À l'inverse, cela ne signifie pas que la religion doit être confinée à la seule sphère intime, privée, car ce serait imposer la neutralité religieuse de la puissance publique comme devant être aussi celle de tout individu et cela peut conduire à un contrôle abusif de l'État sur la religion et de répression envers ce qui échappe à ce contrôle. Le collectif n'est pas sans importance pour l'individu et de ce fait une liberté collective, publique, ici le libre exercice d'un culte, peut être une dimension utile voire nécessaire pour l'effectivité d'une liberté individuelle de conscience, d'où la visibilité possible d'une religion dans l'espace publique lui-même.

L'espace public ouvert (comme une place) ou clos (comme une salle des fêtes) est un espace à l'usage de tous, chaque personne et chaque groupe devant suivre des règles égales y compris pour des manifestations particulières, espace qui diffère des lieux nécessaires à l'activité de l'État et où doit se dérouler des activités exclusivement non-religieuses. De ce fait, la laïcité ne se limite donc pas à reconnaître aux personnes le droit de croire et de pratiquer dans la sphère privée. Mais par conséquent, ce qui est donné à voir d'une religion incombe à la responsabilité morale de ceux qui la pratique, c'est-à-dire qu'ils devraient avoir conscience de ce que des éléments publiquement visibles de leur religion peuvent éventuellement susciter d'incompréhension voire de rejet légitime par ceux qui en ignorent le sens, les croyances sous-jacentes.

En conséquence, afin que soit respectée la liberté humaine, on ne devrait jamais interdire (ni empêcher de manière insidieuse) l'exercice d'un culte, sauf bien entendu s'il contrevient à la dignité humaine ou à l'ordre public (à condition que cet ordre public ne contrevienne pas lui-même à la dignité humaine), car, dans cette situation, le culte qu'il soit visible par tous ou effectué dans un huit clos total s'oppose comme *de facto* à la raison, c'est-à-dire sans même que l'on ait besoin de connaître et d'estimer les croyances qui y sont liées.

Il existe deux écueils à la laïcité : d'une part le fondamentalisme où l'on veut imposer de manière coercitive ses croyances et d'autre part le laïcisme où l'on veut marginaliser le fait religieux et le confiner à l'intérieur de l'unique espace privé, où l’on croit que confiner la religion confinera le religieux.

▼ Métaphysique générale

🗎 *Les signes religieux.* Pour les mêmes raisons concernant l'espace publique, mise à part dans le strict cadre de l'État puisque celui-ci doit n'être que l'expression de la raison humaine seule, on ne devrait jamais interdire la présence ou le port d'un signe religieux, sauf s'il contrevient à la dignité humaine ou à l'ordre public (sachant, par exemple, que le port d'un signe religieux qui met en danger physique la personne qui le porte contrevient nécessairement à cette dignité humaine). L'argumentaire qui voudrait montrer que la présence ou le port d'un signe religieux est attentatoire à la liberté de croyance des personnes qui ne reconnaissent pas ce signe comme le leur ne semble pas raisonnable, car en quoi un signe est-il coercitif ? Un sens interdit informe qu'il est interdit d'aller dans tel sens, il n'empêche pas de le faire. Un signe religieux informe d'une croyance, il n'oblige pas à y croire. Bien entendu, si une société ne forme pas ses membres comme des êtres capables de réfléchir sainement à ce qui les influence, cela pose question. Mais ce n'est pas d'éventuels signes religieux qui posent question, c'est le manque d'éducation, le manque de capacité à réfléchir par soi-même.

Par contre, on peut considérer que doit être interdit la présence d'un signe religieux sur ou dans un bien appartenant à l'État (sauf s'il s'agit d'un lieu où le signe religieux y est un matériel pédagogique, comme dans le cadre d'un musée ou d'un cours d'histoire ou de sociologie sur les religions), et que doit être interdit le port d'un signe religieux par les personnes exerçant une activité au nom de l'État (mais pas par les usagers, car ce serait attentatoire à leur liberté), quel que soit le lieu où ces personnes se trouvent, uniquement dans le temps où ils exercent cette activité ; car, dans le cas contraire, on peut estimer qu'il s'agit d'une forme de lien d'appartenance, dans un sens ou dans l'autre, d'un culte par l'État.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Laïcité et régime politique.* En parlant de laïcité, on peut aussi faire référence au régime politique. Or, la théocratie en tant que régime politique et dans le sens stricte du terme (gouvernement par Dieu) n'a jamais existé. Ce sont toujours des êtres humains qui ont exercé le pouvoir politique. Même dans la *Bible*, il est écrit que ce sont des hommes qui ont dirigé d'autres hommes, tels Moïse, Josué, Saül, David, Pierre, les anciens, les apôtres (dont la *Bible* n'élude pas leurs imperfections). Si ces hommes peuvent être considérés comme des intermédiaires entre Dieu et son peuple, ils n'en restent pas moins libres. Leur pouvoir n'est donc pas nécessairement ajusté à la volonté de Dieu. Leurs décisions ne sauraient donc être tenues pour automatiquement ajustées à Dieu. C'est d'ailleurs ce que l'on peut lire dans la *Bible* à travers les prophètes qui ont décrié la politique de certains rois, ou à travers cette parole de Jésus : « Pour vous, ne vous faites pas appeler “Maître”, car vous n'avez qu'un seul Maître [qui est Dieu] et vous êtes tous frères. » (cf. *Mt* 23,8).

En étant chrétiens, nous sommes présents dans notre peuple, mais nous appartenons aussi à ce peuple qu'est l'Église. Cette double appartenance peut entraîner un conflit de valeur. Dans ce cas, on peut considérer que c'est la dignité de l'homme qu'il s'agit avant tout de choisir. Le Christ a institué une charge pastorale pour le bien de l'Église, mais par pour diriger les États[1], car l'Église est appelée à signifier le royaume de Dieu, or ce royaume n'est pas de ce monde (cf. *Jn* 18,36), car ce royaume, c'est l'éternité de Dieu qui se veut présente à notre humanité. Il y a donc une différence de taille entre l'annonce d'un christianisme et l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ qui appelle à faire Église. Accepter la laïcité, c'est ne pas se méprendre sur la mission de l'Église et sur la réalité de l'exercice du pouvoir par les hommes. C'est aussi accepter que l'autre puisse croire différemment que nous. Car sans liberté de croyance, il ne peut y avoir de sincérité.

[1] On ne trouve rien de cela dans ce qui est écrit dans les *évangiles* de ce que le Christ a confié comme mission à ses disciples.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *L'Église et ses lois.* Accepter la laïcité ne signifie pas que l'Église ne devrait avoir aucune loi propre. On peut même considérer qu'un règlement, qu'une législation, est comme exigée par le fait que toute communauté humaine a besoin d'un minimum de règles pour éviter et l'anarchie et l'arbitraire. Comme pour toute association, l'État n'a pas à intervenir si une telle législation ecclésiale ne contrevient ni à la dignité humaine ni à un ordre public juste.

Mais en plus du respect de la dignité humaine et d'un ordre public juste, il s'agit pour l'Église d'avoir une réglementation qui ne nuit pas au souffle de l'Esprit Saint, à la volonté de Dieu. Pour ne pas nuire à l'action de Dieu qui seul sait véritablement ce qui est bon pour son peuple, tant pour son présent que pour préparer son avenir, et pour ne pas nuire à chaque liberté humaine lorsqu'elle est ajustée à Dieu, on peut considérer que la réglementation dans l'Église ne devrait codifier que le strict nécessaire (dont les situations problématiques même potentielles afin d'y avoir réfléchi posément avant qu'elles puissent survenir). Cette réglementation ne constituant pas une fin, mais un moyen, ceux qui exercent la charge pastorale dans l'Église devraient donc être conscients que leur réactivité concernant cette réglementation est autant nécessaire que leur prudence, s'ils ne veulent pas, par action ou par omission, manquer ni à la foi, ni à l'espérance, ni à la charité. En effet, toute règle, même très sage au moment où elle a été conçue, ne doit pas manquer à l'Évangile et donc, par exemple, ne doit pas être démagogique même indirectement (dans le sens où cela n'était pas l'intention mais qu'une lecture, non fausse, rend telle, car tel ou tel cas n'avait pas été envisagé).

🗎 *L'Église et la justice.* Pour ce qui concerne la justice, l'Église est appelée à être le lieu de la miséricorde (cf. le péché), et à être lumière en recherchant et témoignant de ce qui est juste, mais sans être elle-même juge des personnes. Et s'il peut être légitime et nécessaire que l'Église se protège de telle personne, retire à telle autre telle charge, telle mission, elle ne doit condamner personne : « Ne jugez pas et vous ne serez pas juger » (cf. *Mt* 7,1) ; « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va et désormais ne pèche plus. » (cf. *Jn* 8,11). Car si on condamne dans l'Église, comment peut-on alors être au service de la miséricorde ? Ne serait-ce pas comme infliger une double-peine ? La vie, la mort et la résurrection du Christ assure le croyant que le récit de son existence, aussi chaotique qu'il puisse être y compris de sa propre faute, peut trouver une direction nouvelle et découvrir une vie qui se donne.

Par contre, les chrétiens en tant que citoyens (et bien sûr sans renier leur foi, mais bien au contraire en puisant en elle) peuvent accompagner la justice des hommes pour qu'elle porte dignement son nom, ainsi que pour accompagner tant les victimes que les coupables. Et les chrétiens doivent saisir si nécessaire la justice des hommes — doivent le faire et ne pas l'empêcher —, car elle est un moyen pour que ne soit pas lésée la justice et la recherche de la vérité. Nul service rendu à la miséricorde ne peut être fructueux si justice et vérité sont lésées, bien entendu sans abuser de cette justice et sans qu'elle n'abuse des hommes. Soyons assurés qu'il ne peut être que scandaleux que l'on cache au sein de l'Église des actes foncièrement criminels.

La notion du sacré [1/3]

▼ Métaphysique générale

🗎 *Une notion ambiguë.* La notion du sacré est liée à une idée de séparation ou à une idée d'opposition de valeur entre divers éléments : il y a ce qui est sacré et ce qui ne l'est pas. Ce qui est considéré comme sacré l'est suivant la conception qu'une personne ou qu'un groupe de personnes a de telle ou telle réalité. Des objets, des actes, des espaces, des temps, des parties du corps, des personnes, des valeurs, etc. peuvent être considérés comme sacrés.

En fonction de la manière dont on le conçoit, le sacré peut s'opposer au profane (non-religieux) ou uniquement à ce qui ne sert pas à un culte (non-liturgique) ou uniquement à ce qui est utilitaire (telle l'économie monétaire par rapport à la vie), etc. Le sacrilège ou la profanation, c'est-à-dire le non respect volontaire ou involontaire du caractère conçu comme sacré de quelque chose, peut alors être considéré comme de la simple ignorance, ou être considéré dans une échelle qui va du manque de respect au “crime le plus grave”. Le sacré peut être aussi considéré comme ce à quoi il faudrait se sacrifier lorsque ce qui est considéré comme sacré est menacé (telle une patrie).

Le sacré est donc une notion qui n'est pas sans ambiguïté. Et elle peut se lier à un refus plus ou moins volontaire de ne pas réfléchir avec sa raison sur ce qui est considéré comme sacré, sur le degré de sacralité, etc., et donc peut se lier à un refus de dialoguer avec celui qui croit différemment, voire à une volonté d'imposer sa propre vision du monde ou celle de son groupe culturelle ou religieux, ou même philosophique.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le culte.* Tout d'abord, il n'existe pas d'espace de séparation, dans le sens où Dieu peut être présent partout. Ensuite, au niveau du culte, on peut parler non pas d'art ou d'objet sacré, mais d'art ou d'objet liturgique, du fait de leur usage, tout en sachant que l'on peut célébrer le culte en dehors d'un lieu et avec des objets qui non pas été spécialement prévus pour ce culte (cf. *Jn* 4,21-24). À l'inverse, un instrument de musique liturgique peut servir pour jouer de la musique qui ne sert pas à une liturgie.

Cette affirmation ne préjuge en rien de l'intérêt ou de la valeur des objets et des lieux liturgiques qui peuvent être une aide efficace à une juste compréhension de la Révélation et à un juste cœur à cœur avec Dieu. Toutefois un tel objet ou un tel lieu liturgique peut, de par l'évolution des croyances face à l'Évangile du Christ et à l'humaine condition, ne plus refléter une juste compréhension ou un juste cœur à cœur avec Dieu ; même s'il peut garder un intérêt historique ou artistique.

Plus encore, si dans le peuple juif, le Temple pouvait être considéré comme sacré, parce unique lieu de culte qui se voulait signifier la présence de Dieu, dans le peuple chrétien, le Temple est constitué des Chrétiens eux-mêmes (cf. l'Église), car ceux-ci sont appelés à donner signe de la présence de Dieu (cf. *Jn* 14,23).

Enfin, pour ce qui est de la *Bible*, si elle peut être considérer comme importante, ce n'est pas ou pas d'abord du fait d'un quelconque caractère, mais de par son contenu, de par ce qu'elle raconte.

Reste la question du pain et du vin utilisé lors des repas qui font mémoire du don que Jésus-Christ fit de sa vie.[1] Si l'on considère que ce pain et ce vin sont, par la grâce de Dieu, présence du corps du Christ que celui-ci donne en nourriture et présence du sang du Christ que celui-ci donne en signe d'alliance et aussi comme nourriture, on ne peut considérer, à moins d'être dans une conception “magique”, qu'ils permettent de saisir Dieu, de le posséder d'une manière ou d'une autre. Ce pain et ce vin font partie du “domaine” de la communion qu'il y a en Dieu, entre Dieu et les hommes et entre les hommes. En lésant ce pain ou ce vin, on ne lèse pas le corps et le sang de Jésus-Christ en tant que tel (ce Christ qui possède la victoire sur tout mal), mais on lèse cette communion, cet amour qui est don. Pour un Chrétien, si quelqu'un lèse ce pain ou ce vin, cela devrait semble-t-il être d'abord attristant du fait que la personne qui a fait cela, non seulement ne respecte pas la croyance des autres (à moins que cela ne soit que pure ignorance), mais surtout méconnaît Celui qui se donne pour nous unir à Lui et entre nous. Parler ici de sacrilège (dans le sens où quelque chose a été lésé) n'est pas forcément déraisonnable, mais c'est risquer de tomber ou de faire tomber dans une conception “magique” des réalités et c'est risquer de voir l'autre comme une sorte de criminel.

Par contre, pour tout ce qui est un élément cultuel, en particulier s'il a été béni ou consacré, faire un rite de “réparation” semble bien moins raisonnable, car se serait sous-entendre ou risquer de faire sous-entendre qu'une “profanation”, qu'elle soit volontaire ou non, aurait la faculté d’amoindrir la “valeur cultuelle” de ce qui a été “profané”, sous-entendre ou risquer de faire sous-entendre que le mal serait d'égal valeur que le bien.

[1] Pour bien comprendre le sens et la profonde réalité de ce pain et de ce vin appelés consacrés par certains, il faut comprendre le don que Jésus a fait de sa vie et peut-être aussi comprendre le sens de la fête de la Pâque juive, ce que l'on peut appréhender par la *Bible* et plus particulièrement par les *évangiles*.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le béni.* Pour ce qui est d'une chose bénie, la bénédiction rappelle en quelque sorte d'abord que le Créateur a créé une création bonne (cf. *Genèse* ch. 1 ; le mal présent en elle n'étant pas issu d'elle, mais du péché), et rappelle qu'il l'a désire orientée vers le bien. De plus, en bénissant telle chose (de l'eau, une lumière, etc.) on lui donne de signifier telle réalité. Par la parole dite sur elle, de simple chose qu'elle était, elle devient un symbole singulier. Mais si l'on abuse des symboles, cela finit par charger de trop de poids les réalités que l'on croise, voire à faire dévier les croyances vers la fausseté. Il ne faudrait pas par exemple verser dans une conception “magique”. Une eau dangereuse pour la santé n'est pas assainie parce qu'elle est bénie (même si l'on considère qu'à Dieu rien n'est impossible car, dans cet éventuel cas, c'est lui qui l'assainirait et non la bénédiction).

🗎 *Le risque identitaire.* Si le sacré n'est pas une notion nécessaire pour rendre compte de la foi chrétienne, cela ne signifie pas pour autant qu'il serait déraisonnable d'utiliser la notion du sacré. Elle peut en effet être liée à un respect du culte chrétien, à une intime révérence envers Dieu qui tant vers l'adoration, bien que le sens du sacré ne soit pas une nécessité pour avoir un tel respect, une telle révérence. L'utilisateur de cette notion devrait donc avoir conscience qu'elle est porteuse d'ambiguïté.

Car cette notion du sacré est aussi utilisée par des Chrétiens pour défendre une forme d'identité ou un corpus de croyances : hors de leur manière de vivre, hors de leur manière d'appréhender la réalité, hors de leurs croyances, point de salut. Cette remarque ne signifie pas que tout de leur manière de vivre, de leur manière d'appréhender la réalité, de leurs croyances serait mauvais ; car alors ce serait tomber dans le même “piège” où ils sont tombés. À s'enfermer dans une acception identitaire de la foi chrétienne, on risque de retenir le moucheron et d'avaler le chameau (cf. *évangile selon Matthieu* 23,24) et on risque surtout de se fermer à l'autre, de ne pas être au service de la vie (cf. *Mt* 23,27), cette vie selon le cœur de Dieu.

Quatrième partie : La vérité en question

▼ Métaphysique générale

🗎 Pour ce qui est d'une métaphysique générale, cette réflexion porte sur la question d'une *vérité* absolue, puis sur les “regards particuliers” dont les sciences font partie.

Si ce présent ouvrage questionne avant tout ce qui est de l'ordre intellectuel, il n'est pas oublié que la détente, le jeu, l'humour, la convivialité, la “fiesta”, etc., sont des facettes qui font partie de la vérité existentielle des êtres humains (facettes de la vie humaine qui se retrouvent ou devraient se retrouver d'une manière ou d'une autre dans l'Église elle-même).

🗎 *Vérités et vérité absolue.* Nous disons des choses vraies, nous exprimons des vérités. Mais peut-il exister une *vérité* qui intégrerait toutes les vérités ? En tout cas, il n'est pas impossible de définir une telle *vérité* absolue : Cette *vérité* serait un discours qui décrirait sans ambiguïté l'ensemble de la réalité, y compris l'histoire de ce qui, dans cette réalité, évolue (soit l'ensemble de tout ce qui est, fut et sera). Pour le dire plus simplement, elle pourrait dire tout sur tout, y compris donc sur le pourquoi de l'existence de l'univers et sur le pourquoi de l'existence du mal.

Nulle personne et nul groupe humain, de part leur finitude, ne peuvent prétendre raisonnablement détenir cette *vérité*. Ils ne peuvent que l'approcher, qu'en exprimer des parcelles. S'il est impossible de la posséder, par un travail de la raison par rapport à la réalité, il est cependant possible d'y tendre.

Toutefois, si toute personne est capable d'exprimer du vrai, des vérités (sans nécessairement être capable de construire une argumentation logique), nous disons aussi de telle personne qu'elle est vraie ou fausse en fonction non seulement de ce qu'elle dit, mais aussi par ce qu'elle fait, par ce qu'elle vit. Il existerait donc une vérité non seulement intellectuelle, mais aussi une vérité existentielle. En fait, une personne est existentiellement vraie lorsqu'elle est accordée, à ce moment de son histoire, à la réalité dans ce que cette réalité à de vrai, et non de mensonger, de fausseté, d'illusion. C'est du fait que nous avons une histoire que nous pouvons parler et de vérité intellectuelle et de vérité existentielle. Mais la *vérité* étant ce qui dit tout sur tout, elle intègre ces deux facettes, puisqu'elle pourrait dire véritablement en quoi et pourquoi nous avons manquer de vérité que ce soit intellectuellement ou existentiellement.

▼ Métaphysique générale

🗎 *Sciences et philosophie.* Dans sa recherche de la *vérité*, l'humanité a progressivement différencié son regard, son approche sur le réel, en des “regards particuliers”. Il existe en effet divers domaines de discours sur le réel, ce que sont de manière singulière les sciences[1] : sciences mathématiques, sciences de la matière et de l'univers, sciences du vivant, sciences historiques, sciences sociologiques, sciences de la psychologie, etc. Petit à petit, chacun des “regards particuliers” a conquis son discours propre. Mais plutôt que de parler d'une accession à une indépendance, préférons peut-être l'expression d'accès à une liberté puis à une maturité. En effet, non seulement chaque domaine de discours a une histoire (faite de progrès, d'égarements, d'hypothèses, de validations…), mais aucun n'est en capacité de tout dire la réalité. Affirmer le contraire serait concevoir une absolutisation de ce qui est relatif.

Pour approcher de la *vérité* qui ne peut être qu'une, il s'agit de prendre en considération ces différents discours. Il ne s'agit pas de rechercher à réaliser une sorte de concordisme entre ces discours, car étant intégrés à une recherche progressive, à une histoire, ils peuvent apporter des éléments nouveaux ou correctifs, voire fusionner ou même disparaître si le “regard particulier” sur lequel ils étaient fondés partait d'une erreur. Il peut s'agir de faire dialoguer ces différents discours. Mais surtout, il s'agit de les considérer en prenant en compte le “regard particulier” d'où chacun part, puis de prendre un regard d'ensemble. Ainsi notre connaissance du réel, au fur et à mesure, peut à la fois s'enrichir et s'émonder. Cette approche de la *vérité* est LE travail du philosophe par excellence. En effet, son lieu de discours est la raison seule, cette raison qui est nécessaire à tous les autres discours. Bien entendu, le philosophe peut construire un discours concernant telle ou telle réalité. Mais n'est-il pas plus sûr, afin de ne pas manquer à la vérité autant qu'il est possible, de faire ce travail de réflexion sur l'ensemble du réel, avant de revenir à une facette plus particulière ? En somme, ne faudrait-il pas avoir pris un bon recul avant de revenir sur un sujet plus particulier, et non seulement d'avoir pris un bon recul sur les connaissances actuelles, mais aussi sur soi, car notre existence n'est pas sans influencer notre vision de la réalité, puisque la vérité a aussi, pour nous humains, une dimension existentielle ?

Ce travail est donc celui du philosophe, travail exigeant mais au combien profitable. Toutefois, ne serait-il pas bon que toute personne en capacité de le faire apprenne à philosopher ? Car si toute personne peut exprimer du vrai sans être capable de faire une argumentation cohérente où l'on a d'abord chercher à savoir si cette argumentation est fondée sur du réel et donc où l'on n'a pas hésité à commencer par un travail de mise en doute, le problème se pose face à la confusion, à l'erreur, au mensonge, à la fausseté, au simplisme, à l'illusion, etc. En effet, il n'est pas toujours possible de prouver que quelque chose est vraie ou non, mais il est toujours possible de rechercher si cela est déraisonnable et en quoi cela est déraisonnable, sous oublier que mensonge et vérité peuvent être mêlés dans un même discours. Cette capacité à philosopher s'acquière, comme toute faculté humaine, par apprentissage, où même si les débuts peuvent être difficiles, l'aisance vient au fur et à mesure.

[1] Concernant les sciences et les techniques qui en découlent, on trouvera diverses notes en annexe 2.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La vérité et Jésus-Christ.* D'après l'*évangile selon Jean*, Jésus-Christ a dit de lui-même : « Je suis le chemin et la vérité et la vie » (cf. Jn 14,6). Si l'on admet que Jésus-Christ est Fils de Dieu, participant de la nature divine (cf. la Trinité et l'incarnation), nature qui fait de lui une personne possédant un caractère non pas relatif mais absolu, le fait qu'il serait la *vérité* n'est pas en contradiction avec un discours de métaphysique générale.

Si Jésus est effectivement la *vérité*, il est donc capable en tant que Fils de Dieu de tout dire sur tout.[2] Mais cela signifie-t-il qu'en s'incarnant il ait dit et put dire tout sur tout ? Tout d'abord la *Vérité* a été, est présente aux hommes, mais ceux-ci ne peuvent la saisir, dans le sens de la posséder entièrement. Ils ne peuvent qu'entrer en relation avec elle, dans la limite de leur finitude. Tout comme nul ne peut saisir tout de la *vérité*, nul ne peut saisir toute la réalité d'une personne.

Plus encore, par l'incarnation, Dieu s'est dévoilé non pas dans une immédiateté, mais par la médiation de l'humanité. Par l'incarnation, Jésus-Christ a particulièrement révélé la vérité qui concerne l'homme, celle qui concerne Dieu, ainsi que celle qui concerne le projet de Dieu pour l'homme. Mais tout de la réalité n'a pas été exprimée par Jésus-Christ, par ses paroles, ses actes, sa vie en Palestine.[3]

Toujours d'après l'*évangile selon Jean*, Jésus a dit : « J'ai encore bien des choses à vous dire mais vous ne pouvez les porter maintenant. Lorsque viendra l'Esprit de vérité, il vous fera accéder à la vérité tout entière. »[4] (cf. *Jn* 16,12-13 et suite). La révélation de Jésus-Christ[5] s'insère dans le processus de connaissance qu'à l'homme de la réalité, ne serait-ce que du fait que l'homme a besoin de temps pour comprendre, car pour nous la vérité à en quelque sorte deux facettes, l'une intellectuelle et l'autre existentielle.

[2] Si Jésus est la *vérité* et qu'il pouvait dire tout sur tout, les *évangiles* rapportent pourtant qu'il a dit : « Mais ce jour et cette heure [de l'avènement du Fils de l'homme, c'est-à-dire de Jésus-Christ], nul ne les connaît, ni les anges des Cieux, ni le Fils, personne sinon le Père, et lui seul. » (*Mt* 24,36). Est-ce un aveu d'ignorance même si ce serait le seul, où l'expression de prérogatives laissées à celui qu'il appelle son Père ? comme en *Marc* 10,40 : « Quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder : ce sera donné à ceux pour qui cela est préparé. » De même, d'après les *Actes des apôtres* Jésus a dit à des disciples : « Vous n'avez pas à connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. » (cf. *Ac* 1,7).

[3] Palestine en tant que contrée du Proche-Orient, à l'époque sous domination romaine.

[4] Cela s'insère dans un processus historique, dont le terme est la résurrection de tous.

[5] Les *évangiles* font écho à la révélation de Jésus-Christ. Ils ont ceci d'avantageux, à la différence des lettres des apôtres, qu'ils font écho non seulement à ce qu'à dit Jésus-Christ, mais aussi à nombre d'éléments de sa vie. Les discours repris par les évangélistes s'éclairent ainsi non seulement les uns les autres, mais aussi par ce qui est rapporté de l'histoire où ils sont insérés.

🗎 *La vérité et l'existence du mal.* Si Jésus-Christ est capable de tout dire sur tout, il est capable d'expliquer l'existence du mal. Mais, en ce monde, du fait de notre finitude, la pleine explication de l'existence du mal ne nous est pas accessible, compréhensible. Jésus-Christ n'est donc pas venu l'expliquer en totalité, mais il est venu assumer la connaissance intellectuelle et existentielle du mal que l'homme n'est pas capable d'assumer pleinement par lui-même (cf. le péché). Il a lutté contre le mal et a invité ses disciples à faire de même.

Sur la croix, d'après l'*évangile selon Luc*, Jésus a dit concernant au moins ceux qui l'eurent crucifié, mais où l'on peut considérer que cela concerne tous ceux qui commettent le mal quelle que soit l'époque : « Il ne savent pas ce qu'ils font. » (cf. *Lc* 23,34). Pourtant, certains savent bien ce qu'ils font. Oui, ils savent ce qu'ils font, mais les plus intelligents et les plus lucides par rapport à leurs actions n'en sont pas moins bêtes, bêtes de leur bêtises humaines, bêtes de ne pas être ajustés à la vie dans ce qu'elle a de plénitude, à l'amour dans ce qu'il a de vrai, à la vérité dans ce qu'elle a d'absolu. Eux non plus ne sont pas capables d'assumer pleinement la connaissance intellectuelle et existentielle du mal.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La vérité chez le chrétien.* Puisque la *vérité* est uniquement ce qui est en pleine correspondance avec la réalité dans sa totalité (y compris au niveau de son histoire), ni la proximité physique ou temporelle avec Jésus-Christ, ni le nombre de personnes, ni les qualifications d'une personne, n'ajoutent ou n'enlèvent quoi que ce soit à ce qui est vrai. Est-ce qu'une même vérité serait plus vraie émanant des travaux d'un groupe de théologiens qu'émanant de la pensée d'un enfant, plus vraie énoncée par une personne ayant charge pastorale dans l'Église qu'énoncée par une personne qui n'est même pas baptisée ? Est-ce qu'une erreur serait moins fausse ayant été considérée comme vraie pendant de nombreux siècles que pendant un seul jour, moins fausse ayant été énoncée par la majorité ou l'ensemble des premiers penseurs chrétiens qu'énoncée par un “quidam” ? La qualité d'une personne ne change rien à la vérité ou à la fausseté de sa parole. De la même manière, ce que dit un scientifique n'est pas forcément scientifiquement valide. C'est parce que l'on accorde telle ou telle valeur à une personne, ou parce qu'elle exerce telle fonction, que l'on accepte, sans mise en doute voire sans réflexion et donc déraisonnablement, ce qu'elle dit.[6] Il ne s'agit pas d'avoir une méfiance malsaine, car l'homme a besoin de relations de confiance, mais d'être lucide sur la finitude humaine.

[6] Il est écrit dans l'*évangile selon Matthieu* : « Pour vous, ne vous faites pas appeler “maître”, car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères » (*Mt* 23,8).

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Théologie ou métaphysique.* Le terme de “théologie” se compose d'éléments issus du grec : *theos*, Dieu, et *logia*, le langage en tant qu'instrument de raison. La théologie serait donc un discours raisonné sur Dieu ou sur ce qu'il révèle ou a révélé. D'une certaine manière, tout discours théologique pourrait commencer par : « Nous pensons que Dieu est ceci : … » ou « Nous pensons que Dieu a révéler cela : … ». Le risque, bien entendu, est de prononcer à tort le nom de Dieu, de l'utiliser en quelque sorte comme caution de croyances, de conceptions particulières de la réalité, voire d'idéologies.

Pour éviter cet écueil, un travail de raison est nécessaire, au moins pour savoir si le discours ne comporte rien de déraisonnable. Voilà pourquoi, dans cet ouvrage, au terme de “théologie” est préféré celui de “métaphysique chrétienne”, dans l'idée d'exprimer une volonté de réfléchir avec la même méthodologie que celle du philosophe (qui comprend par exemple la mise en question, l'argumentation, la prise en compte des apports de la science[1]), mais sur des données issues de ce qui est considérée comme étant une révélation. Il ne s'agit pas d'une raison prétentieuse dans le sens où il ne s'agit pas de remettre en cause Dieu tel qu'il est et ce qu'il a réellement révélé. Il s'agit en fait de questionner ce que des hommes ont compris de Dieu et de ce qu'il a révélé, quel que soit le sujet. Car l'écueil de la théologie consiste à affirmer faussement : « Dieu a révélé que : … Cela est vrai. » puis « Être juste devant Dieu, c'est donc croire ou vivre cela ou comme cela : … ».

Enfin, puisque la vérité, pour les hommes, comporte comme deux facettes (la vérité intellectuelle et la vérité existentielle), on peut considérer que la théologie peut comporter deux domaines : la théologie dogmatique et la théologie morale.

[1] Concernant les sciences et les techniques qui en découlent, on trouvera diverses notes en annexe 2.

🗎 *La théologie dogmatique.* La théologie dogmatique porte sur le “contenu de la foi”, appelé dans cet ouvrage “croyances chrétiennes”. Non seulement, à cette théologie dogmatique, on peut lui préférer le terme de métaphysique chrétienne, mais on peut aussi considérer qu'une fois exprimé l'essentiel et réfuté ce qui est déraisonnable, le travail est comme achevé (tant qu'il n'y a pas utilité à le reprendre). Par là, il ne s'agit pas d'affirmer que tout serait dit ou que cela serait dit sans erreur, mais qu'à trop en dire, on risque de s'égarer, de s'éloigner du réel. On peut bien discourir des heures et des heures, ou des pages et des pages, par exemple sur la *Bible* et sur le statut que l'on peut lui donner, si la *Bible* est importante, ce n'est pas d'abord pour ce qu'elle est, mais du fait de son contenu. N'y a-t-il pas des ouvrages, des lectures, des discours, des querelles théologiques qui ne sont finalement que fumée, stérilité ?

Avec cet utile travail de métaphysique chrétienne (de théologie dogmatique), il n'est pas inutile de travailler le contenu même de la *Bible*, mais aussi et surtout, puisque le Christ a annoncé une Bonne Nouvelle et a invité à faire Église (assemblée), il est bon de réfléchir à une vie traversée par la grâce de cette Bonne Nouvelle et à une vie en Église ; ces divers types de travail pouvant s'enrichir et s'émonder les uns les autres.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le dialogue inter-religieux.* Avec la théologie dogmatique, on peut aussi se poser la question du dialogue inter-religieux. Il ne s'agit pas ici de poser la question d'un vivre ensemble, d'un partage fraternel, amical, voire spirituel (partager en quelque sorte, pour une part, un même esprit, une même manière d'être au monde), encore moins de se poser en juge de la foi, de l'attachement de personnes singulières à Dieu, mais de poser la question de l'échange intellectuelle sur les croyances de chacun.

Si dialoguer fraternellement et sainement, c'est reconnaître de la dignité et de la valeur à l'autre sans se désavouer, sans faire aveu de faiblesse, cela induit de se placer comme sur un même plan, une même échelle, un même lieu. Or, le seul lieu commun dans le domaine intellectuel est celui de la raison, lieu qui permet de dialoguer sans faire le choix de l'indifférence ou du relativisme. La philosophie au sens général n'est-elle pas le seul lieu possible d'un vrai dialogue inter-religieux[2] sur le contenu même des croyances ? Mais pour cela, chaque croyance doit au préalable être mise en discours sur le plan de la raison.

[2] Avec les croyances juives, l'échange – au niveau purement intellectuel – peut dépasser d'une certaine manière le cadre d'une théologie, d'une métaphysique, puisque les croyances juives et chrétiennes se réfèrent pour une bonne part à la *Bible* et à l'histoire du peuple d'Israël que cette *Bible* narre en partie. L'échange intellectuel peut donc porter par exemple sur des traductions ou des compréhensions du contenu de la *Bible*. À ce sujet, la *TOB* (*Traduction Œcuménique de la Bible*) a montré la faisabilité d'une traduction commune (ici entre Chrétiens de diverses Églises), au-delà des interprétations, des divergences de croyances de chacun, par un travail sérieux et exigeant (où certaines notes font par exemple mention d'autres traductions possibles), au point que cette *Bible* est utilisée pour des citations dans des ouvrages non-confessionnels.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La théologie morale et l'évangélisation.* La théologie morale porte quant à elle sur l'agir de l'être humain. Or, d'un certain point de vue, on peut diviser l'humanité en deux catégories : ceux qui croient en Jésus-Christ et ceux qui n'y croient pas.

On peut estimer nécessaire ou utile de présenter devant tous, chrétiens et non-chrétiens, un point d'éthique. Or, si cela est nécessaire ou utile, il faut s'assurer que ce point d'éthique puisse être reçu par tous. Si ce point d'éthique est vrai et valable pour tous (valable quelle que soit les croyances), la raison seule peut permettre de l'expliquer, et puisqu'il y a des personnes qui ne croient pas en Christ, c'est avec la raison seule qu'il faut présenter ce point, car s'il est nécessaire ou utile qu'il soit reçu, il serait dommageable qu'il ne le soit pas, du seul fait que sa présentation fasse un lien avec une révélation. La philosophie est donc la plus appropriée pour cela. Les personnes qui savent philosopher et qui sont mus par leur foi chrétienne (s'ils sont fidèles à cette foi et à la raison, mais sans prétendre avoir un discours garanti sans erreur) sont les mieux à même de présenter une éthique pour tous qui ne fasse pas référence à une révélation mais qui est cependant éclairée, nourrie par elle, nourrie à l'Évangile (au message du Christ et au Christ lui-même).

Faut-il taire alors la Révélation ? les exigences évangéliques ? Certes non. Mais une juste évangélisation n'est pas seulement une présentation d'exigences éthiques et évangéliques, mais aussi, surtout et d'abord, un service rendu à la rencontre d'une liberté humaine avec le Christ, celui-là même qui peut permettre d'accomplir ces exigences évangéliques. Une saine évangélisation ne peut donc pas être du prosélytisme, mais seulement un partage de foi et de croyances. D'ailleurs, il ne saurait y avoir d'attachement vrai au Christ sans sincérité. Une réelle évangélisation ne peut s'effectuer que dans la rencontre singulière de personnes singulières. Et cette évangélisation ne concerne pas seulement les non-chrétiens, mais les chrétiens eux-mêmes, puisse qu'ils peuvent encore et toujours progresser dans la voie d'un amour plus grand.

Combien n'ont-ils pas fuit l'Église, y étant ou n'y étant pas, parce qu'ils ont entendu ou lu des discours de théologie morale (à la rigueur même vrais et pédagogiquement bien présentés) qu'ils ne pouvaient pas intégrer du fait de leur histoire singulière, histoire constituée par leur liberté certes, mais aussi porteuse de telle blessure ou porteuse de telle et telle conceptions des réalités, conceptions acquisses par apprentissage ou héritage ? On peut enseigner des vérités, cependant la vérité ne s'enseigne pas, elle se rencontre. Non seulement le discours de théologie morale court-circuite la présence du Christ en tant que maître de vie, mais aussi en tant que libérateur des maux humains. Être chrétien en vérité ne consiste-t-il pas, non à vouloir être juste pour être proche du Christ, mais à vouloir être proche du Christ pour cheminer dans une vie d'unité entre nos pensées, nos désirs, nos agirs, et pour devenir de plus en plus ajusté à l'amour, à la vérité, à la vie, à une manière d'être en relation : une fraternité participante de ce que Dieu est ?

On peut donc considérer qu'il y a besoin de personnes mues par une foi chrétienne qui savent philosopher et besoin d'évangélisateurs, sachant qu'il est bon, si elles le peuvent, qu'elles soient des deux. Mais ce n'est toutefois pas un passage obligé que de bien savoir philosopher pour être un bon évangélisateur. Les personnes ayant un handicap mental ou des personnes n'ayant pas reçu une solide éducation et un solide enseignement, ou d'autres personnes encore, peuvent être non seulement de bons évangélisateurs, mais peuvent exprimer avec facilité des vérités, car allant directement au cœur des réalités, au fond des choses avec lucidité. À l'inverse, rien de ne semble raisonnablement justifier qu'il y ait besoin de théologiens morales, de théologies morales qui affirment ce que devrait nécessairement être l'agir chrétien dans telle ou telle situation, ce qui peut instiller dans les esprits de certains chrétiens une sorte d'idéologie, de totalitarisme moral.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le dogme en tant que tel.* Si un dogme (ce qui est considéré être une vérité liée à la Révélation) est vrai, alors il peut être démontré comme tel, ou du moins être démontré comme ne s'opposant pas à la réalité (dans ce qu'elle est ou peut être). Mais le dogme sous-entend plus qu'une croyance plausible. Par ce concept, on sous-entend que ce qui est considéré comme dogme devrait recevoir l'assentiment d'une personne, que pour s'affirmer être chrétien en vérité, on serait tenu de croire à certaines choses.

En l'an 325, un concile (assemblée d'ecclésiastiques), réuni dans la ville de Nicée, déclara anathèmes ("tombés sous le coup d'une malédiction") ceux qui remettaient en cause la divinité de Jésus (cf. la Trinité et l'incarnation) dans une croyance qui fut appelée arianisme, du nom du penseur Arius. En plus d'une recherche de la vérité (qui est légitime), ce concile a exclu ceux qui pensaient différemment pour l'unique raison qu'ils pensaient différemment.

C'est une bonne chose que, dans un concile ou ailleurs, on recherche le vrai et on traque l'erreur. Mais imposer le résultat de cette recherche est-ce quelque chose de juste ? Le dialogue, voire le temps qui passe, et plus encore la communion dans une même foi, ne sont-ils pas suffisant pour que l'erreur régresse, voire disparaisse ? Il ne s'agit pas d'un appel à affirmer que toute croyance se vaut, mais d'un appel à une humble recherche et à une humble présentation de la vérité, attentives à ne pas exclure l'autre, à ne pas le confondre avec ses croyances.

Si l'on peut inviter une personne à réfléchir sur quelque chose que l'on considère comme vrai, de quel droit peut-on lui demander son assentiment si elle n'est pas d'accord avec ce que l'on affirme ou si elle ne le comprend pas ? Si elle ne le comprend pas, le mieux ne serait-il pas qu'elle y réfléchisse et suspende son jugement sur cette question tant qu'elle ne le comprend pas ? Demander, ne serait-ce qu'intellectuellement, l'assentiment d'une personne sur une donnée intellectuelle, n'est-ce pas une porte ouverte au fondamentalisme ou du moins au manque de sincérité, même si cette donnée est vraie ? De plus, il ne paraît pas infondé de considérer qu'il y a des croyances plus essentielles que d'autres et donc que pour certaines, cela est de peu d'incidence ou d'aucune incidence pour la foi de croire cela ou à l'inverse ceci. Bien entendu jusqu'à une certaine limite, la fausseté d'une croyance peut ne pas empêcher une foi, un attachement à Jésus-Christ sincère et fructueuse.

Plus encore, il ne faut pas oublier que pour nous la vérité n'est pas qu'intellectuelle, à l'inverse de ce qu'est un dogme, elle est aussi existentielle. Le dogme n'est-il pas ainsi une porte supplémentaire, de trop, que l'on incite plus ou moins à franchir avant celle qu'est le Christ lui-même (cf. *Jn* 10,7), "porte" qui, elle, permet d'aller et venir vers une plénitude de communion, vers une vie de plus en plus ajustée à l'amour, à la vie, à la vérité ? N'est-ce pas d'abord la foi, l'attachement au Christ qui peut conduire l'Église du Christ à vivre d'unité, de communion, car chacun ne part pas du même endroit qu'un autre dans sa marche vers la vérité qu'elle soit intellectuelle ou existentielle ? car l'erreur ne se vainc pas uniquement par l'éthique ou l'enseignement, mais aussi et par exemple par l'apprentissage d'une vraie fraternité ?

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *La tradition.* Au concept du dogme, est souvent liée une conception de la tradition, les dogmes étant des textes définis comme vérités intangibles à une époque donnée.

Une tradition n'est pas vaine en elle-même si elle est porteuse de bonnes sagesses et de vérités ; mais, au regard de la *vérité*, elle n'est pas une fin en soi. Sinon, on peut plaindre d'avance les chrétiens qui seront présents dans mille ans et qui devront, en ce cas, s'atteler à mettre en correspondance tout ce qui vient de la tradition. Car plus le temps passe, plus on y ajoute, telle une sédimentation. Ou alors, à l'inverse, on se fige dans une manière de concevoir et d'être au monde, en considérant que tout ce qui est postérieur à telle époque, voire à tel lieu, n'est pas valable si cela diffère de ce qui fut considérer comme vrai à cette époque, ou en ce lieu.

Par exemple, serait uniquement valable ce qui a été considéré par les premières générations de penseurs chrétiens appelés par certains “Pères de l'Église” (principalement les trois ou cinq premiers siècles après l'an numéroté zéro) ; ou avant le schisme, la séparation Occident-Orient (1054) ; ou correspondant au concile de Trente (1545-1563) qui a “fixé”, définit le catholicisme ; ou avant ou après le concile Vatican II (1962-1965) dit concile de “mise à jour” du catholicisme qui fut, dans ses textes ou ses conséquences, trop ou pas assez ouvert selon tels ou tels.

À effectuer une absolutisation de la tradition, on risque également de construire une idée d'une identité chrétienne et de s'y enfermer. Par exemple, à la tradition peut être liée une conception d'une “Europe chrétienne”. Or le berceau de l'Église n'est pas l'Europe ou l'Occident ou l'Orient, ni même le territoire entre Nil et Euphrate où Jésus-Christ est né ; ce berceau c'est le Christ lui-même. Le Christ est venu apporter le salut, la libération du péché, non la sauvegarde (de telles cultures, structures, traditions…). De plus, les traditions non-européennes sont elles aussi porteuses de vérités, y compris dans les manières de vivre et d'exprimer les rapports aux autres, au monde, à Dieu.

Quoi qu'il en soit, il n'est nullement raisonnable d'affirmer que la tradition est la vérité. La vérité se recherche sans cesse et la remise en question de certaines certitudes passées peut être le passage non seulement utile mais nécessaire pour cheminer vers elle. Une remise en question de ce qui vient de la tradition n'est donc pas nécessairement la dénégation de la vérité, bien au contraire. Que l'on écrive tradition avec une minuscule ou avec une majuscule, elle est porteuse de bons grains comme d'ivraies. Ce n'est que pure rhétorique que d'affirmer a posteriori que tel parole ou texte ou habitude découvert à juste raison comme mauvais, faux, inexacte, etc., ne fait et donc ne faisait finalement pas partie de la Tradition de l'Église, afin de préserver l'idée d'une tradition préservée de toute erreur.

Car si on peut considérer que la présence de Jésus-Christ dans l'histoire des hommes a été comme un sommet de la présence de la vérité, les hommes ont non seulement pas tout compris de son message, mais ont vite repris, pour ainsi dire, leurs croyances de l'époque, leurs conceptions concernant l'homme, la femme, l'enfant, le pouvoir, le monde et ses réalités, etc. La présence de Jésus-Christ a été et est comme un levain dans la pâte. La connaissance que l'on peut avoir de Dieu et de l'homme s'insère dans l'histoire de la connaissance que l'homme a de la réalité, histoire qui a vu l'émergence de discours particuliers tels que sont les sciences de manière singulière. Les découvertes qu'ont faites les hommes ont permis à ceux-ci de porter des vérités qu'ils n'étaient pas capables de porter avant (cf. *Jn* 16,12-13). Pour se comprendre, l'homme a eu besoin, a besoin de se découvrir de mieux en mieux. Absolutiser la tradition, c'est omettre tout cela.

Finalement, par rapport à la tradition et aux réflexions actuelles, le mieux n'est-il pas d'être comme un scribe instruit du Royaume des Cieux, comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et du vieux (cf. *Mt* 13,52) ?

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Le dogme de l'infaillibilité pontificale.* Ce dogme affirme que lorsqu'un pape (cf. la papauté en question) définit un point d'enseignement, cela est infaillible (cela ne peut être que vrai), mais uniquement dans des circonstances précises : si le pape s'exprime à toute l'Église (celle dite de confession catholique) et non à la seule région de Rome dont il a la charge pastorale (au sein de cette Église catholique), s'il le fait dans une volonté d'enseigner, si cela concerne la foi chrétienne ou la morale. Dans une telle circonstance, le pape ne serait donc plus sujet à un risque d'erreur ? Même si l'on considère qu'ayant la volonté d'exprimer une vérité, Dieu l'assisterait nécessairement pour ne pas qu'il dise une erreur, que ce passerait-il si un pape définissait volontairement, c'est-à-dire dans sa liberté, quelque chose de faux ? Ce qui est déclaré être une infaillibilité n'est-ce pas finalement une réalité faillible ? Si l'on répond que Dieu empêcherait un tel cas, contre la liberté d'une personne, qu'on veuille alors expliquer l'histoire des hommes en général et celle des chrétiens en particuliers, dont certains papes ; histoires qui ne manquent pas, hélas, d'injustices et de mensonges librement choisis et imposés.

On peut considérer au contraire que parmi ceux qui exercent dans l'Église une autorité pastorale (la conduite d'une communauté) certains se sont donné d'eux-mêmes une autorité en plus, l'autorité dogmatique (le "pouvoir de définir des vérités")[1], en déclarant exprimer infailliblement des vérités, certes en des circonstances particulières (comme un concile, c'est-à-dire une assemblée d'ecclésiastiques, ou une définition exprimée par un pape), et bien entendu en déclarant comme vérité infaillible que cette autorité viendrait de Dieu, parce qu'ils ont méconnu pour une part et par exemple la nature humaine, la réalité psychosociale du pouvoir, et que cela leur a servi (consciemment ou non) de "justificatif définitif" (verrouillage ?) d'un type d'organisation structurel de l'Église.

On peut considérer en effet que le type d'organisation structurelle au sein de l'Église (au-delà de la présence de membres chargés de la conduite pastorale et de ce qui lui est liée), a été laissée à la liberté des hommes par le Christ. Et on peut le comprendre en considérant que l'homme devait d'abord et doit toujours remettre en question, au cours de l'histoire, l'organisation et la gestion du pouvoir, car il avait et a bien des choses à comprendre de lui-même pour bien comprendre ce que Jésus-Christ révèle (cf. *Jn* 16,12-13). Par conséquent et considérant la finitude de toute organisation humaine, celle de l'Église catholique (comme celles des autres Églises) n'est en rien un "archétype idéal" et s'explique pour une part au moins par une reprise, au cours des premiers siècles de notre ère, de l'organisation de l'empire romain.

[1] D'après l'*évangile selon Matthieu*, Jésus a dit à Pierre : « Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux : tout ce qui tu lieras sur terre sera lié aux Cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux Cieux » (cf. *Mt* 16,19). Cela peut se comprendre non comme le don d'une autorité dogmatique ou morale, mais comme le fait que Jésus a vraiment laissé à la liberté des hommes la présence de son Royaume en cet univers (cf. l'Église). Lier et délier peut donc se comprendre comme le fait que ce qu'une personne exerçant une charge pastorale a lié en n'étant pas ajustée à Dieu, Dieu ne le délie pas de lui-même en cet univers, car il a laissé à la liberté de cette personne ou de la suivante de délier.

🗎 *La faillibilité spirituelle.* À l'inverse de cette vision de l'infaillibilité pontificale, on peut considérer notre "faillibilité spirituelle",[2] et ce qu'elle que soit notre place dans l'Église. Autrement dit, ni la prière, ni le temps et les moyens de discernement, ni la "grâce sacramentelle" (celle du baptême ou d'une ordination), même s'ils peuvent être d'une grande aide, ne nous protègent de nous tromper. Ne peut-on pas s'abuser soi-même, au risque d'abuser les autres, en refusant de considérer que ce que l'on peut croire être un "discernement dans la grâce de Dieu" peut n'être qu'une "erreur de notre esprit" (ou un mélange des deux) ?

[2] Un homme, comme l'a été Pierre, que certains appellent rétrospectivement le "premier pape", n'était-il pas spirituellement persuadé que Jésus en tant que Christ (*Mt* 16,15-17) ne pouvait passer par la croix (*Mt* 16,21-23) ?

Cinquième partie : L'Église en question

L'Église [1/2]

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *L'Église et le peuple d'Israël.* L'Église et le peuple d'Israël se réfèrent, pour une part, à la même histoire (cf. la Révélation). Par “peuple d'Israël”, on entend ici les héritiers, par tradition ou par choix, de l'Alliance avec ce peuple d'Israël dont parle la *Bible*, sans confusion avec l'État d'Israël et l'ensemble de sa population.[1] Et pour l'exprimer succinctement, le rôle confié par Dieu au peuple d'Israël, d'après la *Bible*, est d'être un peuple témoin, un peuple modèle tant sur le plan cultuel que sur le plan de la justice sociale (cf. les livres dits prophétiques de la *Bible*).

À l'intérieur de ces deux entités, Église et peuple d'Israël, on se dit membre d'un peuple avec qui Dieu fait alliance. Alors comment comprendre qu'il pourrait y avoir, par choix de Dieu, deux peuples de l'Alliance en un seul espace-temps ? En fait, on peut considérer que c'est justement le rapport de chacun de ces peuples envers le temps qui diffère.

Dans le peuple d'Israël, on attend la venue de la fin des temps, la venue d'un Christ. Or, par Jésus-Christ, c'est la fin des temps qui vient à nous, qui est déjà commencée. Par conséquent, tout être humain peut être participant de l'Église (Église en tant qu'elle est ajustée à Dieu), de ce peuple de la fin des temps, c'est-à-dire de ce peuple qui vit de l'éternelle communion qui existe en Dieu et que l'on appelle aussi règne ou royaume de Dieu. L'Église qui signifie, de par son étymologie, “assemblée convoquée ou appelée”, “rassemblement”, n'est donc pas de l'ordre d'un renouvellement du peuple d'Israël, ce peuple choisi par Dieu et issu de ce temps, mais de l'ordre de l'avènement d'un nouveau peuple issu de Dieu, d'un peuple définitif qui réunit tous les hommes quel que soit le peuple dont ils sont issus en ce monde (pour ma part, je suis en quelque sorte un franco-chrétien).

Les époux, épouses, pères, mères, fils, filles, étrangers, étrangères… dans telle ou telle société sont, dans l’Église, frères ou sœurs de tous, y compris entre eux : « Pour vous, ne vous faites pas appeler “Maître”, car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères.[2] N'appelez personne sur la terre votre “Père”, car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler “Chefs”, car vous n'avez qu'un seul chef, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. » (*évangile selon Matthieu* 23,8-11).

Au-delà des figures qu'elle prend, entre autre au niveau institutionnel, l'Église est formée et se forme encore tout simplement du fait que ceux qui adhèrent au Christ se retrouvent à être frères et sœurs les uns les autres, mais pouvant se comporter en bon ou mauvais frères et sœurs, et donner par là un caractère profond ou alors dérisoire à ces termes de frère et de sœur.

[1] L'attachement par ces héritiers (de l'Alliance entre Dieu et le peuple biblique d'Israël) à la « terre promise » dont parle la *Bible* est compréhensible. Quant aux conceptions et aux modalités de cet attachement, elles peuvent être diverses, y compris par rapport à une interprétation de la *Bible*, et toutes ne sont pas nécessairement légitimes.

[2] « Vous êtes tous frères » : La fraternité est ici première sur toute filiation humaine. Au-delà même de l’Église, cela peut être ainsi vu comme un appel à ne pas faire de notre père, de nos parents ou de ce que nous avons reçu de “nos pères” des absolus qui seraient prééminents à toute fraternité.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *L'Église en ce monde.* On peut considérer l'Église du Christ, cette assemblée des hommes désirée par Dieu, comme la communion de cette partie de l'humanité déjà pleinement présente dans le royaume, dans l'éternité de Dieu (cf. mort et résurrection), et de cette portion de l'humanité présente en cet univers et qui vit de ce royaume. Portion plutôt que partie, car les chrétiens en ce monde – partie de l'humanité – peuvent porter ce royaume plus en germe qu'en fruit.

L'Église en ce monde, l'Église telle qu'elle peut être considérée par la sociologie, a une "grandeur" (nombre de personnes) et surtout une "profondeur" (réalité de la communion) qui est à la mesure de la foi de ses membres : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (cf. *évangile selon Luc* 18,8). L'Église en ce monde n'est jamais que celle de notre condition présente : transitoire, imparfaite, jamais entièrement convaincante. Une telle Église n'a ou ne devrait avoir pour seule raison d'être que d'annoncer et de vivre l'Évangile du Christ.

Dans l'*évangile selon Jean*, on trouve ces paroles rapportées à Jésus : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » (cf. *Jn* 13,34-35). « Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi [cf. la Trinité]. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé [cf. l'incarnation]. » (cf. *Jn* 17,21). Par là, on peut considérer comme préférable — hélas — que certains n'entrent pas dans des communautés chrétiennes actuelles ou n'y entrent pas plus profondément ou même s'en éloignent, car leur personnalité ou d'éventuelles blessures ou fragilités ne leur permettraient pas de surmonter des "désamours" ou des scandales commis par des chrétiens, car « ce n'est pas la volonté devant votre Père qui est dans les Cieux qu'un seul de ces petits se perde » (cf. *Mt* 18,14). Mais les chrétiens peuvent aussi signifier, témoigner et transmettre l'amour que Dieu porte à chacun, et leurs communautés peuvent être de profonds lieux de communion en vérité, en leur sein et entre elles (cf. l'unité des chrétiens).

🗎 *L'appellation "Église notre mère".* L'Église est appelée par certains "notre mère". C'est en effet une image que l'on peut donner à un groupe humain (ou à telle réalité) dans lequel on naît à telle ou telle dimension ou alors dans lequel ou trouve telle ou telle nourriture (matérielle ou spirituelle). Mais cette image est poétique et n'est pas philosophique. Et il y a peu de tomber dans l'idolâtrie (absolutiser ce qui est relatif), comme celle de la "mère patrie", de la Terre-mère, ou dans un respect mais dénuer de sens critique ("Gaïa" peut nourrir mais n'est pas sans danger).

Concernant l'Église, si l'on naît *en elle* à une communion particulière avec Dieu et avec les autres, ce n'est pas d'elle que nous naissons à cela, mais c'est *de Dieu*. De plus, les "frontières" de l'Église (en tant qu'ajustée à Dieu) nous sont inconnues, car nous ignorons pour une bonne part (à moins de savoir juger la profondeur des cœurs) qui ont été touché et à quel degré par l'amour de Jésus-Christ, qui en vivent et à quel point, que ce soit au sein de nos communautés ecclésiales ou en dehors.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *"Apôtre"*. Dans le *Nouveau Testament* (seconde partie de la *Bible chrétienne*), diverses personnes portent le nom d'apôtre. Le terme grec *apostolos* a la signification d'envoyé : « Un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un *apostolos* plus grand que celui qui l'envoie » (cf. *Jn* 13,16). L'apôtre est un émissaire. Il transmet à un ou à des destinataires le message qu'un autre (individu ou groupe) lui a remis. En ce sens général, Paul, personnage important de l'Église naissante, a en quelque sorte toujours été un apôtre, comme persécuteur de l'Église puis comme membre de l'Église. En effet, lorsqu'il était persécuteur, il était un envoyé officiel de l'autorité politico-cultuelle de Jérusalem (cf. *Actes des apôtres* 9,1-2).

Être apôtre en temps que chrétien, c'est transmettre la Bonne Nouvelle, l'Évangile, comme l'a fait celui qui en a été le premier apôtre, Jésus-Christ lui-même, envoyé du Père : « Qui vous accueille m'accueille moi-même, et qui m'accueille accueille Celui qui m'a envoyé » (*Mt* 10,40), à condition bien sûr d'être fidèle à cet Évangile (*Mt* 5,13). Et libre au destinataire de recevoir ou non ce message. Il ne s'agit donc pas de forcer l'autre à croire, par exemple en étant intrusif, mais il s'agit de ne pas taire ce que l'on croit être une bonne nouvelle pour tous (*Mt* 5,14-16).

L'apostolat, l'annonce de la Bonne Nouvelle en paroles et en actes, est une mission confiée à tous les disciples du Christ. Mais il semble bien que Jésus ait attribué de lui-même ce nom à douze de ses disciples en particulier (cf. *Lc* 6,13). Si durant sa vie publique, Jésus a envoyé soixante-douze disciples en mission (cf. *Lc* 10,1-20), il a envoyé les Douze en mission et eux seuls (cf. *Mc* 6,7-13). Cependant si Jésus a formé un groupe particulier, il a aussi dit d'un homme qui exorcisait sans faire partie du groupe qui le suivait : « ne l'empêchez pas » (cf. *Mc* 9,38-39 → cf. Dieu face à la question du mal). Il faut donc être prudent quant à donner, aux personnes ayant charge pastorale dans l'Église, l'exclusivité de certaines prérogatives.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *"Père".* Divers termes sont utilisés concernant celles et surtout ceux qui reçoivent une charge pastorale dans l'une ou l'autre Église locale, qui reçoivent mission de sa conduite.

Plusieurs de ces termes sont en lien avec le mot père : le terme "père" lui-même, "pope" que l'on retrouve chez les orthodoxes, "patriarche", ou bien le terme "pape". Or n'est-ce pas Dieu et lui seul qui nous enfante à la foi en lui ? qui donne ses grâces pour que cette foi grandisse et porte du fruit ? Bien entendu, nombres de personnes peuvent nous y aider et être des passeurs de la grâce de Dieu mais, potentiellement et en telle ou telle circonstance, pas moins l'enfant que le théologien, pas moins le "simple fidèle" voire le non-chrétien que celui qui est ordonné à une charge pastorale. Et n'est-il pas écrit : « N'appelez personne sur la terre votre "Père", car vous n'en n'avez qu'un seul, celui qui est dans les cieux » (*Mt* 23,9) ?

Quant au terme "évêque" ou "épiscope", de part son étymologie, il se rapporte à "gardien", "protecteur", "celui qui observe du dessus, qui surveille". On retrouve donc quelque chose de la notion du père, surtout dans un sens de chef de famille. Or n'est-il pas écrit également : « Pour vous, ne vous faites pas appeler "Maître", car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères » (*Mt* 23,8) ?

🗎 *"Prêtre".* Pour ce qui est du terme prêtre, il y a eu un glissement de son et de sens de *presbytre*, c'est-à-dire ancien, à prêtre. Dès les premières communautés chrétiennes et dans nombre de communautés en général, ce sont les anciens qui prenaient part à leur gouvernement du fait que l'ancien était estimé avoir plus de sagesse issue de l'expérience, puisque ayant vécu plus longtemps que les autres ; même s'il y eut aussi des jeunes hommes d'impliqués (cf. *première épître à Timothée* 4,12).

Mais passant d' "ancien" à "prêtre", on y ajoute l'idée du sacré au risque de ses écueils, voire l'idée d'un sacrifice (cf. la croix). Or le sacrifice salvateur définitif fut accompli par Jésus à la croix, lui qui est le seul et définitif Grand Prêtre (cf. *épître aux hébreux*), c'est-à-dire parfait médiateur entre Dieu et les hommes, par qui nous sommes pleinement adoptés, accueillis dans l'amour de Dieu. Certes, on célèbre le don du Christ lors du repas qui fait mémoire de sa Pâque, mais n'est-ce pas Jésus-Christ qui préside au-delà des apparences cette célébration puisque, nous l'a-t-il dit d'après l'*évangile selon Matthieu*, « là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (*Mt* 18,20) ; ce qui fut manifeste d'après le récit dit des disciples d'Emmaüs où Jésus ressuscité a présidé lui-même à la communion (*Lc* 24,13-32). Cette affirmation n'est en rien une porte ouverte à une célébration dénaturée, en ce sens que ce n'est en rien un appel à manquer de communion en faisant quelque chose qu'entre telles personnes en vase clos ou sans discernement. À l'inverse, cela ne sous-entend aucunement que le fait de réserver l'animation ou la présidence du cœur de cette liturgie à telle personne dénaturerait cette liturgie, mais cela sous-entend uniquement que c'est une restriction sans fondement véritable. Enfin, on peut noter que les douze apôtres choisis par Jésus-Christ n'étaient pas a priori des prêtres du peuple juif.

🗎 *Au risque du pouvoir.* Toutes ces appellations ne sont-elles pas finalement un retour d'un abus ou d'un potentiel abus de pouvoir ? Si à de nombreuses reprises Jésus a fustigé le pouvoir de celui qui domine en le mettant face à l'attitude du service, c'est que l'être humain a une excellente capacité de justifier de bien des manières la présence d'un pouvoir (de gouverner, d'interpréter, de présider une célébration…) qui domine sur les autres, quitte à affirmer qu'il ne fait que servir ce pouvoir, ou qu'étant au sommet d'une hiérarchie, il ne serait que le serviteur des serviteurs.

À l'inverse, avec le terme de pasteur, on peut estimer qu'il sous-entend en premier lieu celui ou celle qui connaît ses brebis et en prend soin, même si l'abus de pouvoir est également possible.

▼ Métaphysique chrétienne

Le sacerdoce en question. Avec le terme de prêtre, on parle aussi de sacerdoce : Tous les chrétiens seraient “prêtres” (“sacerdoce universel”), voire certains plus particulièrement (“sacerdoce ministériel”) d'après certaines croyances.

On peut lire dans la *Bible* : « Vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte » (cf. *livre de l'Exode* 19,6) aurait révélé Dieu au peuple d'Israël et donc ce qu'il leur aurait demandé d'être. Dans le *livre d'Isaïe*, il est annoncé : « Et même parmi eux [les non-juifs], je prendrai des prêtres, des lévites [membre de la population du peuple d'Israël qui était consacrée au service du culte], dit le Seigneur » (cf. *Is* 66,21 et *Is* 56,3-7), ce que l'on peut donc considérer comme se réalisant pleinement avec l'Église. En effet, de même que les chrétiens sont tous appelés à être apôtres, témoins de l'Évangile, ils sont tous appelés à être prêtres, c'est-à-dire à faire de toute leur vie un sacrifice de louange à Dieu (un don de soi avec un cœur disposé à chanter l'amour de Dieu, ce qui nécessite donc de connaître un tant soit peu qui est Dieu).

On peut considérer que c'est ce que l'on retrouve dans le *Nouveau Testament* avec le seul texte où l'apôtre Paul se dit lui-même prêtre en rapport avec l'annonce de l'Évangile, parlant de « la grâce que Dieu m'a donnée d'être un officiant de Jésus Christ auprès des païens, prêtre (en grec *hierourgounta*) de l'Évangile de Dieu, afin que les païens deviennent une offrande agréable [en s'offrant à leur tour à Dieu], sanctifiée par l'Esprit Saint » (cf. *épître aux Romains* 15,15-16). Cela fait écho au passage où il affirme dans la même épître qu'il rend lui-même à Dieu « un culte spirituel en annonçant l'Évangile de son Fils » (cf. *Ro* 1,9). Mais qu'en est-il d'un éventuel sacerdoce particulier ?

Dans le peuple d'Israël, certains hommes ont été institués prêtres pour être les serviteurs du sanctuaire, des médiateurs entre Dieu et les hommes. Une fois l'an, le Grand Prêtre apparaissait dans son rôle de médiateur parmi les médiateurs, en officiant au jour du Grand Pardon pour le pardon des péchés de son peuple. Les prophètes (“portes-paroles” de Dieu), dont certains furent de la lignée des prêtres comme Jérémie et Ézéchiel, ont dénoncés des défaillances et des abus de ces prêtres. Aussi est-ce de Dieu lui-même que l'on attendait finalement la réalisation d'un sacerdoce parfait. Or Jésus est le prêtre par excellence – « Et pour eux je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés par la vérité » (*Jn* 17,19) –, celui qui a offert le sacrifice parfait et définitif du fait qu'il est le médiateur parfait : le Verbe fait chair (*Jn* 1,1-18), vrai Dieu et vrai homme (cf. incarnation).

En conséquence, les personnes exerçant une charge pastorale dans l'Église ne sont pas appelées à être médiatrices entre Dieu et les hommes comme l'étaient les prêtres au Temple de Jérusalem, mais à être au service de la médiation exercée par le Grand Prêtre définitif qu'est le Christ. Si elles se grandissent, elles risquent de masquer celui qui nous sauve du péché et de la mort, le Bon berger, le seul Maître, le seul Prêtre, Fils unique de l'unique Père, « or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (*Jn* 17,3). À un homme qui s'était prosterné devant lui, l'apôtre Pierre a dit : « Lève-toi ». Il l'aida à se relever et ajouta : « Moi-aussi, je ne suis qu'un homme » (cf. *Actes des apôtres* 10,26).

▼ Métaphysique chrétienne

La question de la configuration au Christ. Si dans le sacerdoce universel, nous sommes appelés par amour à offrir à Dieu ce que nous sommes et ceux que nous portons dans notre cœur, voire à sacrifier telle chose ou même notre vie en fidélité à l'Évangile de la vie, nous ne sommes cependant pas le Christ. On peut donc se configurer à lui comme modèle autant que cela nous est possible, mais on ne peut jamais être totalement et perpétuellement comme lui, non seulement en ce monde, mais également dans l'éternité si l'on considère que seul Jésus-Christ est pleinement homme mais également pleinement Dieu depuis toute éternité (cf. la Trinité et l'incarnation).

Le terme configuration correspond donc à la croyance qu'un chrétien serait comme le Christ, voire serait la manifestation, le signe visible du Christ. Sauf que nul n'est sans finitude et nul n'est sans commettre de péché. Si en telle circonstance ou période nous pouvons être et agir comme le Christ, totalement sous la motion de l'Esprit et donc révéler une part de l'Évangile du Christ, en une autre circonstance ou période, nous pouvons être infidèle à cet Évangile. Avec cette notion de configuration, on risque bien de prononcer à tort le nom de Dieu (faire passer certaines choses pour sa volonté), de s'abuser soi-même et d'abuser les autres.

Il peut aussi y avoir de sous-entendue l'idée qu'une mission, qu'un ministère, serait confiée pour toujours à telle ou telle personne puisque déclarée par des ecclésiastiques « configurée au Christ » ; même si ses ecclésiastiques peuvent affirmer que l'appel à cette mission est certes permanent mais que l'exercice effectif de celle-ci peut être suspendu y compris de manière permanente : « Il est prêtre, agissant en la personne du Christ … mais uniquement lorsqu'il agit en fidélité à l'Église » ; « C'est un caractère définitif … même si on lui a retiré sa charge ». On peut voir là ce qu'à une croyance que l'on peut estimer théorique (une idéologie en somme), on a dû ajouter de manière bien pragmatique face à la réalité telle qu'elle peut être. Plus encore, on peut estimer que cette idée de « configuration pour toujours », sans renier le bienfait d'une saine fidélité, s'oppose non seulement pour une part à la liberté humaine, au libre arbitre, mais aussi et surtout à un nouvel appel de Dieu plus en adéquation avec la réalité, car l'histoire des hommes n'est pas figée (cf. la prédestination).

Le pastorat. Finalement, on peut donc considérer que la charge pastorale, sans renier sa place, sa nécessité, n'est pas liée à une “nature” dont certains seraient revêtus, mais à une mission particulière. Cela donne lieu pour toutes et tous d'être participants d'un sacerdoce unique et universel où des ministères (fonctions ou services) peuvent être pareillement exercés par toute personne en ayant la compétence (cf. l'ordination à la charge pastorale). Ici sont “pasteurs” toutes celles et ceux qui ont reçu la charge de la la conduite de l'Église comme de veiller à ce qu'elle soit bien animée tant sur la fond que sur la forme.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Vocations et missions.* Dans les *Actes des apôtres*, on peut considérer deux types d'appel à une mission qui disent à la fois le besoin d'organisation de l'Église et l'inattendu venant de Dieu, car n'est-ce pas lui qui sait le mieux ce dont l'Église a vraiment besoin pour son présent et son avenir ?

Dans le premier type d'appel, on trouve celui de Matthias (*Ac* 1,15-26) ainsi que celui des “Sept” (*Ac* 6,1-6). Concernant Matthias, il s'agissait d'après l'apôtre Pierre que la place laissée par Judas Iscariote ne soit pas vacante et de choisir quelqu'un d'après un critère qui peut se résumer en une personne pouvant bien témoigner de Jésus-Christ. Concernant les “Sept”, il s'agissait de pourvoir « au service des tables » et de choisir pour cela « sept hommes de bonne réputation, remplis d'Esprit et de sagesse ». Dans ces deux cas, c'est la communauté qui présenta les personnes répondant aux critères établis. À noter que dans toutes ces situations, les personnes furent choisies alors qu'elles étaient déjà aptes à exercer leur mission et qu'elles n'avaient donc pas été spécialement formées en vue de cela, puisqu'il y a avait déjà de telles personnes suffisamment formée ordinairement.

Dans le second type d'appel, on trouve celui de Paul (*Ac* 9,1-20) où il reçut révélation de Jésus-Christ et de témoigner de lui, mission qu'il accomplira après sa conversion, « sans attendre », car de part son parcours et ses capacités, il en était déjà apte également. Ce choix envers Paul n'émana ni de la communauté, ni de ceux qui en exerçaient la charge pastorale. Dieu avait choisi Paul de sa seule initiative. Mais si les baptisés ou ceux qui exerçaient la charge pastorale avaient refusé Paul, de quel apôtre l'Église aurait manqué ! Par conséquent, si l'Église se donne des règles pour choisir les personnes qui par exemple ont charge pastorale, n'est-elle pas également appelée à accueillir ou du moins à ne pas rejeter l'inattendu venant de Dieu ?

De plus, le Christ n'est-il pas comme « un homme qui part en voyage : il a laissé sa maison, confié à ses serviteurs l'autorité, à chacun sa tâche » (cf. *Mc* 13,34). Or, ne peut-on pas considérer que ce que chaque personne est singulièrement et profondément, avec ses talents propres, est une parole, une vocation de Dieu sur elle et pour les autres, pour l'Église et pour la société ? Ce qu'elle peut ainsi accomplir de particulier au regard de l'Évangile, pour mais aussi au-delà des fonctions ou missions ayant habituellement ou actuellement cours dans l'Église, ne devrait-il pas alors être discerné, accompagné et soutenu, si besoin par des moyens fournis par la communauté chrétienne ? Prendre en considération les talents connus ou pas encore éclos de chaque personne, n'est-ce pas en ce sens se mettre à l'écoute de l'Esprit Saint ? permettre à l'Église d'avoir les ministères dont elle a besoin aujourd'hui et pour demain, dont ceux de la charge pastorale ?

▼ Métaphysique chrétienne

Ordination, célibat et mariage. Dans l'*évangile selon Matthieu* et uniquement dans ce livre, il est écrit, sans que la pensée soit plus explicitée : « Il y en a qui se sont eux-mêmes rendus eunuques à cause du Royaume des Cieux. »[1] (cf. *Mt* 19,12). Tout d'abord, vivre un célibat chaste à cause du Royaume des Cieux, à cause de l'annonce de l'Évangile en parole et en acte, n'est ni un appel à vivre un désert relationnel, ni un appel à vivre un désert affectif.

Il est écrit à la suite de cette citation : « Comprenne qui peut comprendre ! », et surtout, il est écrit qu'ils se sont « eux-mêmes » rendus tels et non qu'on les ait rendus tels. Il n'y a d'ailleurs pas besoin d'être chrétien pour choisir de vivre dans le célibat du fait de telle ou telle cause à laquelle on se consacre. Le choix d'un tel célibat n'appartient donc sainement qu'à la liberté de chacun, mais on peut aussi considérer qu'un tel choix est aussi en lien avec l'histoire singulière de chacun, histoire que Dieu n'enferme pas dans un destin tout tracé (cf. la prédestination).

Sans dénigrer en rien la possibilité et la réalité du mariage, se consacrer pleinement au Royaume des Cieux par le célibat est un bien (si cela n'est pas une fuite ou une forme de mépris de soi), mais il n'y a aucune nécessité intrinsèque à l'ordination, à l'exercice de la charge pastorale, qui appellerait à lier mariage, célibat et ordination. On parle d'ailleurs de “discipline”, de règle de conduite.

En liant mariage et ordination, on demande que la personne qui sera ordonnée soit déjà mariée et qu'elle ne quitte plus son état après l'ordination, ce qui peut pousser de futurs ordonnés à chercher hâtivement “l'âme sœur” ; et où l'on peut en plus interdire à une personne ordonnée qui est devenue veuve de se remarier, y compris quel que soit l'âge de ses éventuels enfants.

En liant célibat et ordination, il faut alors que les futurs ordonnés ne répondent pas oui à une question qui aurait deux dimensions (l'ordination et l'état de célibataire), mais répondent oui à deux questions distinctes, ce qui demande une grande maturité, et donc pas uniquement de croire que l'on a cette maturité ou que d'autres disent que l'on en dispose, mais qu'on l'ait effectivement ; ce qui demande aussi un grand détachement, car répondre oui à l'ordination sans répondre par un oui franc et réfléchi à l'état de célibataire devrait pousser à dire finalement non à l'ordination.

Il est vrai cependant que l'on peut considérer que telle ou telle mission liée à l'ordination demande de faire appel à des célibataires plutôt qu'à des mariés (par exemple pour cause de temps et d'énergie a y consacré ou pour cause de grave danger). Mais peut-être faudrait-il que l'appel à l'ordination (de célibataires ou de mariés) soit le fait premier d'un engagement de l'Église envers des personnes qui soient déjà pleinement adultes et qui sont déjà aptes ou presque déjà aptes à cette vocation, sans exclure non plus l'inattendu à travers des personnes, y compris des jeunes, qui portent un appel singulier ? Certes, il y a la question de la liberté humaine face aux appels de Dieu, mais n'en est-il pas moins étrange, pour telles et telles Églises locales, qu'il y ait des “manques” de vocations dans telle région du monde et que l'on fasse des pré-sélections dans une autre, vu le nombre de personnes qui se présentent ? Dieu qui appelle ne saurait-il pas compter ou n'y aurait-il pas plutôt quelque chose à revoir, à repenser ?

[1] La citation conclut une controverse sur la répudiation. Il n’est donc pas certain que cela concerne un quelconque célibat, car un eunuque peut être marié (comme Potiphar, l’eunuque égyptien, qui prit sous son toit Joseph, fils de Jacob-Israël ; cf. *livre de la Genèse* au chapitre 39). Il s’agirait ainsi d’un appel à l’homme marié de “s’amoindrir de sa puissance” pour vivre son mariage comme une alliance à réaliser, constituée par les deux et non par l’un aux dépens de l’autre.

Si l’on suppose que cette citation concernerait cependant bien, ou également, le célibat consacré, on pourrait de même considérer qu’il y a de présent l’idée d'un sacrifice, d'une renonciation, d'un détachement de soi (*Lc* 17,10). Or, sans aller jusqu'à écarter ce qu'il peut y avoir de juste dans la sublimation (transformation de pulsions ou de désirs, tel le désir de la paternité ou de la maternité, en valeurs socialement reconnues), est-ce sain ou saint de parler de paternité ou de maternité spirituelle ? N'est-il pas écrit que dans l'Église nous sommes tous frères et n'avons qu'un seul Père (*Mt* 23,8-11) ? C'est Dieu qui enfante et non pas les Chrétiens ou l'Église. Ne serait-il pas plus juste de parler de fraternité ou d'accompagnement spirituel ? Certes, on peut aider à faire grandir dans la foi, mais ne faut-il pas aider à faire cheminer jusqu'à une foi mature ? Quoi qu'il en soit, la notion de paternité ou de maternité spirituelle peut être portée par une forme cachée d'accaparement de l'autre.

▼ Métaphysique chrétienne

L'ordination des femmes (1/2). Tout d'abord, nous pouvons considérer que dans la *Bible* elle-même est exprimée l'égale dignité de l'homme et de la femme (cf. *Genèse* 1,27), sachant qu'être un « vis-à-vis », une « aide » pour l'homme (cf. *Gn* 2,18-24), ce peut être aussi, sans l'exclure, de le remettre à sa juste place. Plus encore, aucun des *évangiles* ne rapporte une parole de Jésus excluant l'ordination (la charge pastorale dans l'Église) aux femmes, et aucun de ces *évangiles* ne mentionne de manière explicite une telle exclusion.

On peut considérer le repas où Jésus exprima l'offrande de sa vie à ses disciples, institua le repas ecclésial. Ce repas était un repas pascal, un repas en lien avec la Pâque juive. Traditionnellement, c'est en famille, donc femmes comprises, que l'on devait prendre part au repas pascal (*Exode* 12,3). On peut donc se demander si les femmes, en particulier celles qui suivaient Jésus et qui plus tard furent présentes au pied de la croix, comme la mère de Jésus, ont été présentes à ce repas, présentes quand Jésus a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » ? Si l'*évangile selon Marc* (14,12-25) et celui *selon Matthieu* (26,17-29) mentionnent clairement la présence des « Douze [apôtres] », ils ne sont cependant pas très précis en utilisant souvent le terme de « disciples ». Toutefois, l'*évangile selon Luc* (22,7-30) fait quant à lui mention de « Pierre et Jean » et des « apôtres » ce qui tendrait vers la seule présence des Douze.

On se retrouve donc avec l'argument du choix des douze apôtres (apôtres signifiant envoyés) qui ne furent que des hommes. Tout d'abord, on peut considérer que cet argument n'est pas d'une ferme solidité, car il considère comme règle permanente un fait qui n'a pas reçu de suite d'éclairage de la part de Jésus, dans le sens où les *évangiles* ne rapportent pas d'explication directement liée au fait que Jésus n'avait choisi que des hommes et pas de femmes. Ce n'est pas parce Jésus n'a pas fait quelque chose — ici : n'a pas choisi de femme à cette occasion du choix des Douze — qu'il a nécessairement établi une norme permanente pour tous les temps à venir. Plus encore, on peut considérer que les apôtres ont été choisis dans un contexte où le salut devait d'abord être apporté au peuple d'Israël, peuple dont on dit qu'il est issu de douze tribus, chacun d'elle étant liée à un patriarche. D'ailleurs, Jésus fit mention de ces douze tribus d'Israël à ses douze apôtres, mention qui est placée dans l'*évangile selon Luc* en suite de l'institution du repas ecclésial (*Lc* 22,30), repas qui eut lieu alors que la diffusion universelle de la Bonne Nouvelle (en Judée et hors de Judée) par les seuls disciples de Jésus (après la résurrection de celui-ci) n'est pas encore effective.[2]

À une femme, étonnée que Jésus converse avec elle, celui-ci fit comprendre que le salut vient des Juifs (du peuple d'Israël avec qui Dieu fit alliance), mais que vient aussi un temps où ce salut (la libération du péché et ses conséquences) sera pour tous (cf. *Jn* 4,21-26). Mais aussi, alors que l'appartenance au peuple d'Israël a été mise en lien avec le rite de la circoncision, rite que seuls les hommes peuvent recevoir, l'appartenance à l'Église a un lien avec le baptême qu'hommes et femmes peuvent recevoir. Enfin, c'est par des femmes disciples (*Lc* 8,1-3 ; 23,49.55) — voulant prendre soin du corps de Jésus et premières témoins de la résurrection — que fut transmis un ordre aux disciples (*Mc* 16,7). La parole qu'elles transmirent n'était donc pas sans une certaine autorité. Et quoi qu'il en soit de la fête de Pâque, pour ce qui est de celle de la Pentecôte (où eut lieu le don de l'Esprit Saint promis par Jésus-Christ), on peut considérer que le livre des *Actes des apôtres* y mentionne leur présence (*Ac* 1,14 ; 2,1).

[2] Il y a également cet épisode où les Douze sont uniquement missionnés auprès des « brebis perdues de la maison d'Israël » (*Mt* 10,1-6).

▼ Métaphysique chrétienne

♦ *L'ordination des femmes (2/2).* Mis à part les textes bibliques et leur interprétation possible, il y a également l'argument que les personnes ordonnées représenteraient Jésus-Christ et que celui-ci était un homme. Sauf que Jésus-Christ n'a pas uniquement apporté le salut aux hommes, mais il l'a aussi apporté aux femmes. De plus, pour réaliser son dessein de salut, il a voulu s'associer une femme : Marie (cf. l'incarnation). Dans l'épisode dit des noces de Cana, la parole de Marie envers les serviteurs n'est pas non plus sans une certaine autorité (cf. *Jn* 2,5).

Il y a enfin l'argument de la tradition, sauf que l'on peut considérer qu'il peut s'agir d'une coutume sans la vérité, c'est-à-dire d'une vielle erreur perpétuée, née dans un contexte historique de rapports particuliers entre l'homme et la femme (cf. la vérité).

Mais au-delà de toute cette argumentation biblique ou théologique, on peut considérer que le véritable lieu de questionnement est d'abord à rechercher dans le vis-à-vis homme-femme. S'il existait une forme réservée aux femmes et clairement instituée par Jésus-Christ qui face vis-à-vis, complément à l'ordination, alors on pourrait considérer que l'ordination est réservée aux hommes. Mais cela n'est pas le cas. Le seul lieu où les femmes peuvent apporter un vis-à-vis aux hommes dans l'ordination à la charge pastorale est dans cette ordination elle-même. Refuser cela aux femmes n'est-ce donc pas non seulement manquer à l'égale dignité des hommes et des femmes, mais aussi manquer à la richesse de cette altérité qui est constitutive de l'humanité ?

L'accompagnement spirituel [1/1]

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 On peut tout d'abord noter que quelle que soit la personne qui exerce un accompagnement spirituel, celui-ci est une chose tandis que l'exercice d'une charge pastorale, l'accompagnement d'une communauté chrétienne, en est une autre (cf. le pastorat). L'un tient en effet de prime abord de la relation d'aide tandis que l'autre tient de prime abord de l'animation et de la gestion d'un groupe humain.

Concernant toute relation d'aide, elle s'inscrit en regard des problèmes existentiels de la vie humaine et se pose en accompagnatrice de la personne humaine, par exemple pour éveiller des potentialités qui visent à la réalisation de soi. Mais au-delà des généralités communes, il existe diverses relations d'aide, divers accompagnements, comme l'accompagnement social (telle l'aide à l'insertion) ou l'accompagnement psychologique. Nous pouvons dire que chacune à son champ : avec les exemples ci-avant, nous avons le champ social et celui de la psychologie clinique. De ce point de vue, nous pouvons affirmer que le champ de l'accompagnement spirituel est celui de la foi : « Où en est l'accompagné au niveau ou sur le plan de la foi ».

Toutefois, ce n'est pas tant sur un champ d'action spécifique, sur une “aide en vue de” que se situe l'accompagnement spirituel. Sa spécificité première est d'être une relation d'aide où Dieu est nommé. Ainsi, cette relation d'aide a un statut d'autonomie par rapport à la psychologie — et n'a pas à se substituer à elle —, car elle situe la personne (ou un couple, cf. le mariage) dans la perspective de la vie évangélique et non dans celle de sa seule santé ou bien être. Ainsi, il peut aussi y avoir une prise de conscience “spirituelle” y compris par rapport à une guérison.

Pour le dire autrement, le dialogue ne se déroule pas selon le seul axe horizontal, mais est ouvert à la possible intrusion de la dimension spirituelle. La pratique de l'accompagnement spirituel comporte par conséquent une double entrée dans la biographie d'autrui : l'intervention humaine avec ses indispensables outils et pratiques éthiques d'accompagnement issus des sciences humaines, et celle de l'Esprit Saint. L'Esprit, dans sa rencontre avec la subjectivité humaine, nous restitue “l'image de Dieu”, nous restitue ce que nous sommes en profondeur, que le péché a pu voilée ou brisée. Mais pas seulement, car l'Esprit dilate ou fait éclore également nos puissances d'amour.

Par conséquent, on se trouve là dans un champ d'action où la catégorie dominante ou d'importance est l'imprévisible. Mais c'est justement pour cette raison que l'Esprit est source d'espérance et fondement de cette intervention humaine, laquelle reste placée dans l'ordre de la finitude, du partiel et du provisoire. Avec la certitude que c'est ce Souffle de vie qui peut animer notre existence, nous ne pouvons prétendre, sans déraison, à une quelconque forme d'omnipotence ou d'omniscience et nous sommes logiquement conduit à reconnaître la puissance de son action transformatrice. Ainsi, la relation d'aide selon l'Évangile ne peut qu'invoquer humblement avant, pendant et après l'accompagnement : « vient Esprit créateur ».

Être visité par l'Esprit Saint jusque dans sa subjectivité est bien le “secret” de la relation d'aide selon l'Évangile. Cet accompagnement se place donc en situation d'attente et de service de la manifestation de l'Esprit. Ce n'est donc pas seulement une existence humaine a relire à la lumière de l'Évangile qu'il s'agit d'accompagner, mais aussi ce qui peut résulter d'une visitation de l'Esprit, parfois au-delà des apparences positives qui pourraient masquer des éléments encore mal ajustés.

En résumé, l'accompagnement spirituel se situe sur le plan du nouvel être ou de l'être renouvelé par l'Esprit Saint : libération authentique de l'homme, son expression de soi, sa réalisation en tant qu'enfant de Dieu, sa croissance vers Dieu et vers ses frères et sœurs en humanité…

Quant à l'accompagnateur, voilà des questions d'importance pour lui : si telle est ma vocation, que dois-je être, savoir, dire et faire pour aider celui que j'accompagne ? Et, en particulier au regard des autres domaines de la relation d'aide, où peut commencer et où doit s'arrêter l'accompagnement spirituel, et donc également, comment mettre la personne (ou un couple) en lien avec un autre type d'accompagnement afin de ne pas la laisser démunie sur ce qui n'est pas ou plus du ressort de ma mission ?

Le pouvoir dans l'Église [1/2]

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Être lucide.* Quelle que soit la structure, l'organisation d'une Église, il ne faut jamais éluder la présence et la question du pouvoir. En premier lieu, lorsque nous avons un pouvoir effectif envers telle-s ou telle-s personne-s (de part notre mission, de part notre position dans l'organisation, de part un rapport affectif, etc.), il faut être conscient que nous pouvons en abuser volontairement ou mal en user involontairement.

Le surnom donné par Jésus à Simon (cf. *Jn* 1,42) signifie Pierre ou Rocher, c'est-à-dire ce sur quoi on peut s'appuyer. Cependant, si l'apôtre Pierre est bien celui à qui Jésus a dit : « Heureux es-tu, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux » (cf. *Mt* 16,17), il est aussi celui à qui Jésus a dit : « Retire-toi ! Derrière moi, Satan ! Tu es pour moi occasion de chute, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (cf. *Mt* 16,23). Être Pierre, être un appui, est pour Simon un appel et non un état de fait. Cet appel peut se lier à la demande de Jésus d'affermir ses frères, c'est-à-dire de rendre solide leur foi, leur attachement au Christ (cf. *Lc* 22,32), ce qui nécessite aussi de leur permettre de discerner par eux-mêmes, d'exercer véritablement leur libre arbitre afin que leur foi ne soit pas qu'un attachement affectif qui serait donc fragile. Et ainsi, si par un choix en leur conscience, ils décident cependant de quitter une communauté chrétienne, ils seront en capacité d'éviter les groupes sectaires et tous ceux qui sont des loups pour l'homme, en capacité de savoir ce qui peut leur être occasion de chute.

Quittant une Église particulière, certains les considéreront comme des brebis égarées. Cependant même considérée ainsi, la brebis égarée n'est pas nécessairement celle qui s'est égarée d'elle-même mais elle peut être aussi celle qui a été blessée par d'autres (cf. *Mt* 18,10-14). Et encore faut-il qu'il y ait quelqu'un qui se décide à laisser paître sans lui le troupeau même nombreux pour aller la chercher, pour au moins reconnaître devant elle qu'elle a bien été blessée et qu'elle peut, si elle le souhaite, s'appuyer sur lui comme à un ami et ce quel que soit son choix par rapport à l'Église.

Concernant les abus de pouvoir, si l'amour dans l'Église voire l'amour de l'Église appelle à vivre la communion et le pardon, ce ne doit pas être un prétexte pour manquer à la justice et à la vérité ou pour les étouffer et encore moins de faire croire que ce serait aimer l'Église.

À l'inverse, ce n'est pas parce que nous avons un pouvoir que nous ne pouvons pas être influencer par d'autres, y compris par des subordonnés ou par ceux qui sont pour une part dépendant affectivement de nous. En somme, comme garde-fou, outre la volonté de ne pas dominer, il n'y a pas mieux qu'une lucidité au clair sur la réalité de notre personne, de nos relations et sur le pouvoir tel qu'il s'exerce effectivement, au-delà des règles établies ou des théories ou croyances.

▼ Métaphysique chrétienne

🗎 *Se donner les moyens d'un juste pouvoir.* Un moyen pour mettre en œuvre une lucidité sur notre responsabilité est de savoir rendre compte de ses propres actions, de son pouvoir, car « quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de crainte que ses œuvres ne soient démasquées. Celui qui fait la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées, elles qui ont été accomplies en Dieu. » (cf. *Jn* 3,20-21).

Un autre moyen par rapport à la gestion du pouvoir est la collégialité. Si on considère que Jésus a choisi Pierre, il a également choisi le groupe des Douze dans lequel était Pierre. Et au-delà même de la gestion du pouvoir, on peut considérer qu'il s'agit de mettre en œuvre une réalité plus profonde, celle qui découle de l'amour de communion que Dieu a en lui-même et dont il désire que nous soyons participants (cf. la Trinité), ce qui a fait dire à Jésus, peut-on considérer, non pas “là où l'un de vous”, mais « là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (cf. *Mt* 18,20).

De plus, si les personnes qui exercent le pastorat sont celles qui prennent soin des brebis et savent les guider, c'est également celles qui savent laisser paître en liberté. Il faut en effet laisser de l'espace et du temps, tout en accompagnant aux moments opportuns, pour que naissent les initiatives, pour qu'elles se déploient, pour qu'elles s'ajustent ou se réajustent.

Il s'agit également de savoir pourquoi on exerce un pouvoir, fut-il bien organisé avec ses garde-fous. À l'apôtre Pierre, Jésus a demandé par trois fois s'il l'aimait (cf. *Jn* 21,15-17). Après les affirmations de Pierre, Jésus lui a dit : « Paix mes agneaux », « Sois le berger de mes brebis », « Pais mes brebis ». La conduite de l'Église exige un amour bien orienté afin que cette conduite soit ajustée à la volonté de Dieu. En effet, dans la première de ces questions à Pierre, Jésus ne demanda pas seulement « M'aimes-tu ? », mais aussi « plus que ceux-ci ? ». À ceux qui reçoivent une charge pastorale dans l'Église, on pourrait demander non pas : “Aimez-vous le Christ sans aimer l'Église”, mais par contre : “Aimez-vous le Christ plus que vos croyances et vos idées, y compris celle concernant l'Église.” Car la communauté sur laquelle ces personnes ont reçu autorité pour une part n'est pas la leur, c'est d'abord celle du Christ.

Être au service de l'Église, s'est être d'abord au service d'une connaissance d'amour qui fait connaître Dieu par l'Évangile du Christ. C'est aussi être au service d'une unité, d'une communion voulue par Dieu. Or Dieu n'unifie pas sans diversifier, dans le sens où l'Esprit Saint permet à chacun d'être ou de devenir pleinement lui-même. On peut en effet considérer que ce que chacun est singulièrement et profondément est une parole de Dieu sur lui et pour les autres et qu'être pasteur, c'est aussi permettre que cela advienne au-delà des fonctions ou missions habituelles.

▼ Métaphysique chrétienne

La papauté. Coïncidence ou forme de retournement de situation voulue par Dieu, Rome, lieu du pouvoir central de l'empire romain qui a condamné Jésus-Christ par l'intermédiaire du procurateur romain en Judée (Ponce Pilate) et qui a oppressé juifs et chrétiens, est devenu un lieu majeur de l'Église, où une tradition rattache le dernier séjour des apôtres judéo-chrétiens Pierre et Paul, figures importantes de l'Église naissante.

Cette ville est devenue celle de celui qui est le chef de l'Église catholique. Il existe des justifications théologiques au fait que l'ultime pouvoir décisionnaire soit dans les mains du pape, évêque de Rome, au sein de cette Église catholique (concernant le dogme de l'infaillibilité pontifical, voir le texte qui lui est consacré). Mais on peut estimer que ce fait est explicable uniquement par les faits historiques et que les justifications théologiques ne sont que des justifications a posteriori.

Ceux qui gouvernaient l'Église se sont en effet mêlés à l'exercice du pouvoir temporel lorsqu'ils ont accueilli avec soulagement le fait que le christianisme est devenu religion officielle de l'empire et qu'ils n'étaient donc plus des parias, mais sans discerner les écueils de cette confusion des genres. Comme trop souvent dans l'histoire, les oppressés sont devenus pour une part oppresseurs et l'annonce de l'Évangile a pu souffrir (et souffre encore) de cet entremêlement entre croyance et politique (cf. laïcité). Pourtant Jésus-Christ avait mis de nombreuses fois en garde par rapport au pouvoir, et pour cause car l'homme a un certain penchant envers le pouvoir de domination et il est plutôt prompt à légitimer la présence et l'exercice d'un tel pouvoir. Ceux qui gouvernaient l'Église se sont mêlés encore plus à l'exercice du pouvoir temporel lorsque l'empire romain s'est délité. La manière de gouverner l'Église a donc été en bonne partie calquée sur la manière de gouverner un empire ou un État de l'époque.

C'est donc une sorte de monarque qui gouverne l'Église catholique. Or, si celui qui a une telle forme de pouvoir gouverne bien ainsi que ses ministres, par lui choisis et par lui révocables, cela ne pose pas concrètement trop de problèmes. Mais lorsqu'il est défaillant de son fait ou du fait de sa finitude, nulle autre instance ne peut venir pallier de manière suffisante cette défaillance.

Toutefois, on trouve dans l'*évangile selon Matthieu* (verset 16,18) la parole suivante, attribuée à Jésus : « Et moi je te le déclare : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes du séjour des morts n'auront pas de force contre elle. » Certains estiment qu'il y aurait là l'affirmation d'un fondement d'une continuité de l'Église par la continuité d'un ministère de Pierre et de successeurs de Pierre. Or, si Pierre a bien été un élément central de la constitution de l'Église sur lequel elle a pu s'appuyer en ses débuts, on peut estimer que si les portes du séjour des morts n'auront jamais de force contre l'Église en tant qu'ajustée à Dieu, c'est parce que Christ est ressuscité et qu'il a fait de la mort un passage vers l'éternité en Dieu, et non du fait d'un quelconque “ministère pétrinien” ou d'une quelconque succession apostolique.

▼ Métaphysique chrétienne

♦ *La succession apostolique.* Les évêques, qu'ils soient de l'Église catholique ou des Églises orthodoxes, sont aussi des sortes de monarques (et pour l'Église catholique, également “vassaux” du pape), qui gouvernent les différentes Églises territoriales (appelées diocèses dans l'Église catholique). Et se sont d'autres hommes, devant obéissance à leur évêque, qui gouverne les différentes paroisses ou mouvements au sein de ces Églises territoriales. Pour ce qui est de l'Église anglicane, il s'agit bien plus d'un pouvoir de type monarchie parlementaire.

Quoi qu'il en soit, pour gouverner de la sorte, tous recevraient une grâce particulière de l'Esprit Saint. Mais on en oublie alors, ou on risque d'oublier bien souvent, la manière purement humaine dont peut s'exercer concrètement le pouvoir. Dans ne serait-ce que quelques conseils où siège une personne qui en théorie est l'ultime décideur parce qu'il aurait cette grâce spéciale (à condition certes de l'accueillir nous dit-on cependant), une ou plusieurs personnes parviennent à insuffler leurs vues tout en laissant croire à notre décideur que c'est bien lui qui prend les décisions « sous la motion de l'Esprit Saint ».

Plus profondément, concernant l'idée de succession apostolique (sorte de généalogie spirituelle qui unirait un évêque d'évêque-s à évêque-s jusqu'à remonter à l'un des premiers apôtres), s'il y eut bien un groupe d'apôtres choisi par Jésus au début de l'Église, si ce groupe a coopté de son fait un nouveau membre parmi eux, c'est Jésus lui-même qui a choisi et donc voulu adjoindre de sa volonté à lui l'apôtre Paul à leur mission, et il y a aussi mention de l'apôtre Barnabé (cf. *Actes des apôtres* 14,3-4) dont on ne sait comment il a intégré ce groupe des apôtres.

Quoi qu'il en soit, on peut estimer que ce n'est pas une succession apostolique qui fait la continuité de l'Église en ce monde, mais une continuité apostolique par le fait que des baptisés furent hier comme aujourd'hui apôtres, c'est-à-dire envoyés (c'est le sens du terme apôtres) : des personnes qui annoncent la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, ce qui eut lieu aussi dans des contrées où des “membres hiérarchiques” de l'Église furent chassés mais où la foi en Jésus-Christ a perduré, à moins d'affirmer qu'ils étaient durant ce temps moins l'Église qu'ailleurs. Cette considération ne renie aucunement le fait qu'il est utile à la vie de l'Église que certains soient pour un temps ordonnés à la charge pastorale, à la conduite de cette Église (cf. le pastorat) comme de veiller à ce qu'elle soit bien animée tant sur la fond que sur la forme. Enfin, libre à Dieu de susciter une Église par sa seule grâce, c'est-à-dire sans qu'un baptisé n'y soit pour quelque chose, puisque ce n'est pas le passé qui fonde l'appartenance à l'Église du Christ, à l'unique troupeau de l'unique Berger qu'il est, mais c'est l'attachement à son Évangile.

Quant aux textes de la *Bible* qui concerne l'Église, on ne trouve pas trace d'une telle hiérarchie, mais plutôt une Église qui se forme et se cherche et qui a des apôtres, des prophètes, des enseignants, des diaconesses (cf. *épître aux Romains* 16,1), ceux qui ont un dons de guérir, de secourir, de gouverner… (cf. par exemple *première épître aux Corinthiens* 12,28). Certes, la gestion du pouvoir dans l'Église est nécessaire du seul fait qu'il y a présence d'une communauté humaine. Mais on peut estimer que Jésus-Christ, puisqu'il n'a donné aucune directive d'organisation, a laissé la forme du gouvernement de l'Église à la liberté des hommes, ces hommes qui avaient encore beaucoup à apprendre d'eux-mêmes, de leurs relations, des écueils de tel et tel systèmes de gouvernement.

▼ Métaphysique chrétienne

L'obstacle du magistère. Concernant l'Église catholique, celle-ci est structurée hiérarchiquement autour d'évêques comme étant les ultimes décisionnaires dans leur diocèse (région ecclésiale) et ayant promis obéissance à l'évêque de Rome qui les a coopté (cf. la papauté) et qui formeraient à eux tous la source d'un magistère-tradition, d'un enseignement sur la croyance et l'éthique affirmé comme étant vérité (donc non ouvert à la critique), dont il faudrait d'après ce même magistère s'y soumettre (cf. le dogme).

Mais l'Église catholique n'est pas la seule à avoir un magistère auquel on demande de s'y soumettre. C'est toujours le cas par exemple lorsqu'une assemblée d'ecclésiastiques ou de baptisés, ou à l'inverse un pasteur seul, énonce un corpus de croyances dont cette “instance” se considère porteuse de vérité infaillible et demande aux autres leur assentiment ; et par là affirme que telle Église locale où l'on considère les choses différemment est nécessairement moins l'Église.

De ce fait de la présence de magistères, si la discussion peut être ouverte dans le sens où l'on peut discuter de tout sujet et dire son point de vue, le débat est cependant clos en ce sens qu'il n'y aura pas de remise en question (qu'elle suscite ensuite changement ou continuité) de ce qui est estimé être vérité dans un magistère. C'est une sorte de rideau de fer dogmatique érigé entre les chrétiens des diverses Églises qui, s'il n'empêche pas telle et telle personne de passer d'un côté ou de l'autre, est en lui-même un obstacle à l'unité des chrétiens. « Pour vous, ne vous faites pas appeler “Maître”, car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères. N'appelez personne sur la terre votre “Père”, car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler “Chefs”, car vous n'avez qu'un seul chef, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. » lit-on pourtant dans l'*évangile selon Matthieu* (23,8-11).

On peut cependant considérer que l'“Église du Dieu vivant” est à même de mettre la vérité en avant, d'aider à l'atteindre et à la comprendre, si par Église on désigne ici l'assemblée des chrétiens (au Ciel et sur Terre) en tant qu'ils sont ajustés à Dieu. Mais en ce monde, les chrétiens dont aucun n'est totalement ajusté à Dieu, ne sont donc porteurs que pour une part de cette humanité ajustée à la vérité. Quelle que soit l'Église et son organisation, la recherche de la vérité est donc sans cesse à reprendre, sans exclure aucune remise en question.

La communion, lieu d'exclusion ou de fraternité. Dans certaines Églises, au dogme (à un corpus de croyances plus ou moins grand) voire, de manière plus vaste, à telles manières de pratiquer le culte, de considérer les choses, d'être en couple, en famille, en société, etc., est lié le droit, plus ou moins explicitement accordé, de communier au pain et au vin manifestant la vie que Jésus-Christ donne (sur ce don, cf. par exemple *Mc* 14,22-24). On fait ainsi de cette communion (on la réduit à être ?) un signe d'adhésion, non seulement au Christ, mais aussi à l'Église où elle est donnée, et à tout ou partie de l'enseignement de cette Église.

N'est-ce pas se méprendre sur la nature de l'Église ? Église signifie assemblée et non religion : Est-ce la foi ou la croyance qui y est première ? Tout comme on peut être juif et athée ou agnostique ou juif et croyant plus ou moins en Dieu, on peut être baptisé et athée ou agnostique ou baptisé et croyant plus ou moins en Dieu. Dans le peuple juif et dans l'Église, Dieu s'offre de manière particulière, mais il n'en respecte pas moins la liberté de chacun. Si Dieu la respecte, de quel droit ne la respecterions-nous pas ?

À l'inverse de cette forme d'exclusion, “l'hospitalité eucharistique” consiste à inviter tous ceux qui ont foi en Jésus-Christ (donc de quelle Église qu'il soit) à participer à cette communion selon leur libre arbitre que l'on peut cependant espérer éclairé à l'Évangile du Christ. Mais ici, c'est bien la fraternité qui est première.

▼ Métaphysique chrétienne

♦ *L'œcuménisme en question.* Avec la question de l'unité des chrétiens et de leurs divergences, on parle d'œcuménisme (d'un mot grec, *oikuménè*, qui désigne l'ensemble de la terre habitée). Or, l'œcuménisme peut être penser de diverses manières, par exemple :
– comme un mouvement favorable à la réunion de toutes les Églises chrétiennes en une seule structure ;
– comme un mouvement favorable à l'union de toutes les Églises chrétiennes dans l'acceptation d'un même "dépôt (ou "trésor") de la foi", d'une même "Tradition" (ensemble de ce qui est jugé juste par certains par rapport à une foi en Jésus-Christ et qui comprend telles croyances, telles interprétations de la *Bible*, telles pratiques cultuelles, telles manières de vivre en Église et d'être au monde, etc.) : ici la croyance intellectuelle (cf. le dogme) est confondue avec la foi, avec l'attachement existentiel à Jésus-Christ ;
– comme un mouvement favorable à une communion de toutes les Églises chrétiennes dans le partage d'une foi en Jésus-Christ, prônant l'unité dans la diversité réconciliée. Une Église locale peut elle-même être considérée comme un lieu de cohabitation, de communion, c'est-à-dire d'un partage de l'Évangile où se rassemble des dissemblances y compris théologiques, si bien que l'on peut parler d'œcuménisme intra-paroissial. C'est donc considérer ici que chaque Église particulière peut être traversée par des divergences, voire par des divisions, qui, même si elles ne sont pas institutionnellement apparentes, le sont pour qui est lucide, chrétien ou non. C'est considérer par conséquent que vérité et fraternité sont sans cesse à rechercher. La communion appelle donc un sens plénier de l'accueil de l'autre quelles que soient ses croyances ainsi qu'une ouverture à la remise en question sur tout sujet (qu'elle suscite à terme changement ou continuité).

Dans l'acception de l'œcuménisme comme communion des Églises, on prend acte de l'existence non seulement d'une diversité des personnes, mais aussi d'une diversité des communautés de personnes (Églises particulières), donc d'une diversité des croyances et des manières de s'organiser. Ou plutôt, on considère que malgré l'apparence des réelles divergences et des séparations, l'Église en tant qu'ajustée à Dieu reste une, même si les chrétiens divisés (entre Églises ou dans leur propre Église) ne le manifestent pas et voilent ainsi, pour une part petite ou grande, le projet de communion en Christ de toute l'humanité (sur l'ensemble de la terre habitée et en Dieu).

L'œcuménisme comme communion des Églises ne s'oppose donc pas, bien au contraire, à une réflexion sur nos divergences de croyances, d'organisations, etc. ; à s'interpeller sur des risques ou des dérives sectaires ; et pourquoi pas de considérer que telle divergences n'ont plus lieu d'être, d'unir nos Églises de manière plus concrète, y compris au niveau structurel, etc., en clair de s'associer… fraternellement que cela soit à travers les chrétiens de manière individuelle ou à travers les Églises, par une communion d'existence où l'on s'accueille comme frère et sœur (individu ou Église), refusant d'être distant tout en se sachant distinct.

▼ Métaphysique chrétienne

La division en question. À l'inverse de l'idée d'unité, faut-il craindre et refuser toute possibilité de division en terme d'Église-structure ? En effet, l'Évangile peut appeler dans le concret de l'humaine condition, en telle époque et/ou en tel lieu, à ne pas laisser se perdre telle dimension ou à mettre en place telle autre. Or le dialogue peut ne rien donner (cependant encore faut-il auparavant en avoir pris les moyens) ou alors les points de vue peuvent être en cette époque inconciliable. On peut par conséquent estimer préférable de fonder une nouvelle Église-structure plutôt que, d'après nous et par exemple, niveler par le bas où être dans l'inaction, comme par exemple refuser une ségrégation raciale qui aurait cours dans une Église. Le tout étant de ne pas accuser l'autre (même si lui le fait) de ne pas être ou ne plus être un chrétien ainsi que de ne pas avoir la prétention de posséder la vérité.

Annexes

Annexe 1 : brève histoire concernant Jésus

Jésus était juif, vivant en Palestine (en tant que contrée du Proche-Orient alors sous domination de l'empire romain). À l'âge adulte, on le vit, à partir d'un certain jour, sillonner les routes de cette région. À cette époque, la croyance juive était très diverse. Elle était dominée par les grands prêtres du Temple de Jérusalem, où avait lieu le culte et donc les grandes fêtes. Ces grands prêtres avaient un rôle politique important et collaboraient avec les occupants romains. Les Pharisiens ("Séparés") voulaient réformer le judaïsme, cherchant à en donner un sens qu'ils voulaient juste. Ils étaient influents dans les synagogues, ces lieux où les Juifs se retrouvent le samedi, jour du shabbat (de la cessation, du repos), pour prier et lire les *Écritures* (la *Bible juive* qui constitue la première partie de la *Bible chrétienne*). D'autres mouvement essaimaient, voulant préparer un renouveau plus radical.

Jésus accueillait tout le monde, en particulier les blessés de la vie ou les exclus (tels les malades dont des lépreux, les sourds, les aveugles, les prostituées, les collecteurs d'impôts). Jésus guérissait beaucoup de personnes, mais cela n'étonnait pas, car il n'était pas le seul à le faire. Ce qui étonnait, c'est que Jésus accueillait et allait chez toutes sortes de personnes, alors que la société était très cloisonnée. Mais en plus, il reliait les guérisons à sa mission de rendre présent ce qu'il appelait le « règne de Dieu », la « bonne nouvelle » (c'est le sens du terme "évangile"). Ce règne de Dieu, Jésus n'en a donné aucune définition, mais l'expliqua par des histoires (des paraboles). Résumé très brièvement, on pourrait dire que le règne de Dieu, d'après Jésus, est l'intervention de Dieu lui-même, venant modifier les relations. En effet, Jésus annonça une autre logique concernant les relations humaines. Il veut changer l'humanité de l'intérieur. « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent » devient : « Tout ce que vous voudriez que les autres fassent pour vous, faites-le pour eux ». « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi » devient une demande à aimer même nos ennemis. Face à la démesure de la violence, Jésus appelle à un surcroît de générosité pouvant aller jusqu'au don de sa vie. Il le demande et il le vit, jusqu'à la croix.

On sentait qu'il avait une relation très personnelle à celui qu'on appelle Dieu, une relation singulière. On le voyait se mettre régulièrement à l'écart pour prier et il s'adressait à Dieu dans sa prière en l'appelant « mon Père ». Quand ses disciples lui demandèrent comment prier Dieu, la prière qu'il leur a donnée commence par « Notre Père ». Cette façon de s'adresser à Dieu en l'appelant constamment Père était semble-t-il inhabituelle dans le culte juif. Jésus vivait aussi pour une communion particulière entre les hommes, à tel point que les liens du sang n'étaient pas premiers pour lui. Il disait que ses frères et sœurs sont ceux qui font la volonté de son Père, de Dieu.

Dans les accusations contre Jésus, on retrouve quelque chose qui choqua beaucoup : Il se permet de pardonner les péchés. Cela est décisif pour comprendre comment il considère son identité. Il dit à des personnes : « Tes péchés sont pardonnés ». Ce qui revient à dire : « Dieu te pardonne ». Mais au nom de quoi peut-il engager l'autorité de Dieu ? On l'accusa de se mettre à la place de Dieu, de blasphémer. En pardonnant, Jésus révèle que le mal qui a été commis (le péché) est mauvais, mais qu'il ne rend pas indigne de l'amour de Dieu. Jésus veut libérer la personne de son péché en la remettant en mouvement vers la vie en plénitude, si cette personne le veut bien.

Face en particulier à cette prétention de Jésus, on lui fit un procès devant les autorités juives (pour ce qui est de sa prétention par rapport à Dieu, estimée incompatible avec le culte juif) et romaines (pour ce qui est de sa prétention à une forme de règne, estimée incompatible avec la politique romaine). Il fut condamné à la crucifixion et fut, en cette époque, un crucifié parmi de nombreux autres. Dans l'histoire de l'humanité, il y en a bien d'autres qui ont proclamé et vécu un message de charité et qui ont été broyés par les puissants de ce monde. Mais cette mort n'est-elle pas l'échec de sa vie ? ou du moins de sa prétention, ainsi que de ce règne de Dieu qu'il a annoncé par des paroles et par des actes ?

Quelques temps après qu'on eut déposé son corps dans un tombeau, une rumeur commença à se répandre : ce Jésus qui a été crucifié, Dieu l'aurait ressuscité, relevé, c'est-à-dire qu'il serait vivant après avoir traversé la mort. Des femmes voulurent allées voir le corps de Jésus au tombeau. Elles ont trouvé le tombeau vide et dirent que Jésus était vivant. Elles rapportèrent cela aux disciples familiers de Jésus qui trouvèrent leurs propos délirant. Mais plusieurs disciples proclamèrent que Jésus leur était apparu, qu'il se fit reconnaître d'eux sans qu'ils ne s'y attendaient. Ce Jésus qu'ils dirent retrouver n'est plus tout à fait celui qu'ils ont connu : il porte les marques de sa mise à mort. S'il est vivant, c'est d'une manière nouvelle. Après ce temps d'apparitions, des disciples de Jésus se mirent à vivre et à annoncer ce règne de Dieu, cette bonne nouvelle qu'avait proclamé Jésus. D'autres personnes se mettent alors à adhérer à cela. Ils se mettent à chercher à comprendre le message de Jésus et son identité.

Annexe 2 : concernant les sciences et la technique

La science

Bien avant d'être un contenu et encore moins une opinion, la science est une méthodologie de la recherche et de la vérification, si bien qu'elle permet également l'évaluation ainsi que la remise en question si nécessaire des discours pourtant produits en son sein et émis par des scientifiques.

Peut-on enfreindre les lois fondamentales ?

On ne peut jamais enfreindre les lois fondamentales (de la nature, de l'univers…) — sinon elles ne seraient ou ne sont pas fondamentales —, même lorsque l'on crée par exemple des “atomes exotiques” ; mais on peut utiliser certaines de ces lois suivant notre volonté. Par contre, on peut “enfreindre” ce qui convient à l'homme. Cette dernière affirmation, affirmation de bon sens, n'est pas anti-scientifique mais pro-éthique. Si on en doute, que l'on se réfère alors au procès de Nuremberg qui suivi la Seconde Guerre mondiale, ou à l'utilisation bien trop empirique de la lobotomie à l'efficacité fort faible en rapport à son caractère irréversible et non sans être barbare, qu'ont subi nombre de personnes et qui valu pourtant à l'un de ses formalisateurs d'être lauréat d'un prix Nobel en 1949.

L'idée de l'infini

L'univers est-il infini ou, en rapport à notre échelle, immensément grand ? Quoi qu'il en soit, l'idée de l'infini ne vient pas d'une idée de Dieu, mais du fait que l'on puisse douter de tout, donc douter d'une finitude absolue et donc penser le non-fini, concevoir de l'infini. Si l'univers est fini, il se peut que ses lois fondamentales soient pleinement découvertes. Cela ne change rien au fait de l'homme, ni à la question de l'existence ou de l'inexistence de Dieu.

Les sciences et la nature de l'être humain

La recherche, voire le terme de cette recherche, pour chaque domaine de réflexions ne change et ne changera rien au fait que l'être humain est ce qu'il est, un être vivant inachevé (il naît ainsi) et qui est par là un être de relation ayant besoin de relation, un être d'histoire, un être capable d'être librement aimant. On peut rêver un “surhomme”, mais l'homme réel, c'est l'homme ajusté ou non à ce qu'il est, ajusté ou non à sa nature fondamentale, y compris dans son rapport et son utilisation de telle ou telle technique.

Sciences, techniques et le principe de précaution

L'homme étant un être de relation, il lui est naturel de se mettre en vis-à-vis de son univers, d'y réfléchir et d'y être “technicien”. Et puisque nous ne sommes pas qu' “esprit”, le fait de savoir n'est pas neutre. Les sciences et les techniques qui en découlent ou qui peuvent en découler ne sont pas sans influencer l'existence humaine, sachant qu'une influence peut être positive ou négative, d'où le risque de présenter des hypothèses comme des vérités.

Dans le rapport entre sciences et techniques, on peut noter que le processus technique peut être lancé alors que le processus intellectuel n'est pas encore achevé. Tout n'a pas encore été suffisamment découvert, mais on lance le processus technique, car on peut déjà en retirer une utilisation pratique, surtout si cela est financièrement rentable. Pour ne donner qu'un exemple, citons l'histoire des plastiques et de leur recyclage. On peut donc considérer que le principe de précaution se situe d'abord dans l'achèvement du processus intellectuel, plutôt que dans l'interdiction ou l'autorisation de telle ou telle chose. Bien souvent, le processus intellectuel n'est pas encore achevé, par l'unique fait que l'on n'en s'est pas donné les moyens, que l'on a pas réfléchi suffisamment aux multiples interactions que telle technique entraîne dans la réalité.

Annexe 3 : concernant la famille

Pour qu'il y ait famille, il faut qu'il y ait présence d'un enfant et relation avec cet enfant. On peut donc distinguer d'une part ce qui a trait à “l'origine” de l'enfant et ce qui a trait à la parentalité.

L'origine de l'enfant

Le rapport sexuel génital d'une femme et d'un homme est le seul rapport sexuel où les partenaires peuvent être les géniteurs d'un enfant – désiré ou non – et cela sans intervention d'un tiers. Avoir un enfant est donc de l'ordre de la possibilité avant même de pouvoir être pensé, à juste titre ou non, comme un devoir, un droit ou un désir. De plus, au sein d'un couple de personnes hétérosexuelles, on ne se donne pas un enfant, mais la possibilité d'avoir un enfant puisque la biologie a sa part d'autonomie et de finitude.

Lorsqu'il y a infertilité dans un couple et désir de parentalité, se pose la question d'utiliser ou non les moyens de la médecine, sachant qu'ici l'enfant n'existe pas puisqu'il est uniquement de l'ordre d'un désir, d'un projet. Il est à noter qu'une réflexion éthique sur les moyens médicaux utilisés (ou utilisables) pour avoir un enfant ne remet pas d'elle-même en cause la dignité de l'enfant (qui est de toute manière intrinsèque à lui-même et non à ses origines), ni l'affection ou l'éducation données par ses parents qui dépassent le moment ou la période de la conception. À l'inverse, l'existence de l'enfant, l'affection et l'éducation données par ses parents ne justifient pas à posteriori (c'est-à-dire par eux-mêmes) le bien-fondé de la méthode utilisé, sinon, à l'extrême, on pourrait justifier tout et n'importe quoi.

Concernant le cas de l'adoption, l'enfant existe déjà et on peut distinguer plusieurs types d'adoptions suivant la proximité avec l'enfant avant même son adoption :

• “l'adoption” d'un enfant dont on est le géniteur ou la génitrice, car cet enfant, que son origine soit liée à un désir ou à la seule biologie, est aussi à accueillir (certains enfants sont rejetés physiquement ou relationnellement par leurs géniteurs) ;

• l'adoption d'un enfant dont on n'est pas lié à son origine, où l'on peut distinguer :

– l'adoption d'un proche liée à telle ou telle circonstance (par exemple décès des parents de l'enfant) ;

– l'adoption d'un enfant dont on est proche de sa (ou de ses) culture(s) ;

– l'adoption d'un enfant dont on est éloigné de sa (ou de ses) culture(s), où se pose alors la question de choisir pour le bien de l'enfant entre une adoption et une forme de parrainage.

Au-delà des “moyens” que sont le rapport sexuel, la médecine et l'adoption, se pose également la question de l'enfant et son rapport à ses origines, c'est-à-dire le besoin qu'il peut y avoir à connaître son histoire et le bienfait qu'il y a à avoir une origine simple et claire, sans omettre bien entendu le bienfait de recevoir affection et éducation de la part de parents.

La parentalité

La parentalité étant une relation qui s'exerce envers un être humain qui naît totalement dépendant et qui d'enfant deviendra adolescent puis adulte et citoyen, on peut considérer qu'il importe que cette parentalité puisse être, du mieux possible : affective, éducative, stable, permettant les “soins matériels” suffisants, et où la famille n'est et ne sera pas un “îlot relationnel” cloisonné (afin par exemple que l'enfant puisse rencontrer diverses altérités).

De plus, on peut considérer que c'est d'abord et avant tout cet exercice de la parentalité qui est le fondement de la famille, sans nier que le mariage d'un homme et d'une femme peut être un support tant efficient que bon pour cette parentalité, “peut être” car ce n'est pas forcément le cas – Les données des études sociologiques montrent des effets positifs ou négatifs chez l'enfant, non pas en terme d'orientation sexuelle des parents (hétérosexualité/homosexualité), mais en terme de stabilité/instabilité du couple qui élève l'enfant, ce quelle que soit l'orientation sexuelle des parents.

Annexe 4 : proposition de liturgie pour un couple de mariés

• Introduction & Invocation du Dieu trinitaire, source de toute bénédiction

• Confession du péché & Proclamation de la grâce

• Lectures bibliques & Prédication (homélie)
(On lira au moins un passage d'un *évangile*, évangile signifiant bonne nouvelle, l'Évangile du Christ étant donc une béné-diction offert à tous.)

• Confession de foi

• Rappel de l'engagement des conjoints entre eux où ils ont pris engagement d'être bénédiction l'un pour l'autre.
(On recommande de ne pas échanger d'alliances dans le cadre de cette liturgie mais que cela ait été fait avant, le mariage étant une réalité non pas d'abord ecclésiale mais sociale.)

• Engagement des conjoints par rapport à l'Évangile du Christ.
(Il peut y avoir un geste symbolique de mémoire du baptême comme la remise d'une bougie, ainsi que la remise d'une *Bible*.)

• Prière prononcée par les conjoints où ils confient leur couple à Dieu et lui demande de le bénir, reconnaissant en Dieu celui qui nous accompagne sur nos chemins de vie. Ils peuvent également demander la prière ainsi que l'accompagnement de la communauté.
(Pas de bénédiction prononcée au nom de Dieu ou de l'Église. Pas de confirmation ni d'infirmation de la part de Dieu ou de l'Église, mettant ainsi en avant le choix et la responsabilité des époux. À noter que mis à part le premier couple symbolique du *livre de la Genèse* formé d'Adam, c'est-à-dire “Celui-qui-est-issu-de-la-terre”, et d'Ève, c'est-à-dire “la Vivante”, que Dieu bénit en *Gn* 1,28 tout comme il a béni les animaux marins et les oiseaux en *Gn* 1,22, il n'y a pas de bénédiction formelle d'une union conjugale dans la *Bible*, y compris dans le *livre de Tobit* qui raconte entre autre l'histoire d'un mariage ou dans le *Cantique des cantiques* qui est un poème d'amour.)

• Vœux sur le couple de la part des proches et de l'Église dans le cadre de la prière d'intercession

• Sainte Cène (Eucharistie) possible

• Conclusion du culte où le couple peut demander à Dieu de bénir toute l'assemblée

Annexe 5 : *Bible* et homosexualité

Dans l'*Ancien Testament* (la *Bible juive*, première partie de la *Bible chrétienne*)

À noter tout d'abord que l'épisode de Sodome en *Genèse* 19 concerne la volonté de violer des étrangers accueillis dans leur ville par un émigré et en rien une sexualité entre adultes consentants (voir également son parallèle dans le *livre des Juges* 19 et sa mention en *Mt* 10,11-15).

Dans le *Lévitique*, des versets parlent des actes génitaux homosexuels : « Avec un mâle, tu ne coucheras pas à coucherie de femme. C'est une abomination. » (cf. *Lv* 18,22) ; « L'homme qui couchera avec un mâle à coucherie de femme, ils font une abomination, les deux. Ils sont mis à mort, à mort, leur sang contre eux. » (cf. *Lv* 20,13). Mais on trouve aussi : « Il ne sera pas de prostituée parmi les filles d'Israël ; il ne sera pas de prostitué parmi les fils d'Israël. » (cf. *Deutéronome* 23,18) ; « Il était aussi des prostitués sur terre. » (cf. *premier livre des rois* 14,24).

La législation mentionnée dans la *Bible* est une législation qui mêle législations cultuels, législations de justice sociale, mais aussi législations de "réglementation culturelle". Elle existe en effet dans un contexte où il s'agissait pour le peuple d'Israël de ne pas faire comme les autres nations, où l'on sacrifiait des enfants, où l'on pratiquait de la prostitution sacrée, etc., et où, dans ce peuple d'Israël, la sexualité était conçue, semble-t-il pour au moins l'un des principaux courants de pensée, comme devant être toute orientée et exclusivement à la génération (sexualité qui s'inscrit aussi dans un contexte de rapports particuliers avec tout ce qui est produit par le corps humain).

Cette explication peut au moins donner à considérer que les pratiques homosexuelles durant l'Antiquité (semble-t-il non exclusives mais effectuées au sein d'une bisexualité codifiée), pouvait aussi être liée, plus souvent que moins, aux relations de domination, inégalitaires, en particulier de plus âgés envers de plus jeunes (hommes et plus encore femmes ou personnes mis en esclavage quel que soit le sexe), et à celles de la prostitution sur fond de religiosité.

À contrario, il y a l'histoire de deux jeunes hommes (que l'on trouve du *Premier livre de Samuel*, chapitre 18, au *Second livre de Samuel*, chapitre 1er) : Jonathan, alors fils du roi d'Israël, et David qui sera roi d'Israël. Certains y voient une relation homosexuelle, tandis que d'autres s'y refusent. En fait, le texte est clairement équivoque : il n'est pas possible de trancher dans un sens où dans l'autre. Un verbe hébreu ("chaphets") est utilisé pour exprimer que Jonathan se plaît en David (*1 S* 19,1), qui peut sous-entendre uniquement de l'affection mais également le désir amoureux jusqu'au désir sexuel.

Dans le *Nouveau Testament* (seconde partie de la *Bible chrétienne*)

Dans des écrits de l'apôtre Paul, on trouve par exemple : « Leurs femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature ; les hommes de même, ils ont laissé aussi la relation naturelle avec la femme en brûlant de désir les uns pour les autres, en commettant l'infamie, mâles avec mâles » (cf. *lettre aux Romains* 1,26-27). Dans des villes où Paul a passé, il y avait également des relations de dominations sexuelles et de la prostitution. Mais Paul parle également à partir de ses propres croyances et des connaissances de son époque.

L'argument de ce qui est ou serait naturel peut paraître comme un argument imparable. Or, il s'agit de savoir ce que l'on entend par "naturel". Dans la première lettre aux Corinthiens, Paul considère qu'il n'est pas naturel pour un homme d'avoir les cheveux longs (*1 Co* 11,14). Il s'agit ici de normes sociales, de coutumes établies par une société. Poussé à l'extrême, de tels conceptions ont été utilisées pour oser justifier l'internement de personnes homosexuelles (ou considérées comme telles) dans les camps, s'en servir dans le cadre des expérimentions médicales de l'horreur nazie ; utilisées pour oser justifier le "viol correctif" de femmes homosexuelles, etc.

Derrière cela, il peut aussi y avoir une conception figée et binaire des connaissances (telle affirmation de telle époque serait "vérité naturelle" alors que telle affirmation de notre époque serait "vérité artificielle"). Or, il a fallu, il faut du temps aux êtres humains pour se découvrir sans cesse tels qu'ils sont ou pour vivre cette parole du Christ : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (cf. *Jn* 13,34). En effet, la haine, le rejet de l'autre et la bêtise peuvent être autant naturels à l'homme que la bonté et l'intelligence du cœur. Enfin, si on considère que ce qui est "contre-nature" serait d'aller à l'encontre de sa "propre nature", alors il est contre-nature pour une personne foncièrement homosexuelle d'être en couple avec une personne de l'autre sexe.

Et pour en terminer sur les versets bibliques, on peut faire le constat qu'aucun versets des quatre *évangiles* ne fait mention de l'homosexualité.